



La Librairie du Centre-ville

Julien Lavenu

**La Librairie
du
Centre-ville**

LES SATURNALES

Du même auteur

Une Baleine dans la tête, Les Saturnales, 2013

Aliz et Le Livre d'Illich, Les Saturnales, 2015

Les Oiseaux de Mamie, Les Saturnales, 2016

Contact : lessaturnales@outlook.fr

*Merci à Pascal Blondiau pour sa lecture et ses conseils avisés
(www.novelettes.be).*

*Merci à Charabia pour sa magnifique photo de couverture
(charabia76@yahoo.fr).*

Reproduction partielle ou totale interdite pour tous pays.

© 2016, Julien Lavenu, Les Saturnales

à ma mère

Gravats, étoles et reliques
Petites choses écrasées dans des boîtes
Vénérés
Mes souvenirs évaporés
Vous étiez
Ô
Comme je vous ai aimés

Jeanne Lechat
Les Tulipes blanches, XXXVI

1

Je ne sais vraiment pas comment je me suis retrouvée à travailler dans la librairie. Je veux dire que je sais comment ça s'est passé mais que je ne comprends pas pourquoi c'est tombé sur moi. Il y a juste qu'un soir, Karine vient dans ma chambre en me disant que je dois me rendre à la Librairie du Centre-ville parce que la Fédération lui a dit qu'ils cherchent quelqu'un pour un Contrat Espoir. J'ai beau lui expliquer que j'ai fait une formation de sénatrice en esthétique capillaire et coiffure, elle me prend la main et glisse un morceau de papier à l'intérieur.

— Vas-y. C'est la Fédération qui me l'a dit. Tu serais folle de pas y aller...

Je regarde ses yeux bruns fiévreux. C'est comme si elle me défiait et aussi comme si elle avait la rage que je m'en sorte, moi aussi. Même si on est arrivées au Foyer en même temps, il y a deux ans, Karine commence déjà à s'en sortir. Grâce à la Fédération, elle a trois emplois et peut faire des extras à volonté. Sa chambre est deux fois plus grande que la mienne et elle parle d'avoir un logement social bientôt, ce qui signifie la fin définitive de la galère.

Je mets le papier dans ma poche et je l'oublie.

J'ai déjà un travail pas trop loin de chez moi, dans

une petite municipalité. Et même si ça ne me suffit pas pour sortir du Foyer, ça me permet de vivre décemment, surtout avec les extras que Karine me refile de temps en temps, quand elle n'en peut plus.

Et puis un soir où je vais lui demander du café, elle me reçoit comme un chien.

— Ah ouais, elle me dit. Quand t'as besoin d'un truc, tu sais où t'adresser. Chez cette brave conne de Karine !

Je ne la reconnais pas. Ses yeux sont injectés de sang à cause de la fatigue ou à cause de l'usine à méthane enrichi où elle travaille depuis six mois. L'une de ces usines qui fleurissent un peu partout dans les campagnes. On y fabrique du gaz des marais pour produire de l'électricité, en mélangeant des déchets organiques et des déchets chimiques.

— La Fédération vient de me tomber dessus, elle hurle, parce que t'es pas allée au rendez-vous.

— Quoi ? Mais de quoi elle se mêle ? Je ne fais même pas partie de la Fédération.

— Mais qu'elle est conne ! Tout le monde en fait partie. Par quel miracle tu crois que t'es là, pauvre pétasse ? Tu crois que tous les jeunes de notre âge ont la possibilité de vivre en Foyer ? Même si t'es pas membre de la Fédération, t'es là parce que tes parents sont dans le Réseau associatif et que le Réseau marche avec la Fédé. Tout est imbriqué, tu comprends rien. Moi, j'en ai bavé pour être là et sans la Fédé je suis plus rien. Je perds tout.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Il est un peu tard pour la leçon de choses et puis de toute façon tu piges jamais rien. Va à la librairie, c'est tout. Et arrête de me faire chier !

Je nous revois, au début, pelotonnées l'une contre l'autre sur mon lit comme des petits chiots. On tremblait de peur et d'excitation à cause de la vie nouvelle qui nous attendait. Entrer au Foyer, c'est le début de la vie d'adulte, tous les espoirs sont permis. Beaucoup de parents y ont recours. Bien sûr, ce n'est pas obligatoire pour un jeune de passer par les Foyers. Rien n'est obligatoire. Mais ceux qui n'y sont pas ont beaucoup de mal à trouver un emploi parce que, Karine a raison, la Fédération Sociale Laïque Républicaine tient tout. Les Foyers ont été instaurés il y a trente ans, durant la Grande Crise, afin de soulager les familles qui ne peuvent plus assumer l'éducation de leurs enfants. On peut entrer ici librement à partir de quinze ans, sur décision d'un juge fédéral, et y rester jusqu'à l'obtention d'un logement social. Mais les Foyers sont de plus en plus engorgés, certains résidents n'ayant jamais les moyens d'en sortir. Il n'est pas rare d'avoir deux ou trois personnes dans des chambres uniques, ce qui est absolument illégal. Mais comme les Épo¹ de la Fédé sont complices...

Karine n'a pas tort de dire que j'ai de la chance d'avoir des parents issus du Réseau associatif. Sans leurs appuis, je n'aurais jamais pu entrer ici à seulement seize ans avec un diplôme en poche. Notre Foyer est l'un des plus modernes et des mieux tenus dans une circonscription relativement peu corrompue. On a droit à trois douches par semaine et il y a deux prises électriques par chambre.

Karine baisse les yeux d'un air las.

— Vas-y, je t'en prie, elle me dit.

¹ Éducateurs polyvalents

2_

La librairie est au bord de la rue commerçante (la rue du Milieu, c'est comme ça qu'on l'appelle), une rue de pavés gris. Ce n'est pas la librairie la plus importante de la ville mais c'est la plus prestigieuse : celle que fréquentent les Élités. Elle est profonde et si encombrée (d'étagères, d'étals, de présentoirs pleins de livres) qu'on a du mal à s'y déplacer. Je suis souvent passée devant et il m'est même arrivé de m'y arrêter pour admirer les livres sur le Népal ou l'Égypte ancienne en vitrine, mais je n'ai jamais osé y entrer.

Elle n'est pas encore ouverte lorsque j'arrive ce matin-là. La porte, au centre, est masquée d'un rideau métallique mais les vitrines sont visibles. Je les regarde en attendant. À gauche de la porte, ce sont les beaux livres, sur la géographie, le cinéma, la peinture. À droite, ce sont les romans en éditions reliées. Je n'en connais ni les titres ni les auteurs.

Et puis une fille arrive. Elle peut avoir trente ans et me dépasse d'une demi-tête. Elle me regarde calmement, d'un ton gris clair, avant de s'accroupir à mes pieds. Je recule d'un pas. Elle introduit une clef dans la serrure et lève le rideau. Une porte en bois et petits carreaux apparaît. La fille entre sans dire un mot.

J'attends un instant puis je la suis. Elle a disparu. La librairie, déserte, est dans une pénombre presque totale. Une pénombre renforcée par une moquette

marron glacé qui laisse apparaître la corde par endroits. Au bout de la pièce principale, en contrebas de quelques marches, il y a une seconde salle, plus petite, sous une verrière donnant sur une cour intérieure. Je n'ose pas approcher davantage et me poste devant le comptoir.

La fille resurgit par une porte dérobée derrière une étagère, elle allume la lumière et s'approche de moi. Elle se glisse derrière le comptoir, s'adosse à l'immense bibliothèque qui tapisse tout le flanc gauche de la pièce principale sur quatre ou cinq mètres de hauteur. Elle croise les bras dans une position d'attente. Me contemple. Mes cheveux, d'abord. Elle s'attarde sur les lourdes mèches brunes bouclées qui, en principe, dégringolent de part et d'autre de mon visage, mais que j'ai attachées pour me donner un air plus sérieux. Mes yeux marron clair qu'on peut trouver jolis, ou tristes, ou les deux. Oui, généralement les deux. Le reste de mon visage, aux traits réguliers, qu'on remarque ou qu'on ne remarque pas. Elle s'attarde plus longuement sur les os de mon cou, hâlés comme le reste de ma personne, et maigres. Sans doute qu'elle s'imagine que je ne mange pas à ma faim. La mode n'est plus au rachitisme depuis des lustres. L'époque fantasme sur des corps fermes et sans angles droits.

Elle se doute bien que je ne suis pas là pour acheter des livres. Même si on me prend parfois pour une Élite, je ne peux duper une fille comme elle qui sort du Haut Collège et a l'habitude d'en voir défiler ici. Elle voit bien que je ne suis pas dans mon élément. Alors elle attend que je parle. Je pense que ça l'amuse de me voir là, si peu à ma place. Elle est curieuse de savoir comment je vais me justifier. Sous la lumière jaune ar-

tificielle, ses yeux virent au vert très pâle. Sans haine, sans mépris, ils me fixent, plongent, se noient en moi si profondément que j'ai l'impression d'être visitée ou d'être, comme ces milliers de livres tout autour de moi, ouverte et lue.

Dès cet instant, j'aime cette fille. Comme une écolière aime sa maîtresse au premier jour de la rentrée. Dès cet instant, je sais qu'elle pourra tout obtenir de moi et que je ne lui refuserai rien. Mon cœur bat si fort que j'ai peur qu'elle l'entende, et je crois que je rougis. Je baisse les yeux sur le reste de sa personne pour la détailler. Elle porte un col roulé blanc en fine laine à côtes plates et un pantalon marron, serré sur des cuisses un peu épaisses. Ça me trouble et je regarde ailleurs.

— Je... je dis. C'est la Fédération qui...

— Je m'en doutais. C'est pas trop tôt. Depuis le temps que je réclame quelqu'un. Qu'est-ce qu'ils foutent cette bande de planqués ? On se le demande.

— C'est ma faute... C'est moi qui hésitais...

— Pourquoi ?

— Je sais pas...

Je n'ose pas lui dire que cet endroit m'impressionne et que je n'ai pas beaucoup d'ambition.

— Bon. Peu importe, elle dit. Est-ce que tu sais lire, au moins ?

— Oui, bien sûr.

— Et écrire ? Il y aura peut-être des commandes à passer.

— Je crois que je saurai. À la maison, je...

— Tu as quoi comme formation ?

— J'ai mon Brevet des Hautes Études Élémentaires et j'ai un diplôme supérieur périprofessionnel de séna-

trice en esthétique capillaire et coiffure.

— C'est parfait pour travailler dans une librairie, ça ! Enfin, pour ce qu'ils valent, ces diplômés. Tu as un autre travail, j'imagine ?

— Oui. J'ai un contrat de dix-huit heures comme hôtesse principale en accueil-conseil-secrétariat dans une petite municipalité.

— Ça va. C'est pas déshonorant. Tu as quel âge ? Seize ans ?

— Dix-huit. Presque dix-neuf.

— Tu fais moins. Et tu t'appelles comment ?

— Mélanie Fournier.

— Moi, c'est Lucrèce Lechat. Je suis la fille du propriétaire mais tu ne le verras pas, il est malade...

Elle chasse une mouche invisible de devant ses yeux, comme si elle regrettait ce qu'elle vient de dire.

— Bref, elle fait. Tu peux me tutoyer si tu veux.

Je n'oserai jamais. Et même si, je m'en rends compte dès ce premier jour de travail, Lucrèce ne me traite pas comme une simple employée devant s'acquitter des sales besognes, elle est ma patronne et j'ai appris à me méfier des apparences. Même si elle n'est pas humiliante avec moi et que, lorsqu'elle me demande quelque chose, elle l'accompagne toujours d'une formule de politesse, c'est quand même moi qui passe l'aspirateur, qui fais la poussière et les carreaux. Elle sait bien qu'elle n'a pas besoin d'être sévère avec moi : son autorité naturelle suffit, et la supériorité de sa condition. Je sais moi-même depuis longtemps que les plus chiens sont ceux qui viennent des mêmes écoles que moi, des mêmes quartiers. Une fille comme Lucrèce n'a rien à m'envier, rien du tout, alors tout se passe bien. Pas comme avec Tiffany, la secrétaire mé-

diatrice interculturelle responsable en accueil-prospection-développement-tourisme de la municipalité où je travaille. Elle, c'est une vraie garce.

3_

Lucrèce m'a aidée à remplir tous les dossiers en ligne pour la Fédération et m'a donné une bonne appréciation à l'issue du premier mois d'essai. Comme il s'agit d'un Contrat Espoir de dix-huit heures par semaine pour une durée de six mois renouvelable sans limitation de durée, une appréciation est demandée chaque mois à l'employeur : il nous attribue une note d'un à sept. Trois notes au-dessous de la moyenne déclenchent une enquête de la Fédération qui peut aboutir à la radiation de l'une ou l'autre partie. Dans les deux cas, c'est une catastrophe car les employeurs autant que les salariés ont besoin de la Fédération. Les choses ne sont donc pas prises à la légère et, lorsqu'employeurs et employés ne s'entendent pas, mieux vaut attendre la fin des six mois et ne pas renouveler le contrat, ainsi il n'y a pas d'enquête. C'est comme ça que ça se passe la plupart du temps. Mais être bien noté est un plus pour le salarié : il grimpe plus vite les échelons de la grille indiciaire et peut finir par obtenir un Contrat Plein d'Espoir de trente-deux à quarante-sept heures par semaine, chez le même employeur, pour une durée d'un an renouvelable sans limitation de durée.

Ce système est en place depuis une vingtaine d'années et a fait ses preuves : un taux de chômage de moins de deux pour cent avec éradication totale du

chômage de longue durée. La croissance est stable et le modèle national a été adopté par tous les pays de la Communauté. Les réformes ne sont pas passées sans difficultés. Il a fallu refondre intégralement l'État mais très vite cette nouvelle organisation a porté ses fruits et chacun y a trouvé son intérêt. Pour les jeunes de ma génération, les choses semblent avoir été ainsi depuis toujours et on fait avec. Ce système nous permet d'être indépendants très tôt alors que nos parents n'ont quitté le foyer familial que bien après avoir atteint l'âge adulte et ont connu le chômage post études universitaires. Les universités (plus couramment appelées Hauts Collèges) ne sont à présent accessibles qu'aux très bons élèves de l'école élémentaire qui ont obtenu des bourses pour intégrer le collège général et aux Élités, qui ont leurs propres filières scolaires et pour qui étudier ne condamne pas à un chômage certain.

C'est la première fois que Lucrèce a une employée sous ses ordres. Jusqu'alors elle n'a travaillé qu'avec son père, qui l'a formée au métier de libraire en parallèle à ses études de lettres classiques. Lucrèce aurait pu être prof dans un collège général mais elle a choisi de reprendre l'affaire familiale, comme la plupart des étudiants dont les parents sont propriétaires. Elle est fille unique et, si elle ne l'avait pas reprise, la librairie serait tombée entre les mains du Conglomérat, comme à peu près quatre-vingts pour cent des entreprises privées.

Je n'ai pas encore vu le père de Lucrèce. Elle ne parle jamais de lui mais il doit souffrir d'une de ces maladies *alpha*, dues aux dérèglements climatiques. Elles sont contagieuses et foudroyantes. Certaines d'entre elles peuvent tuer des millions de gens en quelques semaines. Les malades *alpha* sont mis en

quarantaine et soignés dans des centres médicalisés. Quelques-uns arrivent à s'en sortir. Les traitements sont coûteux. Alors un peu partout les gens se mobilisent et récoltent des dons. Une chaîne de télévision est spécialisée dans ce *credo* : Charitévé. Des taxes sont prélevées sur des produits jugés nocifs pour la santé (tels que sodas, alcools ou produits détergents, insecticides, shampoings...). Tout ça alimente le Réseau associatif : un arbre immense et puissant dont la branche sanitaire est représentée par les Cordiculteurs. C'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes car ils se donnent pour mission de cultiver le cœur des hommes. Mais personne ne les appelle comme ça ; pour tout le monde, ce sont les Bâtons de réglisse, parce que c'est ce qu'ils vendent dans la rue, parce que c'est bon pour la santé. Ils organisent des spectacles, des festivals d'arts de rue, des grands jeux, des concerts en plein air, des happenings, des fest-noz, des karaokés et toutes sortes de manifestations où les célébrités locales aiment se montrer. Les donateurs, qu'on appelle Corditoyens, portent un badge en forme de cœur sur lequel, chaque mois, ils doivent coller une étoile qui signifie qu'ils ont acheté leur bâton de réglisse. Grâce à tous ces efforts, on est parvenu à faire reculer les épidémies et à faire disparaître la malnutrition. Tout le monde porte un cœur étoilé, moi aussi. Ce n'est pas obligatoire mais c'est très mal vu de ne pas donner. Alors, lorsqu'on l'oublie à la maison, mieux vaut raser les murs car les Bâtons de réglisse ont vite fait de nous repérer et de nous faire honte devant tout le monde. C'est arrivé à l'une de mes amies : elle s'est fait insulter et cracher dessus. Personne ne l'a défendue.

Lucrèce aussi porte un cœur étoilé sur sa veste.

Mais lorsqu'elle regarde les Bâtons de réglisse traîner devant la librairie, je peux lire toute la haine qu'elle a pour eux sur son visage. J'ai remarqué déjà combien les Élités pensent différemment de moi mais je ne peux m'empêcher d'être choquée qu'on puisse détester des personnes au service du bien. Je n'ai pas pu me retenir de lui en faire la remarque un jour.

— Pourquoi vous les haïssez tant ? j'ai demandé.

Elle a détourné ses yeux de la rue où deux d'entre eux stationnaient avec leur tronc et leur panier rempli de brindilles accroché autour du cou. Pour la première fois, elle m'a regardée avec mépris.

— Ces gens-là sont pires que des chiens, Mélanie. Un jour, tu comprendras.

Elle a disparu au fond de la librairie et je n'ai pas osé en dire davantage.

Mes parents sont agents administratifs très qualifiés pour le Réseau associatif et j'ai vu de nombreux Bâtons de réglisse défiler à la maison. Aucun d'entre eux ne m'a semblé méprisable à ce point. C'est vrai qu'ils sont très engagés et que cet engagement ne va pas sans une certaine agressivité, mais elle me semble justifiée par l'importance de leur mission. Je les admire.

D'une façon générale, je parle peu à Lucrèce, par peur de la décevoir. Je connais trop bien les Élités pour savoir que la musique que j'écoute, les films que je vais voir au cinéma, les émissions que je regarde à la télé et les mille petites choses qui font mon quotidien ne sont pour elles qu'objets de mépris. J'ai été trop souvent déçue par leurs moqueries. Lucrèce, même si elle est la moins cynique, et de loin, de toutes celles que j'ai rencontrées jusqu'ici, reste une Élite, donc une étrangère. Il y aura toujours entre nous la barrière de la

langue.

Mais je l'aime beaucoup. Et plus je la fréquente, plus je l'aime. Elle n'est pas plus jolie que moi, peut-être même qu'elle l'est moins. Mais j'aurais voulu lui ressembler. Avoir ce regard calme et profond sur le monde, cette autorité naturelle, cette agilité, cette légèreté. Ce que j'admire le plus, c'est sa manière de se déplacer, tel un félin, sans jamais toucher le moindre meuble. Alors que moi je me cogne partout, aux tours de livres posées à même le sol, aux étais dégueulant, aux tourniquets obstinément dans mes pieds. Je suis mal dégrossie et, en présence de Lucrèce, ma gaucherie ne peut échapper à personne ! Elle se moque gentiment de moi lorsqu'une pile de livres s'écroule sous mes doigts ou qu'elle m'entend dire "Aïe !" à cause d'un coup de genou donné à un tréteau. Elle me surnomme *Mélanie Maladroite*. J'aime bien qu'elle se moque de moi. C'est comme une petite complicité entre nous. Je sais que nous ne pouvons pas être amies. Je n'oserais jamais lui présenter Karine ou mes parents, et elle aurait honte de s'afficher avec une fille comme moi dans les lieux qu'elle fréquente. Mais dans ces moments où elle me charrie, je me sens plus proche d'elle, comme une petite sœur, une sœur de lait.

Pour le reste, nous n'abordons jamais le sujet de notre vie privée. Elle ne me pose aucune question. Peut-être qu'elle attend que je me livre spontanément. Il est bien vu qu'on étale sa vie privée, de façon à bien montrer à tout le monde qu'il ne s'y passe rien de honteux ou d'immoral. Mais comme elle-même ne dit rien de la sienne, j'en conclus que ce silence ne la dérange pas. Les Élités mettent un point d'honneur à ne rien faire comme tout le monde.

Tout ce que je sais d'elle, je le tiens des conversations qu'elle a avec les autres Élités qui fréquentent la librairie. Par bribes, je reconstitue le puzzle de sa vie : son enfance de fille unique, les écoles privées, son bac littéraire avec mention, ses études au Haut Collège, son master de lettres classiques dominante grec ancien qui aurait pu lui permettre d'accéder aux concours du professorat, son désir de *peut-être un jour* écrire des livres. Et puis la mort de sa mère lorsqu'elle était enfant, à présent la maladie de son père et sa vie actuelle, *une vie d'anachorète*, comme elle dit, dans cette grande maison familiale sur les hauteurs de la vieille ville. Elle n'a pas de petit copain et seulement quelques amis qui viennent parfois lui rendre visite à la librairie. Parmi eux, il y a Sibylline dont le regard insistant me met mal à l'aise et qui s'adresse à moi comme si j'étais son domestique. Son père est l'un des très hauts cadres du Conglomérat et Lucrèce ne semble pas lui accorder toute sa confiance. Derrière son dos, elle l'appelle *Syphilis*.

Bien sûr, comme Karine dirait, de la même manière que tout le monde fait partie de la Fédération, tout le monde fait partie du Conglomérat. C'est grâce à lui que l'on peut espérer toucher un jour une pension de fin de vie professionnelle. Ainsi les employeurs indépendants ne le sont jamais totalement. Un tiers de leur capital appartient au Conglomérat. Ça permet aux entreprises les plus fragiles de tenir le coup en période de forte récession. Le Conglomérat régule le marché, et la Bourse n'a plus connu de turbulences depuis la Grande Crise. Sans le Conglomérat, les Indépendants n'auraient pas les moyens d'embaucher qui que ce soit et s'ils décident de s'affranchir, comme ça arrive par-

fois, c'est la mort assurée à court terme. D'après les Élités, c'est la volonté du Conglomérat lui-même que quelques Indépendants existent encore alors qu'il a les moyens de les absorber tous. Mais le but de cette volonté, je l'ignore.

Ce que je n'ignore pas, en revanche, c'est que les très hauts cadres du Conglomérat sont les personnes les plus puissantes de la société, donc les plus riches aussi. Il n'y a personne au-dessus d'eux. Parfois, en regardant Sibylline et ses longs doigts manucurés, je me dis que deux d'entre eux seulement suffiraient à broyer mon insignifiante existence. J'en ai froid dans le dos. Alors j'applique les consignes de Lucrèce :

— Obéis-lui sans broncher, ne réponds pas à ses provocations et, surtout, fais-toi passer pour plus bête que tu ne l'es. Je te préviens : elle te déteste parce que tu es plus jolie qu'elle.

4

Depuis que je travaille à la librairie, je ne vois plus Karine. Elle n'est plus dans sa chambre et nos petites soirées me manquent beaucoup. Elle est ma seule amie. Le Foyer est loin de ma famille, et mes amis d'enfance, comme moi, ont été envoyés loin de chez eux pour travailler. Tout le monde est éparpillé à présent et nous ne gardons contact que par la Toile. D'un tempérament peu disposé à faire de nouvelles connaissances, je souffre de solitude. Sans Karine, je n'ai pas le courage de sortir. Je passe mes soirées, seule chez moi, à regarder la télé ou à chatter sur la Toile. Il m'arrive d'aller sur le site du Réseau associatif afin de dégoter une petite activité dans laquelle je pourrais m'investir. Il se passe beaucoup de choses près de chez moi : presque tous les sports sont proposés, des activités manuelles, des cours de chant, de danse ou de théâtre, mais aussi des stages d'accroissement de l'égo... Afin de pallier aux déplacements rendus nécessaires par la vie professionnelle, les gens se sont organisés pour se rencontrer encore et peut-être s'aimer.

Je suis tentée par différentes choses : l'origami, le shiatsu, le volley-ball. Je rêve un instant devant mon ordinateur à ce que pourrait être ma vie si j'avais un peu plus de volonté. Le rêve se prolonge dans mon lit puis je m'endors, sans m'en apercevoir, dans la vie

d'une autre.

Tiffany a l'habitude de dire que je me laisse aller. Et s'il y a une chose qu'elle déteste par-dessus tout, c'est bien qu'on se laisse aller. Depuis un an, elle est la secrétaire médiatrice interculturelle responsable en accueil-prospection-développement-tourisme d'une municipalité d'environ un millier d'habitants où je travaille aussi. En si peu de temps, elle a réussi à décrocher un Contrat Plein d'Espoir de quarante-deux heures. Pour une fille de vingt-trois ans, c'est rarissime. Ça lui permet de régner en absolue maîtresse sur l'ensemble des troupes de la municipalité. Nous sommes sept permanents à subir les humeurs de celle qu'on appelle en secret la *Sous-préfète*. Outre moi-même qui travaille avec elle dans les bureaux de la mairie, il y avait deux hôtesse de belles surfaces très qualifiées, trois contremaîtres designers-paysagistes spécialisés et un animateur multi-polyvalence temps libre. À cela s'ajoute un grand nombre de stagiaires dont certains étaient déjà là avant mon arrivée. Petits contrats, nous sommes tous bien serrés sous le joug de la Sous-préfète et elle ne se prive pas de le secouer lorsqu'elle l'estime nécessaire.

Tiffany n'est ni notre employeur ni notre chef à proprement parler. Mais, comme dans toutes les municipalités de moyenne importance, dont les élus ne sont pas des professionnels, c'est elle, la secrétaire, qui gère les dossiers. Les conseillers municipaux ont leur propre activité professionnelle. On les voit peu. Quant à Monsieur le Maire, entre son métier de cadre manager au Conglomérat, sa vie de famille et ses activités annexes, son investissement dans la mairie se résume à venir une ou deux fois par semaine, lancer quelques

idées et parapher les documents rédigés par Tiffany. Persuadé de gouverner sans partage sur l'ensemble de ses administrés, Monsieur le Maire s'en remet pourtant à l'avis de sa secrétaire sur la plupart des questions pratiques, surtout celles relatives à la gestion du personnel. On valse donc au rythme des humeurs de la Sous-préfète.

Monsieur le Maire vogue sur d'autres eaux : celles des grandes idées destinées à changer la vie des habitants du village. Elles ne lui manquent pas. Ce dont il est le plus fier, c'est des caméras qu'il a fait installer aux quatre coins du village. Depuis la Grande Crise, toutes les métropoles en disposent par centaines et on a vu s'anéantir le taux de criminalité. Mais la chose est rare à la campagne où la délinquance est inexistante. Monsieur le Maire se félicite néanmoins des résultats obtenus depuis : plus de graffitis sur les abribus et plus la moindre crotte de chien sur les trottoirs. Un vrai succès. L'autre objet de sa satisfaction, ce sont les travaux de voirie : deux ronds-points fleuris qu'il a réussi à caser, l'un en plein centre, l'autre à la sortie du bourg, et les innombrables terre-pleins, zones piétonnes en briques rose saumon, dos d'âne, pistes cyclables à double sens (un réseau de plus de cinq kilomètres, unique en zone rurale), parcs à trottinettes électriques en libre accès (les *Trottevillettes*) et mobilier urbain ultra design qui, selon lui, ont permis au village de *sortir de la ruralité pour entrer dans une aire semi-urbaine*. Pour les jeunes non plus, Monsieur le Maire ne manque pas d'idées. Après leur avoir construit un parc à rollers et de multiples bases d'activités sportives, il s'est mis en tête de les faire grimper aux arbres. Un village d'une trentaine de cabanes perchées

a été installé dans la forêt municipale. Monsieur le Maire se définit lui-même comme un *grand enfant*, et il lui arrive de passer un week-end entier en famille sans poser le pied sur la terre ferme.

Tiffany est béate d'admiration devant lui. Lorsqu'elle l'entend franchir le seuil de la porte de la mairie, tout son petit corps sautillant se met à clignoter comme une guirlande de Noël. Ses joues s'empourprent. Ses yeux bleus scintillent. Ses boucles blondes volent. Ses ongles rouges courent un peu partout sur sa poitrine, ses hanches, ses cuisses. Elle lisse inlassablement quelques plis imaginaires sur sa robe. Rit de toutes ses dents blanches. Fait son petit numéro de godiche. Il faut dire que Monsieur le Maire porte bien ses quarante-cinq ans. En toutes circonstances, il est aimable, attentionné, avec toujours un petit mot personnel pour ses employés, généralement suivi d'un clin d'œil qui signifie "Vous avez vu, hein ? je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit la dernière fois." Il met un point d'honneur à se souvenir du prénom de votre maman souffrante, du petit qui rentre au CP, de votre dernière visite chez le dentiste. Tout le monde se sent important, un peu exceptionnel dans ses yeux.

À moi aussi, il me plaît beaucoup. Mais je ne le montre pas à Tiffany. Qu'elle le sache me serait fatal ! De toute façon, contrairement à elle, je suis sans illusion à ce sujet : la femme de Monsieur le Maire est beaucoup plus belle et beaucoup plus racée que nous deux. Et puis j'ai appris à ne pas trop espérer des Élités, même des toutes petites. Moins émotives que nous, les Élités savent dissimuler leurs sentiments profonds. Pour Monsieur le Maire, j'en suis sûre, on est comme des objets dans les yeux du nourrisson : nous

n'avons pas d'existence propre. Nous ne sommes qu'une excroissance de ses besoins, seulement destinée à les satisfaire. En dehors de son champ de vision, nous cessons aussitôt d'exister.

Tiffany, elle, s'en donne du mal. Il est évident qu'elle cherche un beau parti. Elle dépense beaucoup d'énergie à l'entretien de son jeune corps et ne rate jamais une occasion de le mettre en valeur. Elle s'habille court, porte des talons hauts, ce qui a pour effet d'accentuer la rondeur de mollets entretenus par des heures d'aquastepper. Elle cache les traits grossiers de son visage et la nature grasse de sa peau par un savant dosage de maquillage. On la trouve belle. Beaucoup d'hommes la regardent avec envie. Elle le sait et en joue sans retenue. Ça n'est pas rare qu'un adjoint voie sa culotte ou qu'un visiteur puisse lui reluquer le décolleté. Même avec les employés communaux, elle aime faire son numéro. Mais lorsque les regards se font trop insistants, elle lance :

— Mais vas-y, mon petit cochon ! Ne te gêne pas !

Au fil des mois, je suis devenue son journal intime. Après une longue période où elle a vu en moi une sorte de poule concurrente dans sa petite basse-cour et m'en a fait baver, elle m'a prise sous son aile. Mon manque d'élégance et mon indifférence affichée à l'égard de Monsieur le Maire y sont pour beaucoup. Elle se croit supérieure à moi. Mieux : je lui fais pitié. Donc elle peut m'aimer, à sa façon. À ses yeux, je suis *une fille de la campagne* – elle qui s'enorgueillit de venir d'une métropole –, l'oreille bêtasse à laquelle confier quelques secrets inavouables. Et elle ne s'en prive pas. Chaque jour, elle a une nouvelle anecdote à me raconter. Elle arrive le matin tout excitée.

— Oh ! Tu ne devineras jamais ! elle dit

Et elle se lance dans le récit détaillé d'une partie de jambes en l'air. Depuis quelque temps, elle se prête une aventure avec le troisième adjoint – un homme d'une soixantaine d'années à la figure large et au front bas tout moutonnant de cheveux d'une belle teinture noir corbeau. Quotidiennement, elle me conte ses exploits.

— L'autre jour, elle me dit un matin, il est arrivé à la mairie par surprise quand j'étais en train de faire des photocopies. Je l'avais pas entendu rentrer et il s'est mis derrière moi, comme ça, et il a glissé sa main sous ma jupe, entre mes cuisses. J'ai failli crier mais j'ai reconnu que c'était lui. Il a des grosses mains toutes râpeuses, des vraies mains de maçon. Et puis il adore me caresser entre les cuisses, là que c'est le plus doux. Il m'a pelotée comme ça un petit moment, en me catouillant la moune à travers ma culotte. J'ai commencé à me sentir toute drôlette et il me léchait le gras de l'oreille en grognant comme une baleine. Après il m'a attirée jusqu'au bureau de Monsieur le Maire et il s'est assis dans le fauteuil. Il a sorti son bazar de sa braguette et il a claqué des doigts pour que je m'agenouille bien gentiment entre ses jambes et que je le gâte. Alors je l'ai gâté bien comme il faut. Et puis après il m'a mise à califourchon sur lui et il m'a clapotée à fond. J'étais super excitée mais en même temps j'avais peur que quelqu'un rentre parce que c'était resté ouvert, tu vois. Purée que c'était bon ! J'ai jamais autant jappé...

Elle peut passer des heures à me raconter ses histoires, et je fais semblant d'y croire. Le troisième adjoint, c'est vrai, aime bien lui reluquer les cuisses.

Mais enfin c'est un peu normal étant donné tous les efforts qu'elle fait pour se faire remarquer. J'ai quand même du mal à l'imaginer en train de la retrousser aux quatre coins de la mairie. En plus, je ne suis pas sûre qu'elle le laisserait faire. Tiffany fait plutôt partie de cette race de filles apparues avec les lois de redéfinition des rapports sociaux dans le cadre professionnel, qui ont succédé aux lois sur le harcèlement sexuel. Une série très détaillée de lois qui, entre autres, interdisent aux hommes de faire la bise à leurs collègues féminines et d'utiliser certains mots tendancieux. Tiffany est du genre à abuser de ces lois pour se débarrasser des concurrents directs et gravir plus vite les échelons. On les appelle les *lois sadiques*.

De plus, en matière de harcèlement, la Sous-préfète en connaît un rayon. C'est elle qui inspecte le travail des autres employés communaux et ce n'est pas rare qu'elle leur fasse une petite visite surprise pour contrôler leur travail. Il lui arrive d'obliger un contremaître designer-paysagiste à retailler une haie qui ne lui semble pas droite ou de faire relaver les carreaux de la salle des fêtes à une hôtesse de belles surfaces. Faire pleurer les hôtesse, surtout les stagiaires, c'est ça son occupation favorite. Mais les contremaîtres ne sont pas en reste. Beaucoup d'entre eux ont la cinquantaine et déjà une vie de galères derrière eux. La plupart sont brisés par les années de chômage du temps de la Crise, les humiliations et la peur de revivre dans la précarité. Ils sont souvent diplômés des vieilles universités mais, depuis l'effondrement de l'ancienne République, ces diplômes n'ont plus de valeur et ils ont dû se rabattre sur des métiers manuels. C'est le cas de Jean-Mi, un contremaître de cinquante-sept ans qui a été ingénieur

système puis cheminot et que j'ai vu essayer quelques larmes après que la Sous-préfète l'ait obligé à retondre une troisième fois la pelouse de la mairie, sous la pluie.

— Pourquoi vous la laissez faire ? j'ai demandé à Jean-Mi.

— Qu'est-ce que tu veux, ma petite. Monsieur le Maire jure que par elle. J'ai des gosses... Il faut bien bouffer.

Ce n'est pas plus compliqué que ça. Et ça se passe comme ça un peu partout. Chaque entreprise possède sa Sous-préfète et, malgré toutes les lois, on ne peut pas y faire grand-chose parce qu'*il faut bien bouffer*. On doit faire avec.

Pour nous aider, on fait des stages d'accroissement de l'égo. Jean-Mi, lui, suit des cours de CSB¹, une méthode basée sur l'évitement hyperbolique et la circonlocution périphrastique dont l'objectif est d'apprendre à affirmer fermement ses idées sans contredire autrui. Je pense que ça lui permet de ne pas avoir un jour un vilain geste vis-à-vis de Tiffany. Grâce aux nouvelles techniques d'accroissement de l'égo, les rapports humains se sont améliorés. Du moins, c'est ce que je pense. Lucrèce, avec qui j'ai un jour abordé le sujet, ne voit pas les choses sous cet angle.

— Tu sais ce qu'un *homme d'autrefois* aurait fait à ta Sous-préfète ? elle m'a dit. Il l'aurait massacrée à coups de pierre, puis il l'aurait découpée en menus morceaux et donnée à bouffer aux poissons de la rivière. Et cela pour le plus grand bien de la société. Mais les hommes d'autrefois, eux, avaient encore

¹ Communication Sans Se Blessier

l'espoir de vivre dans un monde meilleur. Toutes ces conneries autour de l'accroissement de l'égo, ce n'est jamais qu'un moyen de nous faire tout encaisser et de permettre aux salauds de continuer à occuper les meilleures places.

C'est un point de vue. Je ne le partage pas. Les méthodes d'accroissement de l'égo ont permis de faire chuter significativement le nombre de suicides et de dépressions, et se sont substituées à l'utilisation de médicaments. Tout le monde y a recours, même Tiffany. Stressée chronique, elle suit des ateliers d'autosuggestion logorrhallyque, ce qui lui permet de se relaxer en toutes circonstances. Dans les moments de forte agitation, il lui arrive de répéter en boucle des phrases comme : "Tout va bien. Je suis relaxée. Mon cœur bat de façon régulière. Mon corps est détendu. Tout va bien..." Cela dure entre cinq et dix minutes. Elle retrouve alors son sourire et sa bonne humeur. Elle a rechargé son corps d'une nouvelle énergie qu'elle va pouvoir dépenser à tous nous persécuter.

Lorie et Cécilia, les hôtesse de belles surfaces, suivent des ateliers de rebeauting qui les aident à retrouver l'estime de soi et à mieux maîtriser leur image pour qu'elle soit en harmonie avec leur moi intérieur. La femme de Monsieur le Maire anime depuis des années des stages d'autohypnose éveillée en état de pleine conscience sur la commune – une méthode fondée sur la pensée irradiante permettant de maîtriser les processus de réflexion et de générer plus de pensées positivement créatives.

Le Réseau associatif propose ainsi des dizaines d'ateliers : reprogrammation égotique du sous-moi, analyse cardiosensitive, étude de la bien-portance, dy-

namique des émotions lumineuses, rêve télépathique, maïeutique salutaire, éveil somnambulique du troisième œil, rééducation olfactive, développement de l'intimité radieuse, gymnastique synaptique lente, astrovoyage, philosophie post-solaire, sieste gravitationnelle, global positioning system communication, réminiscence platonicienne, tâtonnement expérimental par la manipulation d'objets géométriques simples, boosting de l'hypermoi et coaching en tous genres. Chaque année, on trouve de nouvelles méthodes pour mieux communiquer, être moins stressé, mieux dans sa peau, créatif et à l'écoute de ses besoins dans le respect de l'autre et de l'environnement. Les cabinets de pys se sont peu à peu vidés et beaucoup d'entre eux ont dû se convertir à ces nouvelles méthodes.

J'ai moi-même suivi un stage de coaching de développement des émotions reptiliennes lors de mon arrivée en Foyer alors que je déprimais d'être loin de ma famille. Il a fallu que je raconte mon histoire au thérapeute puis à un groupe de personnes qui avaient aussi des problèmes à résoudre. Après quelques cris d'animaux, de nombreux pleurs et des exercices sensoriels en forêt, je me suis sentie bien et prête à affronter toutes les difficultés de la vie. Quoi qu'en pense Lucrèce, je crois aux bienfaits de l'accroissement de l'égo.

5_

Depuis quelque temps, Lucrèce me paraît plus triste. Elle est moins aimable avec les clients et ce n'est pas rare qu'elle se mette à soupirer au nez d'un casse-pieds. Avec moi aussi, elle est moins patiente. Petit à petit, elle m'a donné plus de responsabilités dans la librairie : elle me laisse prendre les commandes des clients et appeler les fournisseurs. Je suis fière qu'elle me fasse confiance mais je commets souvent des bourdes. Certains titres se ressemblent beaucoup et, dans certains cas, les mêmes livres sont publiés chez des éditeurs différents. Il faut faire attention. Mes erreurs nous ont valu plusieurs fois de commander les mauvais livres et de voir certains bons clients repartir de la librairie avec l'air très contrarié.

Ce matin-là, alors que je me suis encore embrouillée dans les titres (j'ai commandé *A la recherche du pain perdu* par Madeleine Croûte, la célèbre cuisinière de la télé, au lieu d'*A la recherche du temps perdu* de Proust), Lucrèce explose devant le client :

— Forcément, ces bons à rien de la Fédération m'ont envoyé une coiffeuse ! Une coiffeuse pour travailler dans une librairie, vous imaginez !

Le client acquiesce d'un air entendu et je dois me mordre l'intérieur des joues pour ne pas fondre en larmes. Ma réputation est faite : je suis *la coiffeuse qui vend des livres*. Le soir, Lucrèce s'excuse.

— Je n'avais pas vraiment le choix, elle me dit. Si j'avais été trop complaisante avec toi, il risquait de ne plus revenir. Je suis désolée mais, d'un autre côté, j'ai l'impression que tu ne fais pas non plus d'efforts. Ça fait plusieurs mois que tu travailles ici et je crois bien que je ne t'ai jamais vue ouvrir un livre. Tu es là à jouer à la marchande derrière ton comptoir. Ça, c'est sûr qu'il n'y a jamais une erreur de caisse. C'est sûr aussi que ça n'a jamais autant brillé ici et qu'il n'y a pas un livre qui traîne. Mais c'est une librairie ici. Une *li-brai-rie*. Tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire que les gens viennent, regardent les livres, demandent conseil, *éventuellement*, font leur choix, achètent et rentrent chez eux pour lire. Ou alors ils viennent parce qu'ils ont entendu parler d'un truc qui les intéresse et veulent l'acheter. C'est pas plus compliqué que ça. Mais ce que tu ne sembles pas comprendre, c'est que c'est aussi grave pour un lecteur de repartir d'ici avec le mauvais livre sous le bras que pour une rombière de ressortir d'un salon de coiffure avec le mauvais brushing sur la tête. Tu comprends ou pas ?

Peu à peu, Lucrece m'ouvre les yeux sur l'importance des livres dans la vie des Élités. Elle n'a pas tort de penser que, jusqu'ici, j'ai pris les choses à la légère. Lorsque j'ai choisi de faire une formation de sénatrice en esthétique capillaire et coiffure, j'avais le sentiment d'être utile. Je me disais que tout le monde avait des cheveux et que, tant que ça serait le cas, le monde aurait besoin de coiffeuses. La société des lettres, elle, ne me semble pas indispensable. Pour moi, lire, c'est une distraction, un passe-temps. J'ai grandi dans l'idée que seuls les fainéants ont le temps de lire (dixit le discours paternel). Et puis, avec Internet, je ne

comprends pas pourquoi certaines personnes s'obstinent encore à acheter des livres.

Chez moi, il n'y en avait pas. Ma maman, dans sa touchante naïveté, m'a appris à bien parler : elle pensait qu'un jour je pourrais me fondre parmi les Élités. Elle m'a enseigné la grammaire et la conjugaison. Elle jouait au scrabble avec moi, me forçait à faire des mots fléchés pour enrichir mon vocabulaire et à tenir un répertoire de mots. Elle pensait que ça suffisait. En réalité, les Élités ont leur univers à elles, leurs codes, leurs références, leur culture et elles sont capables de détecter un intrus en moins de quinze secondes. Parmi ces références, il y a la littérature, *l'amour des livres*. Or ma maman m'a appris les mots, pas la littérature. Elle ignorait qu'il y eût une différence.

Je m'en fous. Je ne veux pas leur ressembler. Je ne suis pas faite pour ce monde-là. Dans la société, il y aura toujours des filles comme Lucrèce et des filles comme moi. Certaines sont faites pour penser et remettre les choses en question, les autres essaient juste de s'adapter. Je ferai toujours partie de la seconde catégorie. J'essaie de m'adapter à un monde pensé par d'autres. Pour la distraction, j'ai le cinéma, la télé, la Toile, le Réseau associatif, les copines. Ça me suffit. Chacun doit rester à sa place. Alors, non, les livres, ça n'est pas pour moi. Lucrèce, elle, une Élite, devrait le savoir.

— J'ai pas trop le temps de lire, je bredouille.

— Pourquoi tu ne prends pas quelques livres chez toi pour lire le soir ?

— C'est pareil, j'ai pas le temps. Et puis je suis trop fatiguée, le soir.

C'est ce jour-là qu'un Bâton de réglisse entre dans

la librairie. Lucrèce se tait immédiatement et lui saque un œil glacial. Il tape le bord de son chapeau avec l'index pour dire "salut !" et il va fureter dans le coin des nouveautés. Il prend un livre, le retourne, fait mine de lire la quatrième de couverture et le repose d'un air sceptique. Son petit jeu dure deux minutes, puis Lucrèce l'interpelle.

— Est-ce qu'on peut vous aider ? elle dit.

— Bof. Peut-être, il répond.

Il est grand, athlétique et porte un long manteau bleu marine en loden sur lequel est cousu un écusson de l'ACS¹ où l'on peut lire la devise des Cordiculteurs : "Faire le Bien cultive le Cœur." De toute évidence, ça n'est pas n'importe quel larbin du Réseau associatif.

— À qui appartient cette librairie ? il demande, sans réussir à contenir une série de tics de l'œil gauche.

— À moi, dit Lucrèce.

— Ah ? C'est une librairie indépendante ?

— Oui.

— Vous êtes un peu jeune pour une Indépendante, non ?

— Pas tant que ça.

— Héritage ?

— Évidemment.

— Évidemment, la haute lignée des possédants...
Donc votre père est mort ?

Le Bâton de réglise repose son livre sur le présentoir et en prend un autre, l'air de rien. Un voile blanc passe sur le visage de Lucrèce.

— Excusez-moi mais qui êtes-vous et pourquoi po-

¹ Action Citoyenne Sanitaire

sez-vous toutes ces questions ?

— Mon nom est Tétainrose. Je suis coordonnateur responsable de l'Action Citoyenne Sanitaire de la circonscription numéro 7, et je suis chargé de la sécurité sanitaire de tous les Corditoyens du secteur.

Devant une telle faconde, Lucrèce a du mal à réprimer un petit sourire.

— Oui. Vous êtes un *Bâton de réglisse*, quoi.

Tétainrose repose le livre et dit, en pesant bien chaque mot :

— Pas exactement. Comme vous ne devez pas l'ignorer, étant donné votre niveau d'instruction, Mademoiselle Lechat Lucrèce, je suis cadre dans une institution privée mandatée par la Communauté pour récolter des fonds afin de lutter contre les maladies foudroyantes, ce qui pourrait certes m'assimiler à un *Bâton de réglisse*, mais aussi pour prévenir les risques de contamination locale en cas d'alertes orange et rouge, c'est-à-dire en cas d'épidémie et de pandémie, ce qui est le cas sur toute la zone communautaire depuis quinze ans. En d'autres termes : j'ai toute latitude pour mener une enquête auprès des Corditoyens s'il s'avère que l'un d'entre eux présente les symptômes flagrants d'une des maladies répertoriées sur la liste *alpha* du ministère communautaire de la vie, du cœur et de l'écoéthique. J'ai quelques raisons de croire que votre père présente des signes de contamination à l'une de ces maladies et que celui-ci ne s'est pas fait répertorier auprès de mes services afin d'y effectuer la visite médicale imposée par la loi LC197-222, en vue d'être soigné et éventuellement placé en quarantaine dans les meilleurs délais et les meilleures conditions possible, bien entendu.

Blanche de rage, Lucrèce reste quelques secondes silencieuse. Puis elle demande :

— Des *raisons de croire* ?

— De fortes présomptions, si vous préférez.

— Selon quelles sources, ces *fortes présomptions* ?

— Celles de mon service, mademoiselle.

— De votre service ?

Ils se toisent un instant. La haine qui émane de leur regard est un fil tendu sur lequel un oiseau pourrait se poser. J'essaie de me faire aussi petite que possible mais, en même temps, je ne laisserais ma place pour rien au monde.

— Je vous prie de sortir, Monsieur Tétainrose, dit finalement Lucrèce. Vous êtes dans une propriété privée.

— Et moi, Mademoiselle Lechat, je vous prie de ne pas le prendre sur ce ton et de ne pas me traiter avec condescendance. Je vous demande une nouvelle fois où est votre père ?

— Je n'ai pas l'intention de répondre à votre question. Ce que fait mon père et où il loge ne regarde que lui. Je suis *suffisamment instruite*, comme vous l'avez si bien souligné, pour savoir que vos ridicules petits pouvoirs s'arrêtent au palier de cette porte. Vous n'êtes pas autorisé à enquêter dans une propriété privée sans preuves tangibles. Or vous n'en avez pas et la façon dont vous traitez les choses pourrait être assimilée à une tentative d'intimidation. Vous ne devriez pas vous risquer à ce petit jeu-là car il est très légèrement au-dessus de vos moyens.

— L'arrogance des gens de votre condition n'a pas fini de me surprendre, Mademoiselle Lechat. Mais méfiez-vous quand même de mes *ridicules petits pouvoirs*

car ils risquent de vous exploser à la figure plus vite que vous ne le croyez.

— Au revoir, Monsieur le Bâton de réglisse coordonnateur.

6_

Durant les jours qui suivent, Lucrece ne fait pas la moindre allusion à l'incident du coordonnateur Tétainrose. Il a disparu et les Bâtons de réglisse continuent à circuler devant la librairie comme si de rien n'était. Beaucoup de questions me brûlent la langue mais je n'ose pas les lui poser. Je constate avec impuissance qu'elle est chaque jour un peu plus triste et je regrette de ne pas être là plus souvent à veiller sur elle. D'autant plus que, du côté de la mairie, les choses ne s'arrangent pas. J'ai de plus en plus de mal à supporter Tiffany et être la poubelle de ses répugnantes confidences.

Elle s'est entichée de Brian, un nouveau contre-maître designer-paysagiste spécialisé d'à peine dix-huit ans. Très viril pour son âge, Brian doit voir en Tiffany une sorte de femme d'expérience susceptible de lui apprendre des choses nouvelles sur tout un tas de sujets. C'est à peine s'il ne bave pas devant elle en la guignant quand il vient chercher son planning le matin.

— *Çui-là*, me dit un jour Tiffany, alors que Brian fait rouler ses biceps devant nos fenêtres, je vais pas tarder à lui faire visiter ma tante Simone...

Et en effet, quelques jours plus tard :

— Je suis allée lui faire une inspection surprise dans son cabanon, au petit coco, l'autre soir. Tu sais à quel point j'attache de l'importance à l'entretien du

matériel de la mairie ? Eh bah j'ai pas été déçue. Cradingues qu'ils étaient ses outils. Et l'état de la cabane, je t'en cause même pas. Je te lui ai passé une de ces savonnettes — c'est le moment de le dire. Il faisait moins le malin, le petit coco, tu peux m'en croire. Je lui ai dit qu'il devait prendre dix minutes tous les soirs pour passer ses outils au jet d'eau, que c'était pas tolérable de laisser de la terre séchée sur les pelles et les pioches ou de l'herbe sous les tondeuses et que je ne tolérais pas de voir autant de foutoir dans la cabane, qu'on pouvait pas bien travailler dans le bordel et tout ça. Je te prie de croire qu'il regardait ses chaussures, le petit coco. J'en ai profité pour lui faire une réflexion sur sa tenue dans le village, que c'était pas Dieu possible d'avoir des pantalons aussi cracra et de se trimballer torse nu comme ça, même quand il fait chaud. "J'exige que les employés communaux soient tirés à quatre épingles parce que c'est l'image de la mairie qu'ils représentent", que je lui ai dit et tout. Ah mais je suis comme ça, moi, tu me connais, j'ai pas ma langue dans ma poche. Bref, je lui ai fait la totale. Après je lui ai fait tout nettoyer et tout ranger bien comme il faut avant de partir. Hier soir, rebelote, j'y suis retournée. Eh bah tu me croiras si tu veux mais tout était nickel, tout brillait même. Alors là j'ai fait ma chatte. Je l'ai félicité. Je lui ai dit que j'avais été un peu dure avec lui l'autre soir mais que c'était mon rôle. Je lui ai dit que j'ai beaucoup de responsabilités alors que parfois je pète un peu les plombs et que dans ces cas-là je prends pas de gants. Bref, tout ça. Et puis après je lui ai dit comme ça qu'il y avait encore un outil que j'avais pas inspecté, tu vois. Je lui ai demandé de s'asseoir sur l'établi. Il a obéi. J'ai pris un tabouret

et je me suis installée entre ses cuisses. Je lui ai baissé sa braguette et je lui ai sorti son bazar. Purée ! Un truc pas possible ! En plus il était déjà bien motivé, mon petit cochon. Bon, après, tu vois, je l'ai gâté bien comme il faut et hop sur l'établi. Je te fais pas de dessin. Y a pas que de la pelouse de la mairie *qui* sait s'occuper, le petit coco. Je t'en cause même pas. J'ai boitillé pendant deux jours.

Le soir, en rentrant chez moi, Sam, l'Épo¹ du Foyer, m'attend dans le hall en compagnie d'un grand type à mâchoire carrée que je n'ai encore jamais vu. Il me dit que quelqu'un de la Fédération veut me voir, qu'il est dans son bureau, qu'il ne peut pas m'en dire plus mais que ça a l'air important. Je ne suis pas rassurée. Quand les cadres de la Fédé veulent nous voir, c'est généralement pour de mauvaises nouvelles. Je ne sais pas pourquoi mais je pense à Karine. Ça fait des semaines que je ne l'ai plus revue. Peut-être qu'il lui est arrivé quelque chose et que la Fédé mène son enquête. Sam ouvre la porte de son bureau et me fait signe d'entrer. Lui-même reste à l'extérieur et referme derrière moi.

Il y a bien un type dans le bureau, assis de dos dans un fauteuil roulant grand luxe. Chauve, étroit d'épaules, la nuque grisonnante d'un homme de plus de soixante ans, il porte un complet prince de galles très classe. Comme je ne bouge pas, au bout d'un moment, il tourne la tête.

— N'ayez pas peur, Mademoiselle Fournier. Approchez... Venez vous asseoir, je vous en prie.

Il me fait signe de me mettre en face de lui, de

¹ Rappel : Éducateur polyvalent

l'autre côté du bureau, dans le fauteuil de Sam.

— Asseyez-vous et détendez-vous : ce n'est rien de grave.

J'obéis. De face, il a l'air doux. De longues rides creusent ses joues dans le sens de la hauteur et il sourit. Ses yeux bruns me regardent avec gentillesse.

— Alors, c'est vous, Mélanie... il dit. Très bien. Très bien. On m'a dit plein de bonnes choses sur vous. Votre éducateur polyvalent, vos anciens professeurs, vos employeurs... Il me semble que tout le monde vous apprécie beaucoup.

— Merci, monsieur.

— Oui. Pardonnez-moi, je me présente : je m'appelle Monsieur Fagnaux. Je suis administrateur fédéral permanent de la...

Il s'interrompt, l'air soudain épuisé.

— Toute cette... *phraséologie*, c'est barbant, non ? il dit.

Je souris mais je n'ose pas acquiescer : c'est mal vu de critiquer l'Administration et il s'agit peut-être d'un test. Mais je ne peux pas penser le contraire. Personne ne sait plus qui est qui au milieu de ces galimatias où même un chat n'y retrouverait pas ses petits.

— Je suis administrateur à la Fédération, voilà. Ça vous suffit, peut-être ? Je suis le supérieur direct de votre Épo et de quelques autres. Il y a dix-neuf circonscriptions sur la ville. Ces circonscriptions forment un district. Alors voilà : je suis le responsable du district qui chapeaute votre circonscription. Enfin, juste en ce qui concerne les moins de vingt-six ans mais... c'est déjà pas mal de travail. Voilà, j'en ai fini avec mon curriculum.

Il me sourit gentiment, de son bon sourire de grand-

papa.

— Bon. Que fais-je ici ? il demande. C'est ce que vous devez vous demander ? Bien. Je n'irai pas par quatre chemins. Vous travaillez à la Librairie du Centre-ville, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, nous avons un petit souci avec le propriétaire. En fait, un assez gros souci...

Il a cessé de sourire. Il cherche ses mots et ça lui demande une telle concentration que son visage se tend. Mais ça ne lui donne pas l'air dur pour autant, plutôt l'air d'un docteur inquiet devant les résultats d'analyse.

— Je suis renvoyée ?

— Non. Pas du tout. Au contraire, vos employeurs sont très satisfaits de votre prestation, comme je vous le disais en préambule. Non, il ne s'agit pas de cela. Tout va bien de ce côté-là. C'est juste qu'il y a... Je ne sais par où commencer...

Ça me fait drôle d'être assise à la place de Sam. Son bureau est celui d'un Épo ordinaire comme il en existe des centaines. Tout petit. Pas très propre. Une décoration minimaliste : un bureau en formica marron très encombré avec trois tiroirs pleins à craquer, deux chaises de la même série, un fauteuil de ministre dans lequel je suis assise, une photocopieuse sans âge, une armoire en métal gris vert qui dégueule de dossiers. Sur les murs : un calendrier avec des illustrations de voiliers, une carte administrative de la ville, une autre du district, un poster passé au soleil du phare d'Armen. C'est tout.

Là-dedans, Monsieur Fagnaux fait un peu tache. Une belle tache toute propre au milieu d'une surface

cracra. Après un long moment de réflexion, il reprend :

— Vous savez comment les choses fonctionnent ?

— Comme tout le monde...

— Non. Mieux que tout le monde. J'ai lu votre dossier, comme je vous l'ai dit... les appréciations de vos maîtres... le rapport de votre Semaine Citoyenne... Vous avez un quotient intellectuel élevé. Vous devez comprendre les choses assez vite, c'est évident. Vous n'êtes donc pas sans savoir qu'on évolue dans un système composé de différentes sphères... des sphères d'influence... disons plutôt des sphères d'attributions... Non, je ne devrais pas vous présenter les choses comme ça ...

— Dites-moi juste ce que vous me voulez, je dis doucement, avant qu'il ne se perde encore une fois dans son charabia administratif.

Il paraît soulagé.

— Oui, vous avez compris. C'est bien. On va faire comme ça. Gagnons du temps. Votre patron est gravement malade. Des gens s'interrogent sur la nature de cette maladie. Ils s'interrogent depuis très longtemps. Plusieurs mois. Ils ont essayé d'en savoir plus mais ils n'y ont pas réussi. Votre patron est un Indépendant, il a certains appuis, vous comprenez ? Néanmoins il n'est pas au-dessus des lois. Personne n'est au-dessus des lois. Il a des obligations, des devoirs, comme nous tous. Et, parmi ces devoirs, celui de préserver la communauté, la santé, le bien-être de cette communauté, vous comprenez ? Nous sommes tous liés, nous vivons ensemble, nous formons un groupe, une espèce même, qui ne doit sa survie qu'au prix d'un certain nombre de précautions et de règles sanitaires à observer, vous comprenez ? Oui, vous avez eu des cours d'éducation

sanitaire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Eh bien voilà, c'est tout.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Une... *petite enquête*. Rien de plus.

— Une enquête ?

— Vous êtes la mieux placée. Ce n'est rien du tout.

Il faut juste que l'on sache de quoi souffre exactement votre patron.

— Mais je ne l'ai jamais vu !

— Je ne vous demande pas l'impossible, Mélanie.

Je ne vous demande pas de l'ausculter. D'ailleurs vous n'êtes pas qualifiée pour ça. Il s'agit juste de nous dire où il se trouve. Rien de plus. Il faut qu'on sache où il est. C'est tout.

J'en reste comme deux ronds de flan. On me demande d'espionner, en somme, et surtout de trahir la confiance de Lucrèce. Monsieur Fagnaux doit lire dans mes pensées :

— Comprenez-moi bien, Mélanie. Je ne vous demande pas autre chose que de faire votre devoir, de remplir vos obligations citoyennes. Ces gens, par leur attitude, mettent en danger non seulement leur propre vie mais la vôtre aussi, la mienne et celle des personnes que nous aimons. Ils se croient au-dessus des lois parce qu'ils ont un peu de pouvoir mais ils s'octroient des droits sur vous, votre vie et sur toute la communauté.

— Mais, s'il y a des lois, qu'on les fasse respecter.

— C'est plus compliqué que ça, vous le savez bien...

Il fait un geste dans l'air avec ses mains, comme s'il manipulait des balles invisibles :

— *Les sphères...* tout ça. Vous savez bien.

Il repose ses mains sur les bras de son fauteuil. Il dit :

— Écoutez, je suis fonctionnaire de l'État et je suis intimement convaincu que nous vivons dans le meilleur système possible, dans *la meilleure démocratie possible*. Mais il en est de la démocratie comme du reste : on ne prévoit jamais tout. Il y a toujours des failles à exploiter... C'est compliqué.

Je suis moi aussi une démocrate convaincue mais, même pour le bien de la communauté, l'idée de trahir Lucrèce m'est insupportable. Et d'ailleurs, je connais trop bien Lucrèce pour penser qu'elle puisse nuire à l'intérêt général. Si elle cache des choses aux autorités civiles, elle doit avoir de bonnes raisons. Je réfléchis. Sans doute trop. Monsieur Fagnaux préférerait me voir acquiescer sans hésitation, comme un bon petit soldat fédéral.

— Vous savez, il dit, je vous ai présenté les choses de la manière... disons, *gentille*. Il y a aussi une autre manière, hélas. Vous êtes trop intelligente, bien sûr, pour que je vous l'expose...

Non, je ne suis pas intelligente. Pas *spécialement* intelligente. Peut-être plus que Tiffany, mais bien moins que beaucoup d'autres. Moins que Lucrèce à l'évidence et moins que Karine. Et Karine me l'a dit : *tout le monde fait partie de la Fédération*. Il ne faut pas être très malin pour savoir qu'un refus de coopérer aurait des conséquences. Je n'ai pas le choix en réalité. Alors mieux vaut ne pas éveiller de soupçons à ce sujet.

— Il n'est pas question que je ne vous aide pas, je dis. Je réfléchissais juste aux moyens de mener mon

enquête. En fait, je me disais que je ne passais pas assez de temps à la librairie. Peut-être qu'il serait possible de me faire un contrat avec plus d'heures...

Monsieur Fagnaux se met à sourire de toutes ses rides.

— Je vois. Je le savais. Très bon QI. Très, très bon QI. Je vais arranger tout ça. Peut-être qu'un Contrat Plein d'Espoir vous conviendrait ? Disons un contrat de trente-deux heures ? Oui, je pense que je vais pouvoir arranger les choses au mieux et dans les meilleurs délais.

Arranger les choses au mieux dans les meilleurs délais. Il n'est pas donné à n'importe quel pécore de s'entendre dire *ça* un jour de la bouche d'un cadre de la Fédération. Les types de la Fédération ne sont pas là pour *arranger les choses* — ça, n'importe qui pourrait le confirmer. Quant aux *délais* : la Fédé engraisse des centaines d'ingénieurs pour qu'ils imaginent des procédures si complexes que les trois quarts des demandes enregistrées ne peuvent jamais aboutir, faute de cerveaux pour les comprendre. Ce n'est pas par hasard si la Fédé est surnommée la *Fais-traîner*.

Alors quoi ? Suis-je devenue quelqu'un ? Non, je suis toujours l'insignifiante petite mouche que j'étais cinq minutes plus tôt, que je serai toute ma vie. Une malheureuse petite mouche sortie d'une colonie de mouches. Juste posée sur un fromage au-dessus de ses moyens.

7_

Je cogite toute la soirée. Je réalise peu à peu à quel point la situation dans laquelle on vient de me foutre est intenable. On me demande d'espionner et de trahir Lucrèce — deux choses pour lesquelles je ne me sens aucune aptitude. Je décide un instant de tout dire à Lucrèce mais ce n'est pas une bonne idée : *nous ne sommes pas amies*. Pire : nous ne sommes pas du même milieu. Je ne me fais pas trop d'illusions là-dessus. Je sais bien que Lucrèce m'aiderait si elle en avait l'occasion, qu'elle me donnerait un petit coup de main pour me sortir d'une embrouille. Je la pense assez chic fille et assez attachée à moi pour ça. Mais seulement si ça ne lui demande aucun risque et un taux d'investissement limité. Et surtout si ça ne me met pas en concurrence avec un élément de son milieu. À moi, elle choisira toujours sa famille, les siens, son groupe, sa caste. Sa librairie. Et mon naufrage, au fil du temps, ne resterait qu'une vague pensée, une idée comme ça, d'abord un peu désagréable, puis un souvenir, comme un souvenir de lecture, une fiction, confondue avec les milliers d'histoires qu'elle a lues, et oubliées. Monsieur Fagnaux a tort de me croire intelligente, je n'ai juste pas les moyens d'être complètement idiote, c'est bien différent !

Alors, non, je ne vais rien dire à Lucrèce. Pour autant, l'idée de la trahir ne me réjouit pas. Je l'aime

bien. La trahir signifie la perdre. Et puis comment vais-je m'y prendre ? Je ne dispose d'aucune information exploitable. Nous ne sommes pas confidentes.

Vers vingt-trois heures je vais frapper chez Karine. La porte s'ouvre sur une inconnue en survêt' rose d'une trentaine d'années, pas ravie de me voir.

— Quoi ?

— Oh, je dis, un peu bête. Karine n'est pas là ?

— La fille d'avant ? Nan, elle a déménagé.

— Tu ne sais pas où elle est ?

— Comment je saurais ? elle dit avant de me claquer la porte au nez.

Je descends jusqu'au bureau de Sam mais il est trop tard, il n'y a personne. J'hésite à aller sonner chez lui mais je n'ose pas, à cause de sa femme et des petits.

Alors Karine ne vit plus ici. Cette pensée me fait plus de peine que je ne l'aurais cru. Je regrette qu'on se soit quittées fâchées, que nos liens se soient peu à peu distendus, qu'on n'ait pas plus profité l'une de l'autre, de notre vie ensemble, qu'on n'ait pas eu le temps de fêter nos vingt ans ensemble comme on se l'était promis. Néanmoins, je ne la crois pas capable de s'enfuir comme ça, sans me dire au revoir. Si elle a dû partir, cela a dû être brutal, inattendu. Ou alors elle a enfin obtenu le logement social dont elle rêvait et elle en a profité pour me chasser définitivement de sa vie.

Je m'endors en me forçant à croire que tout est de ma faute.

8

Monsieur Fagnaux a tenu sa promesse. Quelques jours après notre entrevue, Lucrèce m'agite un Contrat Plein d'Espoir sous le nez.

— Dis donc, toi, elle dit en souriant, on dirait que la Fédération t'a à la bonne. Un Contrat de trente-deux heures, à ton âge ? Tu ne me feras pas croire que c'est honnêtement gagné.

— Oh, non, je... je bafouille.

— Je plaisante. Et puis d'ailleurs, tant mieux pour toi si tu as tes petites entrées. En ce qui me concerne, je suis ravie : ça fait des mois que je réclame un CPE. Tu feras parfaitement l'affaire.

De mon côté, ma petite enquête n'a pas avancé. De peur d'éveiller ses soupçons, je n'ose pas poser de questions à Lucrèce au sujet de son père. Nos conversations sont à sens unique : je lui parle beaucoup de moi mais elle reste secrète sur sa propre vie. En passant plus de temps avec elle, j'espère qu'elle s'ouvrira à moi.

Cependant j'ai les clefs de la librairie à présent et il n'est pas rare que Lucrèce me demande de faire seule la fermeture. Un soir, j'entreprends de faire le tour complet de la propriété.

La librairie est composée de deux pièces : la première donne sur la rue piétonne, la seconde, en contrebas, que l'on appelle la verrière, donne sur une

cour intérieure pavée bordée de culs d'immeubles. On y a installé une table, quelques chaises et un banc en fer forgé. Le tout commence à rouiller mais doit être charmant au printemps.

Au milieu de la librairie, une porte dérobée derrière une étagère mène à un escalier de service qui donne accès à la cuisine d'un appartement bourgeois.

Cet appartement, qui appartient à la famille de Lucrèce depuis toujours, n'est plus habité et nous sert de réserve, de cantine et de bureau pour la paperasse.

Je ne l'ai jamais visité entièrement.

La cuisine est encombrée de piles de livres, de cartons éventrés qu'on a largués là à la va-vite et qui sont destinés à rejoindre la librairie dans un avenir plus ou moins proche. Nous y préparons le café et y déjeunons le midi à tour de rôle avec Lucrèce, car la librairie reste ouverte durant la pause méridienne. La cuisine jouxte le vestibule d'entrée de l'appartement. Une porte en chêne à double battant permet d'accéder à une cage d'escalier en marbre, une autre porte donne sur un couloir et une troisième sur un salon. Là, on a installé un canapé au chintz fatigué — en négatif, on peut y voir l'ombre râpeuse de corps vautrés — où Lucrèce a l'habitude de lire et faire la sieste, un grand bureau sans style où elle fait les comptes au milieu des dossiers et de quelques objets d'écolier, et une armoire normalement destinée à la vaisselle du dimanche mais qui sert au stockage de boîtes d'archives numérotées. De nombreuses piles de livres gisent ici aussi, sans réelle raison, comme s'ils n'avaient pu trouver leur place ailleurs.

À côté, il y a une grande salle à manger, aux meubles recouverts de draps blancs. Sur le mur,

quelques tableaux de famille sans valeur dont un portrait de Jeanne Lechat, la fondatrice de la librairie, vieux d'un siècle et demi. Elle porte chignon blanc, châle de dentelles noires sur les épaules et, sur les genoux, un bouquet de tulipes blanches, qui étaient, je le tiens de Lucrèce qui me parle souvent d'elle, ses fleurs préférées au point qu'elle avait appelé l'un de ses recueils de poésie *Les Tulipes blanches*. Son sourire pincé la rend espiègle et ses yeux bleus frisent, semblant me suivre où que je sois dans la pièce.

Par le couloir, on accède aux chambres. Les deux premières sont vides et sentent le remugle. La troisième semble encore habitée. Un lit est grossièrement fait. Une table de bistrot supporte les restes d'un petit déjeuner : du pain durci, une tasse au fond de café séché. Un verre d'eau a été à demi vidé. Un papier de boulangerie est froissé en boule par terre, au pied d'une chaise. Sur le lit, quelques vêtements d'homme sont pliés à côté d'un journal en chiffon, daté du 9 novembre. Les placards sont vides, à peine encombrés, eux aussi, de dizaines de livres empilés — ces livres comme une maladie, comme une gangrène qui semble devoir contaminer tout l'appartement. Dans la salle de bain, règne la forte odeur poivrée d'un pain d'Alep aux arêtes saillantes abandonné sur le lavabo, près d'un dentifrice à l'argile encore frais, d'une brosse à dents presque neuve et d'un rasoir jetable. Sur le rebord de la baignoire : quelques serviettes empilées, des gants de toilette, une bouteille de shampoing. Tout est prêt à servir et a déjà servi. Si j'étais Sherlock Holmes, sans doute aurais-je trouvé ici un millier d'indices susceptibles de faire avancer mon enquête : cheveux dans le siphon de la baignoire, peaux mortes, coupe de barbe,

empreintes de doigts et de pieds. Qu'ai-je à faire de tout cela ? Oui, il est probable que le papa de Lucreèce ait séjourné ici quelque temps. Lui ou quelqu'un d'autre. Ça ne m'avance pas à grand-chose.

Je redescends.

9

Le soir, j'arrive à coincer Sam dans son bureau.

— Je ne peux pas croire que Karine m'ait fait ça, je dis. Même si nous nous sommes disputées, ce n'est pas le genre de fille à partir sans un mot d'explication.

— Je sais que vous étiez très proches et je comprends que ça t'attriste, me répond Sam, mais tout s'est décidé très vite.

— Et pourquoi elle ne décroche pas quand je l'appelle sur son portable ?

— Peut-être qu'elle est occupée ou qu'elle a changé de téléphone.

— Elle me l'aurait dit.

— Mais qu'est-ce que tu soupçonnes au juste ?

— Rien, mais je trouve ça bizarre qu'elle soit partie comme ça.

Il commence à s'agiter dans ses papiers comme quelqu'un qui a perdu une note importante mais je sais bien que c'est du pipeau.

— Écoute, elle te donnera sûrement des nouvelles bientôt mais là où elle est maintenant, elle a beaucoup de travail. Et moi aussi d'ailleurs, j'ai beaucoup de travail. Tu me saoules, Mélanie.

C'est la première fois qu'il me parle sur ce ton, comme à une fille qui vient de déconner, alors que ça ne m'arrive jamais — pas un reproche à me faire en deux ans de foyer. Quand il voit ma tête, il adoucit le

ton.

— Dis-toi que ce qu’il lui arrive est une vraie chance.

Quand je sors du bureau, je tombe sur Ludo. Il revient du foot et sent la sueur.

— Tu cherches des trucs, toi, il dit.

J’essaie de l’éviter mais il met son corps rachitique devant la cage d’escalier. Un corps resté au stade de la préadolescence. Même moi, je pourrais lui filer une rouste si je voulais.

— Laisse-moi passer, Ludo, je dis. J’ai pas envie de jouer.

On était copains, avec Ludo, quand je suis arrivée au foyer. Où qu’on aille, il y a toujours un type pour vous expliquer comment ça se passe : qui est qui, qui fait quoi, les gens fréquentables et les faux-culs à éviter, ce qu’on peut faire et ne pas faire, quand on est autorisé à parler et quand il est préférable de la fermer. Ça a été lui. Il est là depuis une dizaine d’années et il nous a briefées, Karine et moi. Il en connaît un rayon sur la Fédération et Karine s’en est pas mal servi. Moi, j’ai fini par m’en méfier. Lui qui se dit si malin, pourquoi est-il toujours en foyer à presque quarante ans ? D’après Karine, c’est parce qu’il ne veut pas rentrer dans le système. Il a été une sorte de mentor pour elle. Ils ont eu une aventure qui a laissé des traces et puis elle aussi elle a pris ses distances avec lui. “Il me gave avec sa parano”, elle m’a dit un soir. Je n’ai pas cherché à en savoir davantage. J’ai compris. Karine commençait à monter les échelons au sein de la Fédération. Elle se bâtissait son réseau. Ludo, et sa vision *tous-pourris* des choses, l’empêchait de rêver en grand. Karine vient d’un milieu vraiment très simple. Elle a

été élevée par sa mère avec ses deux sœurs et à quatorze ans — âge légal de la fin de la scolarité obligatoire — il a fallu qu'elle cherche du travail. Elle n'a aucun diplôme. Elle a vite compris que ça ne sert pas à grand-chose. Depuis toute petite, sa maman l'a poussée à s'investir dans le Réseau associatif. Pour les gens comme nous, c'est là que tout se passe, pas à l'école. Le Réseau fonctionne avec la Fédération qui elle-même fonctionne avec le Conglomérat, tout s'imbrique plus ou moins. Ces gens-là ne s'estiment pas beaucoup mais ils siègent aux mêmes conseils, dans les districts et jusqu'en haut de la Communauté. Karine a pigé ça toute petite et, même si elle n'est pas sottée au point de croire qu'elle intégrerait un jour le Conglomérat, réservé aux seules Élités dont elle ne serait jamais, elle pouvait aller loin dans la Fédé, très loin. La Fédé, c'est fait pour des gens comme Karine : idéalistes, laïcs, ultra-républicains, issus des bancs de l'école élémentaire, fils et filles des milieux simples, corvéables à merci. Oui, on peut faire son trou dans la Fédé. Les Élités n'ont pas tout verrouillé, loin de là. Il suffit d'en vouloir un peu, d'assister aux réunions de *démocratie de proximité* qui ont lieu deux fois par mois, de distribuer des tracts et d'animer des permanences dans les assos du Réseau. Là, on met toutes les chances de son côté et les choses peuvent aller vite. Les plus doctrinaires finissent par intégrer l'Action Citoyenne (l'Axe¹ ou l'As²), les plus pondérés sont récupérés par la Fédé. Elle ne se soucie guère des diplômes : elle forme en interne. C'est comme ça que

¹ ACS : Action Citoyenne Sanitaire

² ACE : Action Citoyenne Écologique

Sam est devenu éducateur polyvalent. Et probablement que dans peu de temps, il sera responsable de circonscription. C'est comme ça que ça marche aussi à l'Axe. Dans les basses couches de la société, la dictature des diplômés a cédé la place à la reconnaissance du mérite. N'importe qui peut sortir du rang, quels que soient ses origines sociales et ses résultats scolaires. À l'école, on apprend à lire, à écrire, à compter et à s'entretenir. On appelle ça le *Quadrige triomphant* ou encore la *Pédagogie du zéro pour cent républicain* (entendez : zéro pour cent d'illettrisme et zéro pour cent d'obésité). Cet objectif est atteint et tout le monde s'en félicite. Pour les diplômés, oui, c'est un plus, disons que c'est bien vu à la Fédé ; ça veut dire qu'on a un peu mouillé sa chemise mais ça ne donne rien de concret. Le système des diplômés a été sciemment détruit afin de résoudre le problème du chômage. Il faut se souvenir qu'il a atteint vingt-cinq pour cent de la population au moment de la Grande Crise. Une des raisons de ce fiasco, personne ne peut dire le contraire, est le manque de mobilité structurelle : des milliers de gens se retrouvaient coincés dans le chômage parce qu'ils n'avaient pas le bon diplôme. En amont, l'État s'est ruiné pendant des décennies à engraisser des centres de formation incompetents et une école *idéaliste* qui entretenaient des filières inutiles. Et en aval, les conventions collectives bloquaient tout, en exigeant des salariés possesseurs de diplômés bien spécifiques. Un rapport gouvernemental daté de quelques mois avant la Grande Crise a révélé que le pays proposait à ses étudiants pas moins de vingt mille certifications différentes. Des fonctions identiques étaient accessibles par des dizaines de certificats. Tout a sauté après

la Grande Crise. On a renforcé les filières courtes, sauvegardé les filières longues pour des fonctions nécessitant réellement un nombre d'études important (comme pour les médecins ou les professeurs de collège) en limitant l'accès aux élèves les plus méritants (c'est-à-dire aux Élités car le niveau de sélection est si élevé qu'il faut plus que savoir lire, écrire, compter et s'entretenir ; théoriquement, mais théoriquement seulement, rien n'est inaccessible à personne) et, surtout, on a interdit la sélection par le diplôme pour quatre-vingt-cinq pour cent des emplois : la plupart des métiers manuels ou de service, on le sait bien, ne demandent qu'un niveau de compétence très bas qui peut être atteint en quelques semaines de formation interne. La Fédé est chargée de réguler tout ça au mieux : elle seule dispose des CV et ventile les bonnes personnes dans les bonnes cases. En dehors des postes de cadres managers, hauts cadres et très hauts cadres, qui dépendent directement du Conglomérat, des postes à hautes responsabilités, comme les médecins ou les professeurs, relevant, eux, de l'autorité de l'État central, et des postes de l'Axe et de l'As, qui dépendent de la seule compétence de la Communauté, la Fédération gère l'ensemble du monde du travail. Plus des trois quarts des salariés. Des millions de gens. Alors en s'investissant pour elle, on accède vite à des fonctions intéressantes. C'est ça la base de la *méritocratie républicaine* : tu t'investis dans la vie publique, tu grimpes, sinon tu dois accepter ce qu'on te propose. Donc il y a du boulot pour tout le monde : pour les filles indolentes comme moi et pour les ambitieuses comme Karine. Et ça marche très bien ainsi, depuis des années.

— Tu veux savoir où est Karine ? me demande Ludo.

— Quoi ? Tu sais où elle est ?

Il me regarde comme ça en silence, tout content d'avoir enfin un peu de pouvoir sur moi. Il fait tourner son ballon de foot bien brillant sur le bout de son index, comme un gosse.

— Merde, je dis. Tu sais quelque chose ou pas ?

Il me fait signe de le suivre jusqu'à sa chambre, au fond du couloir B du rez-de-chaussée, le couloir des plus belles chambres, celui des parvenus.

— Tu veux une bière ? il dit après qu'on soit entrés. Non, c'est vrai, tu picles pas, toi. Tu veux une infusion, une tisane ?

— Accouche, si tu sais quelque chose.

Il s'adosse contre le mur, sous le poster d'une star du X en pleine sodomie et commence à siroter sa bière. Ce spectacle me donne envie de vomir : le degré zéro de l'humanité réuni en un seul tableau. Il fait le malin quelques secondes, bien conscient de ce que peut m'inspirer la situation. Puis il prend un air sérieux.

— Elle a déconné, Karine, il dit.

— Comment ça ?

— C'est elle qui t'a dit d'aller te présenter à la Librairie du Centre-ville ?

— Oui, et alors ?

— Ça t'a pas semblé bizarre que la Fédé passe par elle pour te proposer un job ?

— Non. Karine bosse pour la Fédé.

— Et alors ? C'est jamais comme ça que ça se passe. Ce sont les PQ¹ qui affectent les personnes dans

¹ Procureurs hautement qualifiés du recrutement

les emplois. Karine n'a jamais été PQ.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Elle m'a donné l'adresse en me disant que c'était la Fédération qui la lui avait donnée pour moi. Je pensais qu'elle avait vu quelqu'un et qu'il était passé par elle pour gagner du temps.

— Ma pauvre fille, tu déconnes sévère.

— Bon, et alors ? Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que ce job était destiné à Karine à l'origine, pas à toi.

— Hein ?

— Elle a merdé, je te dis. Elle avait pas le droit de faire ce qu'elle a fait et maintenant, elle en paie les conséquences.

Je tombe sur une chaise.

— Explique-toi, je dis, je ne comprends rien. Et d'abord comment tu sais tout ça, toi ? Elle t'a parlé ?

— Non. J'ai d'autres sources d'information.

Il ne veut pas rentrer dans le système ? Mon cul ! Les types comme Ludo sont de la pire espèce. Ils se font passer pour des marginaux mais en réalité ils sont plus intégrés que les ultra-intégrés. Son home-ciné ultra-design, sa chambre quatre étoiles, un péquenot comme lui en contrat de dix-huit heures ne pourrait pas se payer tout ça. Ce type doit tapiner pour pas mal de gens infréquentables.

— Ce job, à la librairie, c'était pour elle pas pour toi.

— D'accord, j'ai compris mais en quoi c'est un problème ? Tu me dis qu'elle en paie les conséquences mais ça veut dire quoi ? Ce n'est pas si grave que ça.

Il soupire et s'assoit en face de moi, de l'autre côté de la petite table en formica jaune.

— C'est un job qui pue, il continue. Et ta petite copine le sait depuis le départ. Elle te l'a refilé pour s'éviter des emmerdes. C'est aussi simple que ça.

— C'est elle qui te l'a dit ? En quoi ça pue ?

— T'as pas reçu la visite d'un ponte de la Fesse-à-l'air¹, il y a quelques jours ?

— Oui mais je vois pas le rapport.

— Le rapport, chérie, c'est que ce que ce type t'a demandé de faire, c'était ça, le job de départ. C'était pas d'aller faire la vendeuse. Ton boss est malade. L'Axe le sait. Mais comme c'est un intouchable, la Fédé veut être sûre de son coup avant d'envoyer la grosse cavalerie. Parce que si elle se trompe, des têtes risquent de tomber.

— Mais tu débloques. Mon boss, c'est juste un petit libraire. Bon, d'accord, il a du fric mais c'est pas un cadre du Conglomérat.

Ludo rigole avec mépris.

— Mais ma pauvre chérie, vraiment, tu vis sur ta planète à toi. Ton boss fait partie du sérail, c'est un Indépendant. Tu sais ce que ça veut dire, Indépendant ? Ça veut dire qu'il est de la haute lignée, encore plus intouchable qu'on ponte du Conglo. Ça ne veut pas dire que la Fédé peut pas se le payer, parce qu'elle tient le Réseau associatif par les couilles et que sur la question sanitaire, le Réseau a plus de pouvoir que le Conglomérat lui-même. Il est mandaté par la Communauté. Mais faut pas qu'elle se plante, la Fédé, parce que les sous-fifres de l'Axe qui sont chargés de l'exécutif, ces enfoirés de Bâtons de réglisses, ils tiennent à leur place, tu piges ? Alors ils font quoi ? Ils prennent une

¹ FSLR : Fédération Sociale Laïque Républicaine

jeune recrue ambitieuse, une gentille petite suceuse à la langue bien pendue, ils lui font miroiter monts et merveilles et ils la font monter au créneau. Mais là, problème, la recrue est moins nunuche qu'elle en a l'air, elle sent que ça chlingue et elle refile le bébé à sa voisine de palier et c'est sur toi que ça retombe.

— Et Karine dans tout ça ? Qu'est-ce qu'ils en ont fait ?

— Mais on s'en fout de Karine. Je te dis que cette salope s'est servie de toi, qu'elle t'a utilisée. Il est bien temps de s'occuper de ses miches. Tu ferais mieux de penser aux tiennes, de miches. Parce qu'elle est peut-être dans la merde mais c'est rien comparé à toi. Elle, c'est une suceuse, elle s'en sortira toujours, alors que toi...

Il désigne le poster derrière lui en agitant le pouce par-dessus son épaule.

— Ta gueule, je crie. Je t'interdis de parler d'elle comme ça. Il y a forcément autre chose.

— Y a rien d'autre. Les Bâtons de réglisse sont furax contre la Fédé parce qu'ils ont pas mis la bonne personne à la librairie et la Fédé est furax contre Karine parce qu'elle t'a refile le job. Ça traîne depuis des semaines et tout le monde est en ébullition, tu peux me croire. Tu sais pas à quel point t'as chaud aux fesses. Le Réseau est tellement vénère qu'ils ont envoyé un Corditoyen raffûter dans la librairie il y a quelques jours...

— Oui, je sais. Je l'ai vu.

— Ça a chauffé sérieusement parce que la Fédé voulait régler le truc à sa façon. Ils voulaient pas te mettre au parfum au départ. Finalement, ils ont été obligés de le faire parce que les choses n'avancent pas

et que c'est bon pour personne.

— Mais pourquoi ils n'ont pas mis Karine à la librairie quand ils se sont aperçus que j'avais pris sa place ?

— Impossible. D'abord, il n'était plus question de Karine, à cause de la haute trahison. Ensuite, il y a une procédure à suivre. T'étais déjà en place depuis des jours quand ton contrat a été ratifié. Si on t'avait remplacée comme ça, ça aurait éveillé les soupçons de la librairie. Parce que ça aurait été contraire à la procédure et les Élités sont bien placées pour savoir que la rigueur dans la procédure administrative, c'est la fondation de l'équité républicaine. C'est la *règle de l'étanchéité*. Sans étanchéité, pas de République. Ce sont les Élités elles-mêmes qui ont établi cette règle : rien ne doit suinter de la loi, on ne l'interprète pas, on l'applique à sec.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Si je ne faisais pas le taf, ils n'avaient qu'à me virer, c'est tout.

— Tu sais bien que ça se passe jamais comme ça. En plus, ta patronne t'a à la bonne, elle te refile toujours la note maximale et, ça, ça les emmerde bien, tu peux me croire.

Je reste un instant en silence, à digérer les informations.

— Et Karine, je dis finalement. Est-ce que tu sais où est Karine ?

— Elle n'est plus sur le district. C'est tout ce que je sais. Oublie cette conne et surveille tes arrières. Le type de la Fesse-à-l'air vient de te passer la vaseline, ça ne va pas s'arrêter là.

10_

— Où ça ?

— Dans les arbres, c'est comme je te le dis.

Cette fois, je suis sûre qu'elle exagère : Monsieur le Maire ne prendrait jamais un tel risque pour une fille comme elle.

— Il m'a dit qu'il voulait me faire visiter sa nouvelle cabane et, là-haut, il m'a demandé de me pencher à la fenêtre pour admirer la vallée, il a soulevé ma juquette et hop ! Il m'a clapotée si fort que j'ai cru que la cabane allait se casser la binette. Ça tanguait. Ça tanguait. Il assure, le petit cochon, tu peux me croire sur parole. En plus, il a un de ces bazars, je t'en cause même pas. Je comprends pourquoi elle marche toujours avec les jambes écartées, Madame le Maire, même qu'on dirait qu'elle descend de son cheval. Tu m'étonnes, bobonne, si elle se fait attraper tous les soirs comme je me suis fait attraper...

Tiffany éclate de rire comme une hystérique.

— Je rigole, elle dit. Non mais si t'avais vu ta tête. Franchement, t'imagines Monsieur le Maire en train de me clapoter dans les branches ?

La massacrer à coups de pierre, la couper en petits morceaux et la jeter aux poissons de la rivière. Plus le temps passe et plus il me semble que la solution de Lucrèce est une solution raisonnable. Ma tête, pauvre idiote, est le résultat de deux longues nuits sans dor-

mir, à penser à Karine, à ce monde dégueulasse et à pleurer.

— Non mais dis donc, dit Tiffany, t'en guignerais pas un peu pour Monsieur le Maire, toi ?

Cette illumination soudaine me vaut ses foudres jusqu'à la fin de la journée. J'ai droit à une volée de "bécasse", et elle m'oblige à refaire dix fois les photocopies des plaquettes d'info pour la grande soirée *Couscous dansant* de la mi-décembre — "C'est pas droit ton bazar !" — "Non mais tu vois pas qu'il y a des taches ! T'as du caca dans les yeux ou quoi ?" — "Mais elle m'a tout imprimé sur du papier rouge, cette bécasse ! Je t'ai dit de toutes les couleurs ! Tu comprends les mots qui sortent de ma bouche ou pas ? C'est une soirée à laquelle Monsieur le Maire accorde la plus grande importance et je veux que ça soit parfait." La photocopieuse a tellement chauffé qu'elle bourre. J'y passe l'après-midi, j'ai mal au dos à force de stationner debout devant cette saloperie de machine du siècle dernier, à recaler les feuilles toutes les trois photocopies. Et évidemment, au bout du compte, ce n'est pas encore assez bien — "C'est pas Dieu possible d'être aussi gourdasse !" Mais Tiffany n'a pas le plaisir de me voir pleurer.

Ce soir-là, quand je rentre chez moi, il y a un type dans ma chambre, le Bâton de réglisse de la librairie : Tétainrose. Il est habillé du même loden bleu marine et du même feutre que la dernière fois, assis sur mon lit, il lit paisiblement l'un de mes magazines. Inutile de lui demander comment il a fait pour entrer : Sam possède un double de toutes les clefs du foyer, l'enfoiré.

— Lecture très instructive, il dit sans me regarder. Je vois que vous vous intéressez aux beaux-arts inven-

tifs. C'est très bien. Mais je ne vois pas beaucoup de réalisations, ici. Est-ce que vous vous contentez toujours de la théorie sans jamais passer à la pratique, Mademoiselle Fournier ?

Depuis quelques semaines, j'ai pris l'habitude d'acheter des magazines de beaux-arts inventifs (scrapbooking, patchwork, point compté, bijoux en perles...) mais je n'ai pas encore fait mon choix : le matériel n'est pas donné.

Il referme le magazine et le pose sur le lit. Je reste près de la porte. Je n'ose pas m'approcher. Ce type-là me fait peur. Je suis déjà suffisamment près. Sans doute plus près que la dernière fois car je remarque un détail qui m'a échappé dans la librairie : la peau de son visage est constellée de microscopiques traces de vérole, comme celle d'une orange. Le coordonnateur Tétainrose a dû passer une adolescence difficile.

— Vous avez reçu la visite de Monsieur Fagnaux, il y a quelques jours, il dit. Il vous a demandé de faire un travail. L'avez-vous fait ?

— Oui.

— Et alors ? Qu'avez-vous appris ?

— Je pense que mon patron a passé quelques jours dans l'appartement qu'il possède au-dessus de la librairie et qu'il a quitté les lieux après votre passage.

— Qu'est-ce qui vous permet de dire ça ?

— J'ai fouillé l'appartement et j'ai découvert quelques objets qui indiquent clairement qu'une personne y a passé quelques jours. Ça ne peut être que mon patron...

— Vous en avez la preuve ?

— Non. Mais il y avait une pile de journaux et le dernier datait du jour où vous êtes passé à la librairie,

donc j'imagine qu'il a quitté les lieux juste après, sans doute parce qu'il a eu peur...

C'est une façon de lui dire que s'il n'avait pas fait son malin, le bonhomme aurait été plus facile à cueillir. Il comprend bien ça, Tétainrose, et il n'apprécie pas tellement. Son œil gauche est assailli par une série de tics intempestifs.

— Laissez-nous donc le soin de tirer des conclusions nous-mêmes, il dit en pinçant ses lèvres fines et très rouges. Qu'est-ce que vous savez d'autre ?

— Rien.

— Ah oui ? Vous ne savez pas où il est maintenant ?

— Non. Enfin, si, il est en voyage.

— En voyage ?

— Oui, à la montagne, pour soigner son asthme...

— Où, à la montagne ? Quelle montagne ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas, bien sûr... Et vous avez des preuves de ça ?

— Non, c'est *Lucrèce* qui le dit.

— *Lucrèce* ? Vous l'appellez *Lucrèce* ? Je vois que vous êtes très intime avec votre patronne. Et vous croyez ce que dit *Lucrèce* ?

— Non, elle dit ça pour les clients, évidemment.

Il reste un moment silencieux à se pincer la lèvre inférieure entre le pouce et l'index, comme s'il essayait d'enlever des petites crottes dans les commissures.

— La Fédération vous a fait un nouveau contrat, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Un contrat de trente-deux heures ?

— Oui.

— Vous savez qu’il y a pas mal de gens dans les usines à méthane qui aimeraient bosser trente-deux heures par semaine au chaud dans une librairie ? Les bouquins donnent moins de maux de tête que le gaz des marais, vous le savez, ça ?

— Vous me menacez de quoi, exactement ?

— Je vous menace de vous foutre dans l’une de ces usines si vous ne faites pas votre boulot pour la Fédération. Je vous menace de vous coller un tel rapport sur le dos qu’on ne vous offrira plus jamais le moyen de gagner votre croûte autrement qu’en charriant des bouses de vache.

— Vous n’avez pas le droit de faire ça.

— Continuez à m’emmerder et vous saurez bientôt très précisément ce que j’ai le droit et ce que je n’ai pas le droit de faire...

Des larmes de rage me montent aux yeux mais je ne proteste pas. Je repense aux mots de cet imbécile de Ludo : “ Sur la question sanitaire, le Réseau a plus de pouvoir que le Conglomérat lui-même.” Santé publique et écologie : les deux mamelles de la société. La moindre suspicion sur ces sujets ouvre des droits incommensurables au Réseau. Un rejeton de l’Axe est d’autant plus dangereux pour moi que sa propre gouverne dépend des résultats de mon enquête. Sûr qu’il ne va pas me lâcher comme ça. Sûr qu’il n’hésitera pas à m’anéantir si ma nonchalance doit nuire à son avancement.

Tétainrose se lève de mon lit et réajuste son chapeau sur sa tête. Il s’approche de moi, massif, son visage tout près du mien, et je peux les voir de manière chirurgicale, les cratères sur sa tronche d’enfoiré.

— Je vous ai laissé trois semaines, il susurre à mon oreille. Je m’attendais à un peu plus de résultats. Je vous laisse deux jours à présent. Vous êtes apparemment devenues copines, vous et votre patronne. Profitez de cette position pour en savoir davantage...

Il serre son entre-cuisse contre ma hanche avant de partir et je peux sentir qu’il est salement motivé. Le message ne m’échappe pas : ce n’est pas qu’il me trouve désirable là maintenant, mais la perspective de me voir traîner à ses pieds toute suppliante, la perspective d’exercer son immense pouvoir sur la minuscule mouche que je suis, c’est ça son trip. C’est pour ça qu’il fait ce job et il ne manque pas de me le rappeler : ne me pousse pas trop, petite connasse, parce qu’écraser des insectes dans ton genre, c’est pour ça que je me lève tôt tous les matins, c’est pour ça que je travaille dur.

— Deux jours... il dit en sortant une pomme de la poche de son loden. Dans deux jours, si vous n’avez rien, je vous brise.

Il croque dans sa pomme et s’en va sans fermer la porte.

Je me précipite aux toilettes pour aller vomir. De dégoût, de peur, de honte. Je chasse toute cette mauvaise bile de mon ventre.

11_

Le lendemain, Lucrèce remarque que je ne suis pas dans mon assiette. Dans le miroir, ce matin-là, j'ai à peu près la même tête que Karine quelques jours avant sa disparition : des yeux de lapin russe, de profonds cernes gris. Si elle m'a utilisée pour se sortir d'une mauvaise posture, comme le prétend Ludovic, ça n'a pas été de gaîté de cœur. Elle a dû en passer, elle aussi, des nuits blanches. Moi, au milieu de la dernière, j'ai pris la décision de ne rien faire et d'attendre. Je n'ai plus la force de rien. Peut-être que je vais me retrouver dans une usine à méthane, peut-être qu'on va me mettre dans un autre Foyer moins sélect, tout m'est égal. Je m'en fous. Je n'accorde que très peu d'importance à la vie. Monsieur Fagnaux a dit que mes profs m'ont toujours très bien évaluée et c'est vrai. J'étais une élève appliquée, silencieuse et studieuse. Mes cahiers toujours bien tenus, mes crayons bien taillés et ma blouse impeccable. Mais Monsieur Fagnaux a fait l'impasse sur quelques reproches récurrents de mes professeurs : mon inertie, mon manque de volonté, mon refus de prendre des initiatives. Et pourtant, c'est apparent sur chacun de mes bulletins scolaires. Cette fois encore, je ne vais rien faire. C'est ce que je sais faire de mieux.

Je ne peux pas trahir Lucrèce.

Je m'en suis cru capable à un certain moment, mais

ma visite clandestine dans l'appartement de son père m'a dégoûtée. J'ai détesté faire ça. Et il n'est pas question d'essayer de la cuisiner discrètement : elle est beaucoup plus fine que moi et, depuis le passage de Tétainrose, elle se tient plus que jamais sur ses gardes. Elle passe son temps à reluquer les Bâtons de réglisse dans la rue et semble sur la défensive à chaque fois qu'une Élite prend des nouvelles de son père. "Qu'est-ce qu'elle cherche, celle-là ?", elle a marmonné après le départ d'une vieille habituée qui s'était montrée un peu trop curieuse. Officiellement, comme je l'ai dit à Tétainrose, son père est à la montagne pour soigner son asthme. Il est impossible d'en savoir plus. Je suis persuadée que c'est faux. L'asthme, la montagne, tout ça n'est apparu qu'après le passage de Tétainrose. De même que la paranoïa de Lucrèce. Non, il m'est impossible de lui parler de son père maintenant. La moindre allusion me serait fatale.

— Tu es sûre que tu ne veux pas rentrer chez toi ? me demande Lucrèce.

— Non, non, ça va aller, je dis.

— Je ne dirai rien à la Fédération, si c'est ce qui t'inquiète. Ça restera entre nous...

— Merci, Lucrèce, mais ça va aller, je vous assure.

En réalité, ça ne va pas. Au milieu de l'après-midi, je m'écroule entre les étals. Je perds connaissance plusieurs minutes et lorsque je me réveille, je suis allongée sur le canapé de chintz du bureau de Lucrèce. Elle passe un gant humide sur mon front.

— Ohé ! elle dit en me tapotant la joue. Eh bah, tu nous as fait peur.

J'essaie de me redresser mais ma tête tourne.

— Du calme, elle dit. Reste allongée.

— La librairie ?...

— T'occupe pas de la librairie.

Elle laisse le gant sur mon front et se lève.

— Ne bouge pas.

Elle s'absente quelques secondes et revient avec une plaquette de chocolat dans les mains. Elle en casse une barre et me la donne.

— Mange ça, elle dit en se rasseyant par terre à côté de moi.

— Qui s'occupe de la librairie ?

— J'ai fermé cinq minutes.

— Comment vous avez fait pour me traîner jusqu'ici ?

— Un client m'a aidée...

— Je suis désolée de vous infliger ça. C'est la première fois que ça m'arrive.

— C'est rien.

Elle a repris le gant et me caresse le front délicatement. Je suis bien. Ça fait des mois qu'on ne s'est pas occupé de moi. Des années peut-être. Ma maman était très tendre et me bichonnait toujours, sa douceur me manque beaucoup. Les yeux gris de Lucrece sont posés tristement sur mon visage. Sans doute qu'elle aussi manque de douceur. Quelque chose nous unit tout à coup. Pour la première fois, je sens qu'on n'est pas si différentes, qu'une amitié est possible.

— Tu m'as l'air d'avoir une drôle de vie, toi aussi, elle dit. C'est cette fille qui te martyrise ?

Je comprends qu'elle parle de Tiffany. Lui raconter la vie de la mairie est devenu une ritournelle. Et au cœur de cette ritournelle, bien sûr, il y a Tiffany et ses errements. Lucrece en est très friande. La vie des gens comme nous est exotique pour elle, ça lui change les

idées. Le matin, son café à la main, elle s'appuie contre l'étagère derrière le comptoir et me pose un millier de questions sur Monsieur le Maire, son village dans les arbres, les employés municipaux, les conseillers... Elle suit avec beaucoup d'intérêt les aventures de Tiffany et de Brian, le nouveau contremaître designer-paysagiste. Depuis l'épisode de la cabane à outils, Tiffany entretient une liaison torride avec lui. Le pauvre ne sait plus comment s'en dépêtrer. Il louvoie comme il peut entre brimades, humiliations et sollicitations sexuelles répétées. Lui seul ignore l'issue inévitable de cette situation : lorsqu'elle en aura tiré tout ce qu'elle peut et qu'il va commencer à se rebeller, elle le fera virer comme un malpropre. Tout le monde à la mairie attend ce moment avec sadisme. Les hôtesse de belles surfaces ne parlent plus que de ça. Elles en ont vu passer d'autres : tous les jeunes gars mignons de la mairie finissent chez la tante Simone de Tiffany et tous finissent par se faire virer. Lorsqu'ils ont compris qu'elle ne les envisagera jamais autrement que comme de vulgaires godemichés humains, ils cherchent à s'émanciper et, malheureusement pour eux, alors qu'ils se sont crus un temps les rois du pétrole, elle leur colle une sale évaluation et ils se font saquer sur-le-champ. Les enquêtes de la Fédération sont vite bâclées : Tiffany n'a aucun mal à prouver que les *lois sadiques* ont été violées. Et puis elle est couverte par Monsieur le Maire.

Je préfère mentir à Lucrèce :

— Oui. Elle me fait une vie d'enfer parce qu'elle croit que je suis amoureuse de Monsieur le Maire.

— La garce...

Lucrèce redescend dans la librairie et me demande

de me reposer quelques minutes. Je m'endors. Lorsque je me réveille, il fait nuit. Je saute d'un bond hors du canapé. C'est la fin de la journée. La rue est éclairée par les réverbères et plonge la librairie dans une lumière triste. J'aime bien ce moment de la journée. On ferme à vingt heures depuis mon nouveau contrat. Lucrèce discute avec Sibylline au bout du comptoir. Elles arrêtent leurs chuchotements lorsqu'elles s'aperçoivent de ma présence et se tournent vers moi. Sibylline me regarde m'approcher avec un petit sourire en coin. Lové sur le bout pointu de ses cuissardes haute-couture, son affreux chien plisse de sa trop grande peau et ronfle.

— Alors, ça va mieux ? me demande Lucrèce.

— Qu'est-ce qu'elle faisait ? dit Sibylline.

— Elle dormait.

— Eh bien. Il y en a qui ont de la chance d'être payés à dormir.

— Elle a eu un malaise. C'est moi qui lui ai dit de se reposer.

— Pas beaucoup de santé, hein ? me dit Sibylline. Bon, il est tard, il faut que je file.

Elle tire sur la laisse en soupirant. L'affreuse bête pousse un grognement étouffé en se remettant sur ses pattes en forme de petits boudins.

— Parfois je me demande si c'est un chien ou un porc, elle dit. Tu sais à qui il me fait penser ? À mon père !

Elle rit en se tournant vers Lucrèce.

— C'est une sorte de transfert, non, si j'ai choisi un chien qui ressemble à mon père ?

Elle réajuste son manteau de cachemire sur ses jambes mais, au lieu de prendre la direction de la porte,

elle s'approche de moi. Elle lève une main gantée vers mon visage et me caresse la joue avec le revers de ses doigts. Les effluves chauds de son parfum me saisissent.

— C'est vrai que vous êtes pâle, elle dit avec une douceur inattendue. Vous devriez faire attention à vous...

Elle se retourne brusquement et se dirige vers la sortie en claquant des talons.

— *Ciao*, les filles, elle dit en franchissant la porte.

Lucrece la regarde sortir puis tourne son visage vers moi en levant les yeux au ciel, mi-amusée mi-blasée.

— Je suis désolée, dis-je.

— Pourquoi ?

— Je me suis endormie...

— C'est rien. À part cette idiote de Sibylline, il n'y a pas eu un chat cet après-midi.

— Quand même...

— C'est rien, je te dis. Va chercher tes affaires, on y va.

Dehors, comme à chaque fois, Lucrece fouille la rue du regard. À cette heure, les Bâtons de réglisse ont fini leur service. "C'est la seule heure respirable," elle m'a dit un soir. Là, elle ne dit rien. Elle enroule sa longue écharpe autour de son cou.

— À demain, je dis en commençant à m'éloigner sur les pavés mouillés.

— Comment tu rentres chez toi ?

C'est la première fois en trois mois qu'elle me pose la question.

— Je rentre à pied. J'habite pas loin.

— Il me semblait que tu habitais au nord de la

ville...

— Oui. Mais c'est pas très loin.

— C'est quand même à plus de trois kilomètres.

— C'est rien. J'ai l'habitude de marcher.

— Tu ne veux pas que je te dépose ?

— En voiture ?

— Bah oui, en voiture. Je suis garée à côté. Viens, je vais te raccompagner.

Je monte dans une Mercedes pour la première fois de ma vie. Mon père avait bien une voiture lui aussi, mais une toute petite. Elle était si laide et si inconfortable que je préférais prendre le bus pour aller à l'internat. J'appréhendais toujours qu'il me propose de me déposer le lundi matin. Là, je suis dans une Mercedes dernier cri. Le moteur ne fait pas plus de bruit qu'un ventilateur et j'ai chaud. Je guide Lucrèce jusqu'à l'entrée de mon quartier. Elle ralentit. Je pense qu'elle ne s'est jamais aventurée jusque-là. Mon quartier est l'un des derniers où l'on peut encore admirer une tour de seize étages. Nous en sommes très fiers. Ça nous donne un côté historique. Pour le reste, ça n'est pas tellement différent des autres quartiers : constructions basses roses et jaunes à colonnes, style "Jules César" comme on dit ici, petits jardins bien tondus, petits arbres bien feuillus, tout ça très propre et bien éclairé. Que des logements fédéraux.

Lucrèce s'arrête devant mon Foyer. Elle lit la plaque verte vissée près de la porte d'entrée : "Pierre Corneille".

— Et avec ça, tu ne lis pas ? elle dit.

Les cinq Foyers de l'îlot portent des noms d'écrivains : Corneille, Boileau, Racine, La Fontaine et Molière. Chaque îlot a son propre thème. J'habite sur

l'îlot des écrivains classiques, il y a aussi l'îlot des peintres impressionnistes et celui des compositeurs romantiques. C'est pareil pour les lotissements. Il y en a une vingtaine comportant chacun douze logements sociaux. À l'entrée de chaque impasse, on peut lire le nom d'un artiste illustre. Au centre du quartier se trouve la Place des Arts. Une jolie place très verte et commerçante qui accueille de nombreuses sculptures et où, l'été, on donne des spectacles. J'ai déjà vu pas mal de quartiers et tous sont organisés comme ça. Mais il faut bien avouer que le mien est l'un des plus réussis.

Lucrèce n'en rate pas une miette, elle regarde partout. Je lui demande si elle veut monter chez moi.

— Enfin, je peux vous faire visiter, je dis.

— C'est vrai ?

— Bien sûr.

Elle se gare. Avant d'entrer dans le Foyer, elle veut se promener un peu. On va dans un lotissement. Elle veut voir l'architecture. Elle fait plein de commentaires auxquels je ne comprends pas grand-chose, cite des artistes. Je n'écoute pas vraiment. Je suis trop fière de me balader avec elle, avec une fille comme elle. Je profite de cet instant au maximum. Je suis sûre que personne dans le quartier n'ignore quel genre de fille elle est, ni ceux qu'on croise et qui nous lorgnent du coin de l'œil, ni ceux qui reluquent discrètement derrière leurs rideaux. Une Élite. Pas mal de mégères du quartier n'hésiteraient à me tuer pour être à ma place, même cinq minutes.

— Tu connais des gens qui habitent dans ces maisons ? demande Lucrèce.

— Non, pas ici. Mais mes parents habitent dans un logement comme ça...

— Ah bon ?

— Oui. J'ai passé toute mon enfance dans un quartier comme celui-là.

— Ça fait longtemps que tu habites ici ?

— Deux ans.

— Et tu ne connais personne ?

— J'ai une copine dans le Foyer mais je ne fréquente pas les gens des lotissements...

— Pourquoi ?

— Vous savez, les gens des lotissements n'aiment pas beaucoup ceux des Foyers...

Elle comprend tout de suite ce que je veux dire.

— Je vois, elle dit. Et ceux de votre Foyer n'aiment pas ceux du Foyer voisin. *On a tous nos pauvres...* Tout ça a été bien pensé...

Elle me croche le bras.

— Et si tu me faisais visiter ton petit chez-toi, maintenant ?

Je voudrais qu'on croise Ludo ou Sam dans les couloirs mais hélas on ne voit personne. J'explique en détail à Lucrèce comment le Foyer est conçu, par cubes de tailles identiques : chaque mur est monté sur rails, ce qui permet de modifier les volumes à loisir. Ainsi, en quelques coups de tournevis, on peut passer d'un logement taille 1 à un taille 2 ou taille 3. Tout cela dépend du mérite des occupants. Mais en réalité, à cause des demandes très nombreuses, il n'y a qu'un ou deux T3 par îlot. Le plus souvent, on les attribue aux jeunes mères célibataires en attente de logements sociaux en lotissement. Mais des T2, oui, il y en a quelques-uns. Lucrèce s'arrête devant une porte.

— Et là, c'est quoi ?

— Les douches.

— Ah bon ? Vous n'avez pas de salle de bain individuelle ?

— Non. Mais c'est très bien. C'est propre et ça permet de faire connaissance avec les autres résidents. On a trois jetons par semaine. Avec un jeton, l'eau coule pendant trois minutes.

— T'as pas intérêt à lambiner, dis donc !

— Ça va. Il y a un bouton pour couper l'eau, le temps de se savonner. On s'habitue. Et puis dans les chambres, on a aussi un lavabo.

On entre dans ma chambre. Lucrèce fait un tour rapide mais elle se rend vite compte qu'il n'y a rien à voir de spécial : un seul livre, sur la cuisine au wok, une pile de magazines, une photo de mes parents sur la table de chevet, quelques posters datant de mon adolescence, quelques peluches sur le lit et mon ordinateur portable, posé sur la table en formica. Je le pousse pour qu'on puisse s'installer.

— Je n'ai pas grand-chose à vous proposer, je dis. J'ai du thé ou de la tisane.

— Un thé, ce sera parfait.

Je prends la bouilloire électrique et je me tourne vers le lavabo pour la remplir d'eau. Je laisse couler la flotte quelques secondes pour évacuer les bactéries qui stagnent toujours dans les canalisations.

— Tu es heureuse, ici ? me demande Lucrèce.

— Pas tellement. J'avais une amie avant mais elle est partie. Je ne sais pas où elle est.

— Tu n'as pas d'autres amis ?

— Je n'ai pas un caractère à me faire beaucoup d'amis.

— Je vois.

J'installe les tasses et tout ce qu'il faut sur la table.

J'ai même des sablés au citron. Depuis qu'on a augmenté mon nombre d'heures, je peux me permettre des fantaisies.

— Tu as du courage pour supporter cette vie, me dit Lucrèce. Je ne sais vraiment pas si je supporterai ça, moi.

— C'est supportable quand on n'a pas connu autre chose. Pour vous, ce serait plus dur, c'est sûr.

Je m'assois face à elle. Si on m'avait dit trois mois plus tôt qu'un jour une fille comme elle serait assise là, chez moi, et que je prendrais le thé avec elle, ça, non, je ne l'aurais pas cru. Pourtant cet instant est bien réel et je suis trop contente pour avoir honte. Honte qu'elle me voie dans mon environnement, de ne vivre que dans une seule pièce, d'avoir encore des nounours de petite fille sur mon lit. À tout ça, je ne penserai qu'après. Là, je suis tout à mon plaisir de l'avoir rien que pour moi. Je suis bien incapable de lire dans ses yeux gris mais, non, il n'y a pas de mépris dans son regard. Elle n'est pas là par curiosité malsaine. Je crois même qu'elle est bien. Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, sûrement rien de bon, mais au moins j'aurai eu ça, ce petit moment d'intimité avec une fille d'exception. Et même si Karine m'a jetée dans la gueule du loup, je m'en moque pas mal. Elle m'a permis de rencontrer Lucrèce.

— Tu sais, elle dit, moi non plus je n'ai pas un caractère à me faire beaucoup d'amis. Dans ma situation, il faut que je me méfie de tout le monde.

— Dans votre situation ?

— Je crois que tu as très bien compris ce qui se passe. Mon père est gravement malade. Il a attrapé une maladie *alpha* lors d'un voyage.

— Mais pourquoi il ne se fait pas répertorier ? On pourrait le soigner...

Elle baisse les yeux sur sa tasse. Puis elle sourit en regardant mon lit.

— Ce sont tes doudous ?

— Je suis un peu idiote de les avoir apportés ici mais je suis partie très jeune de chez mes parents...

— Tu n'as pas à t'excuser, Mélanie. On a tous nos petits trucs pour se réconforter. Je trouve ça mignon.

— J'imagine que chez vous il y a plein de livres.

— Oui. Mais mes livres sont comme tes nounours, des objets transitionnels.

— Des quoi ?

— Des petites choses qui me renvoient à mon enfance, ma maman, mon papa. Je n'ai aucun mérite à lire autant : j'ai été élevée dans une librairie. Et je fais partie de ce qu'on appelle les Élités. Mon destin est autant gravé dans le marbre que le tien.

— Je pense qu'on peut échapper à sa condition.

— Vraiment ? C'est ce que tu penses ?

— Oui.

Elle vide sa tasse.

— Ton thé est très bon, elle dit. Il faut que j'y aille maintenant.

— Vous ne voulez pas rester encore un peu ?

Elle enroule son écharpe autour de son cou. Elle s'approche de moi et me caresse les cheveux.

— Peut-être que toi tu le peux, elle dit.

— Quoi donc ?

— Échapper à ta condition. Tu as l'air d'un agneau à première vue mais il y a une louve en toi. Elle ne demande qu'à sortir.

12_

Le lendemain matin, je fais comme d'habitude. Je fais seule l'ouverture quatre jours par semaine depuis que j'ai un Contrat Plein d'Espoir (les deux autres jours, je travaille à la mairie, le dimanche est mon seul jour de repos). Comme il n'y a pas un chat avant dix heures, Lucrèce s'autorise des grasses matinées. Moi, j'en profite pour passer l'aspirateur et astiquer les vitres. J'aime bien qu'elle arrive dans une boutique irréprochable. Après, je lui fais son café et le dispose sur le comptoir, à côté de la caisse, avec le courrier et les journaux du matin. Ce petit rituel s'est établi au fil du temps. Il est de ma propre initiative mais je sais que Lucrèce l'apprécie. "Ça me manque tout ça quand tu n'es pas là", elle m'a dit un jour. Elle arrive toujours aux alentours de neuf heures. Pendant une bonne heure elle n'est qu'à son courrier, ses journaux et moi.

Je l'attends avec une excitation particulière à cause de la veille. Je voudrais savoir où nous en sommes. Il me semble que nos rapports ont un peu évolué mais je n'en suis pas sûre. J'ai peur qu'elle fasse comme si de rien n'était et qu'elle ne m'accorde que la petite parcelle d'attention qu'elle m'accordait jusqu'à présent et qui, jusqu'à présent, me suffisait. Je veux croire qu'il s'est passé quelque chose.

Mais à neuf heures, ce n'est pas elle qui franchit les portes de la librairie, c'est Sibylline. Comme à chaque

fois, un nœud me serre l'estomac. Après Tétainrose, c'est la dernière personne que j'ai envie de voir. Mais elle n'a pas son air ironique et hautain aujourd'hui. Pour la première fois, son visage est fermé, presque grave.

— Ferme la porte et suis-moi, elle dit en filant vers la porte dérobée.

Tout mon corps se met à trembler. J'obéis et je la rejoins dans la cuisine où elle m'attend, bras croisés, les fesses appuyées contre l'évier.

— Il s'est passé quelque chose ? je bredouille.

— Dis-moi tout ce que tu sais.

— Tout ce que je sais sur quoi ?

Elle fait trois pas vers moi et me gifle à bout de bras, de la même main qui la veille me caressait la joue. Cette fois-ci elle n'a pas de gant mais elle porte le même parfum. Après quoi elle retourne contre l'évier. Ma vue se trouble et je sens qu'un peu de sang s'écoule de mon nez. Elle n'y est pas allée de main morte. Je fouille mes poches mais je n'ai pas de mouchoir. Sibylline soupire, arrache un carré d'essuie-tout au rouleau qui traîne sur le frigo et me le tend.

— Je sais pour qui tu tapines, petite garce, elle dit. T'as pu rouler Lucrece dans la farine mais tu ne m'auras pas, moi. Maintenant dis-moi tout ce que tu sais et tout ce que tu leur as dit.

— Mais je ne tapine pour personne ! Qu'est-ce que vous racontez ?

— On n'en est plus là, Mélanie. Ne m'oblige pas à te faire encore du mal. Tu sais, je connais un paquet de pauvres minables qui seraient ravis de se taper un cul comme le tien. Ça ne me coûterait pas un centime et je n'aurais pas à me salir les doigts. Je pense même que

je pourrais éprouver un certain plaisir à assister à la scène. Déballe tout maintenant, ça vaut mieux, crois-moi.

Elle ne croit pas bon en dire davantage. Sans doute malgré elle, son visage a retrouvé son expression naturelle de mépris et de condescendance. Ses yeux bleus dont elle est si fière, mais qui en réalité sont d'une couleur passée très commune, me toisent de haut bêtement. Je me mettrais à rire si je n'avais pas si peur. Elle est juste grotesque. Grotesque avec ses bottines en latex rouge brillant sur son jodhpur noir. Grotesque avec sa ceinture de marque dont les deux célèbres initiales métalliques scintillent au niveau de son pubis. Grotesque avec sa veste en vison de synthèse entrouverte sur un bustier bien en peine de donner un peu de volume à une poitrine sans ténacité. Grotesque. Grotesque. Grotesque.

Joue-t-elle ? Sait-elle réellement quelque chose ou cherche-t-elle à m'impressionner pour que je déballe tout ? Je ne suis plus en état d'y réfléchir et surtout plus en état de lutter. Je voudrais lui tenir tête, me faire plus grosse que je ne suis. Ça m'est impossible. Mon nez n'arrête pas de saigner, la tête me tourne à cause de la fatigue. Et puis oui, même à cet instant, je suis inquiète pour Lucrèce. Je me laisse glisser au pied de la cuisinière électrique et je fonds en larmes.

— Je ne sais rien, je dis, rien du tout. L'Action Citoyenne va me tomber dessus parce que je ne sais rien. Je vais finir ma vie dans une usine à méthane parce que je ne sais rien. J'en ai marre, marre de vous tous. Vous pouvez tous crever.

Elle s'accroupit à côté de moi. Le latex de ses bottines crisse légèrement.

— Tu ne sais rien ? Vraiment rien ?

Sa voix n'est pas dure. Mon corps est secoué de sanglots. Je suis au bord de la crise de nerfs. Elle pige qu'il n'y a plus rien à tirer de moi par la menace.

— Qu'est-ce que vous croyez ? je demande. Que je suis une espionne professionnelle ? Je me suis retrouvée là par hasard. Je suis juste une pauvre cruche de coiffeuse, c'est tout.

Elle se relève. Ses talons claquent plusieurs fois autour de moi sur le carrelage et elle revient s'accroupir à côté de moi, le rouleau d'essuie-tout dans les mains. Elle en arrache plusieurs carrés qu'elle me tend.

— Allez, elle dit. Arrête de pleurnicher.

— Où est Lucrèce ?

— Tu y tiens tant que ça à ta petite Lucrèce ?

Elle prend le morceau d'essuie-tout souillé de mes mains et le jette dans l'évier.

— T'inquiète pas, elle dit. Elle a dormi chez moi. Elle est juste fatiguée. Elle viendra plus tard. Allez, lève-toi. Faut pas que la librairie reste fermée trop longtemps.

Elle m'attrape le coude et tire dessus. Je me retrouve debout sans comprendre comment — je sais maintenant à quoi cette fille occupe son temps libre : à soulever des haltères. Elle me rafraîchit le visage, comme Lucrèce la veille mais sans aucune douceur. Elle me saisit par le menton avec deux doigts et fait pivoter ma tête.

— Ouais, elle dit. T'es un peu rouge mais ça va passer.

— Est-ce que Lucrèce est au courant de tout ça ?

— Chut ! Pas un mot à Lucrèce. Ça reste entre nous, tu m'as bien comprise ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a assez de soucis comme ça.

— On dirait que vous ne tenez pas tellement à ce que je lui dise ce qui s'est passé ce matin...

Elle sourit mais c'est pire que si elle me giflait une seconde fois.

— Petite salope, elle dit, est-ce que tu tiens, toi, à ce que je lui dise pourquoi tu travailles ici ? Parce que je te signale qu'elle ne le sait pas encore. Tu veux que je te dise à quel point elle tient à son père ? Tu veux que je te raconte comment elle n'hésiterait pas à te faire éliminer par un sbire de la milice du Conglomérat si elle savait que tu l'espionnes depuis des mois ?

— Je ne l'espionne pas.

— D'accord. Si tu te crois capable de lui expliquer ce que tu fous là alors fais-le.

Elle ne cesse pas de sourire, coince le bout de sa langue entre les deux rangées impeccables de ses incisives. Rien qu'à ses dents, on peut deviner qu'il s'agit d'une Élite. De là d'où je viens, moi, on n'a pas les dents aussi bien alignées.

— On t'a à l'œil, elle dit. Si tu continues ton sale boulot, on le saura et alors là...

Elle voudrait sortir une énormité, un truc vraiment effrayant mais elle ne trouve rien d'assez fort et elle reste bête, comme ça, à chercher l'argument décisif, comme une gamine à qui on vient de chaparder une sucette et qui tend l'index vers son bourreau avec impuissance. J'ai déjà assisté des dizaines de fois à ce genre de scène à l'internat. Les filles n'arrêtaient pas de se chiper des trucs : ciseaux à ongles, barrettes, culottes, gel douche. "Si tu me le rends pas, alors là... alors là... tu vas voir !" Les bagarres étaient fréquentes

en début d'année mais, comme partout, une sorte de classement finissait par s'établir. Les plus fortes volaient les plus faibles, c'était comme ça. On apprenait juste à mieux planquer ses affaires. Je ne doute pas une seule seconde des dispositions de Sibylline à faire le mal. Je ne doute pas non plus que ma vie n'a pas plus de valeur pour elle que sa paire de bottines qu'elle mettra à la poubelle avant la fin de la saison. Mais chercher ses mots, l'espace d'une petite seconde, lui donne ce côté enfantin, touchant, et je me sens un peu plus forte qu'elle. Après tout, je n'ai rien à perdre, moi. Aucune affaire à me faire chiper.

— Alors là...

— Et ça change quoi pour moi, tout ça ? je demande.

— Quoi, ça change quoi ?

— Vous croyez que je vais tenir le coup longtemps comme ça ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai l'Axe sur le dos. Ils sont fous de rage parce qu'ils ne savent rien. Dans moins d'une semaine, ils m'auront collée dans une de leurs usines à méthane...

— Je crois que c'est ton problème, ça, *darling*...

— Si ça vous dérange tant que ça que l'Action Citoyenne enquête sur la disparition de Monsieur Lechat, je pense que c'est aussi votre problème. Parce qu'ils mettront quelqu'un d'autre à ma place, quelqu'un qui aura moins de scrupules que moi.

— T'inquiète pas, on s'en occupera.

— C'est idiot, puisque vous pouvez m'utiliser moi, faites-le. Je suis qu'une pauvre cruche, profitez-en !

Elle a cessé de sourire. Ses yeux se plissent. Voilà, c'est fait. Ma maman a l'habitude de me dire que les

plus grosses bêtises se font toujours en quelques secondes. Il m'en a fallu à peine cinq. Cinq petites secondes pour sortir de la gueule de la Fédération où, sans doute, j'avais encore une chance de m'en sortir, et me jeter dans celle du Conglomérat où je vais me faire bouffer toute crue. Et ça, ça ne fait aucun doute. Je viens de jouer toute ma vie sur une petite phrase.

— Pas si cruche que ça on dirait, elle dit.

Elle fait demi-tour et on redescend dans la librairie. Près du comptoir, Sibylline regarde la tasse de café qui ne fume plus, le courrier bien empilé à côté des journaux soigneusement classés. Elle fait une mimique puis me regarde. Ça dure un bon moment. Elle me regarde droit dans les yeux, sans la moindre gêne et sans ciller, comme elle pourrait regarder une jolie bague en vitrine, ou un accident de voiture, ou son chien. J'imagine qu'on se croit toujours dissimulé derrière une glace sans tain quand la moitié du monde vous appartient.

— *See you soon, darling.*

Elle sort.

13_

Il est un peu plus de onze heures quand Lucrèce arrive. Comme je le craignais, elle ne fait aucune allusion à la veille. Elle prend juste de mes nouvelles, me demande si je vais mieux, si je me suis bien reposée et puis dresse une petite liste des choses urgentes qu'elle veut que je fasse. Elle n'a pas bonne mine. Les cernes sous ses yeux, habituellement gris pâle comme ses iris, virent au marron glacé. Je ne l'ai encore jamais vue aussi exténuée. L'idée m'effleure qu'elle aussi peut être atteinte de la maladie de son père. Je ne sais pas si elle le voit encore mais, s'il a une *alpha*, il doit être contagieux et elle a toutes les chances d'être infectée à son tour.

— Et vous, Lucrèce, vous allez bien ?

Elle ne répond pas tout de suite, me sonde du regard. Je la sens sur ses gardes tout à coup. Puis son visage se détend.

— Oh, elle dit, je suis désolée pour ce matin. Je ne me suis pas réveillée. Oui, je suis un peu fatiguée, c'est tout. Merci pour le café. Merci beaucoup, Mélanie...

— Je peux vous le réchauffer si vous voulez.

— Non, non. Ça ira. Merci, Mélanie. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi. Je te confie la librairie.

Elle me fait un sourire un peu forcé puis elle se dirige vers la porte dérobée. Elle s'arrête au niveau des livres de poche et revient sur ses pas.

— Au fait, elle ajoute. Je ne sais pas trop comment te le dire mais, bon, Sibylline m'a demandé si tu voulais bien lui couper les cheveux. Elle m'a dit qu'elle en avait marre des salons. Est-ce que tu crois que tu peux faire ça ?

— Oui. Pas de problème.

— Tant mieux parce qu'elle ne s'attendait pas à ce que tu dises non. Elle t'envoie son chauffeur en fin d'après-midi. Il te conduira chez elle. Après il te raccompagnera directement chez toi. J'ai au moins réussi à négocier ça. Je suis désolée, vraiment.

— C'est rien.

— Je trouve qu'elle exagère mais vaut mieux pas l'envoyer promener.

— C'est rien, je vous assure.

Elle prend un livre sur l'étal des nouveautés et le repose sans même le regarder.

— J'espère que t'as compris que c'est un prétexte tout ça ?

— Oui, je la connais.

— Tu feras attention à toi, je ne sais pas trop ce qu'elle mijote.

La journée est longue. Lucrèce ne sort pas de son bureau. Moi, j'ai la boule au ventre, je ne suis pas à ce que je fais. Une cliente me malmène à cause d'un livre qu'elle a commandé depuis plusieurs semaines et qui n'est toujours pas arrivé. Ce n'est pas de ma faute mais je m'embrouille dans mes justifications. Depuis quelque temps, Lucrèce est beaucoup moins sérieuse dans son travail. Elle oublie de régler des fournisseurs, ne suit pas les commandes.

— Vous êtes une sacrée empotée, elle dit en s'en allant, furieuse. Et vous n'êtes pas près de me revoir.

Elle a parlé un peu vite. Malgré leurs menaces, je le sais d'expérience, les Élités finissent toujours par revenir à la Librairie du Centre-ville.

Je suis seule dans la boutique tout l'après-midi. Je me sens triste, mal à l'aise au milieu de tous ces livres. Pourtant je me suis habituée à leur présence. Ils ne m'oppressent plus autant qu'au début et il est fréquent que j'en prenne un pour le feuilleter. Lucrece se plaint toujours de mon désintérêt pour la littérature mais elle est injuste. J'ai fait beaucoup d'efforts ces derniers temps. Elle ne se rend pas compte de mes progrès. Elle qui est capable de lire (et c'est vrai, je l'ai vue faire) un roman de deux cent cinquante pages en deux heures ne peut pas comprendre ce que ça représente pour moi de lire une dizaine de pages d'affilée sans me laisser distraire. Bien sûr, je ne m'accorde ce petit répit que lorsque mon travail est fini et je ne vais pas beaucoup plus loin. Je préfère lire un petit bout de plusieurs livres différents plutôt qu'un seul en entier. Ça me suffit pour savoir de quoi ça parle et mieux renseigner les clients.

Là, je n'ai pas la tête à ça. Je ne suis pas en mesure de me concentrer sur autre chose que le ménage. Alors je commence à récuser à fond les "hauts rayonnages" de la section sociologie. Les étagères de la librairie sont si élevées que beaucoup d'ouvrages sont inaccessibles sans escabeau. La poussière s'accumule derrière les rangées. Les pages des livres ont jauni et sentent le grenier. Les couvertures sont défraîchies. Au début, je ne comprenais pas pourquoi certains lecteurs s'obstinaient à les acheter, surtout au prix du neuf. Puis Lucrece m'a expliqué leur rareté, la plupart d'entre eux ne sont plus édités, d'autres ont été passés au pilon. La

Librairie du Centre-ville est célèbre pour ses “hauts rayonnages” et certains acheteurs viennent de loin pour les explorer, parce qu’ils offrent un luxe de choix en vieux livres qu’on ne retrouve dans aucune librairie du Conglomérat. Ces lecteurs-là ne sont eux-mêmes pas tout à fait comme les autres, je ne saurais dire en quoi. Peut-être parce que, malgré leur grande érudition, ils me parlent comme à quelqu’un de normal. Peut-être parce que j’ai vu l’un d’entre eux passer l’après-midi entier à lire assis par terre — et Lucrèce m’avait interdit de faire la moindre réflexion.

Je n’ai pas encore fini quand le chauffeur de Sibylline arrive, vers dix-huit heures. Je sais que c’est lui avant même qu’il se présente : il est grand, halé, bien sapé, froid et hautain. Les larbins des cadres du Conglomérat ne se prennent pas pour de la crotte. Ils vivent si près du soleil qu’ils pensent briller avec lui. Pourtant faut voir comment leurs maîtres ont l’habitude de les traiter. Ils sont toujours tirés à quatre épingles pour faire honneur à la maison qui les emploie, avec des costumes qu’aucun ponte de la Fédé ne pourra jamais s’offrir, et jamais démodés. Ils ont les accessoires du dernier cri et plein de gadgets high-tech pour communiquer. Ils sont manucurés, pommadés et coiffés de frais. Leurs maîtres leur paient tout ça, ça fait partie des avantages en nature, même si rien ne leur appartient vraiment. En cas de départ, ils doivent tout rendre. Mais on peut faire carrière dans une grande maison. D’abord parce que les bons domestiques sont rares et longs à former. Ensuite parce qu’ils connaissent tous les petits secrets de leurs employeurs et ces derniers ne tiennent pas trop à ce qu’on les ébruïte. Pour le reste, ils ne sont pas mieux lotis que

les autres question salaire et amour-propre. Faut pas me la raconter à moi : je sais que ce minable patauge dans la même bauge que moi malgré son blazer sur mesure et ses UV.

J'appelle Lucrèce pour la prévenir de mon départ. Elle ne bronche pas devant le chauffeur mais son regard en dit long. Ça me touche qu'elle s'inquiète pour moi à ce point.

La voiture prend la direction des beaux quartiers, sur les hauteurs de la ville. Je les connais. Tous les gens comme moi ont l'habitude de s'y promener pendant leurs jours de congé. Je sais bien laquelle de ces superbes propriétés est celle des parents de Sibylline : un colossal hôtel particulier vieux de trois siècles derrière une lourde grille ouvragée. C'est la plus belle. Tout le monde s'est rêvé au moins une fois en train de la visiter. Aujourd'hui j'ai cette chance, moi, la petite coiffeuse des Foyers. Je voudrais que mes parents voient ça. Et pourtant je crois que je donnerais tout pour que la voiture fasse demi-tour et m'y reconduise, dans mon Foyer. Je tremble de partout. Je sens la sueur couler le long de mes aisselles jusqu'à la saignée de mes coudes. Je serre les bras le long de mon corps et fait mine d'être sereine. Le chauffeur ne pipe pas mot mais il me lorgne dans le rétro intérieur. Il doit se demander ce qu'une plouc comme moi vient foutre ici. Il s'arrête devant la maison sans couper le moteur. Il attend quelques secondes puis il se tourne vers moi.

— Là, tu descends, il dit, comme s'il s'adressait à une demeurée.

— Oh, pardon, je réponds.

Je crois qu'il lève les yeux au plafond mais je n'en suis pas sûre. Je cafouille avec la poignée de la portière

puis je réussis à sortir. Il redémarre aussi sec, envoyant quelques graviers sur mes chaussures au passage. Il n'est plus temps de fuir. Je monte les quelques marches du perron et je sonne à la porte. Un majordome dans le même style que le chauffeur mais en plus vieux vient m'ouvrir.

— Sa Seigneurie vous attend, il dit et il me conduit jusqu'à un salon où se trouvent Sibylline et trois hommes. Ils cessent toute conversation en me voyant entrer et me dévisagent.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit le plus jeune.

Ce doit être le frère de Sibylline. Il a le même nez pincé, les mêmes yeux bleus délavés et peut-être dix ans de plus que sa sœur. L'un des deux autres hommes doit être le père. Sibylline a raison : son chien lui ressemble et, contre toute attente, ce petit côté canin lui donne l'air sympathique. D'autant plus que, je ne vais pas tarder à le savoir, il parle avec un léger chuintement. L'autre homme, la cinquantaine, est grand, sec et n'inspire aucune confiance.

Je m'assois en face d'eux, à la place qu'indique le frère sur le canapé en cuir anglais. C'est lui aussi qui commence à parler.

— Sibylline nous a rapporté quelques éléments à votre sujet qui nous semblent intéressants. Ainsi vous seriez disposée à travailler pour nous ?

Apparemment, et contrairement à la Fédération, on va droit au but au Conglomérat.

— Oui, je bredouille, enfin ça dépend pour quoi faire.

— Vous devez bien en avoir une petite idée, dit le grand sec.

— Oui, bien sûr, je réponds. Il s'agirait d'envoyer

l'Action Citoyenne Sanitaire sur une fausse piste.

— Ça, c'est évident, dit Sibylline.

— Comprenez-nous bien, dit le grand sec. Nous, ce qu'on veut savoir, c'est jusqu'où vous êtes prête à collaborer.

— Elle fera ce qu'on lui dira, dit Sibylline, elle n'a pas le choix.

— Sibylline, dit le frère avec patience.

Elle sourit. Le plaisir qu'elle prend à assister à cette scène est manifeste. Elle est au spectacle. Dans deux secondes, elle va se mettre à applaudir. J'ai l'impression de jouer ma vie mais, dans ses yeux, je ne suis qu'une saltimbanque destinée à la distraire. Pour cette fille, les gens, le monde, tout, n'est qu'un immense parc d'attractions. Un parc construit pour elle toute seule. Et elle n'a pas même l'air de réaliser la légèreté de sa situation. La chance l'a portée jusqu'ici, à cette place. Elle est juste née au bon endroit. Ça aurait pu être moi à sa place, moi ou n'importe qui. Une révolte sourde est en train de naître en moi. Une révolte qui m'a toujours été étrangère et que je n'ai pas la force de porter : le monde n'est pas juste.

Je reste silencieuse un moment. Le père se lève et prend une boîte qui traîne sur son bureau. Il me l'apporte et l'ouvre devant de moi. Ce sont des chocolats.

— Vous en voulez un ? il me demande.

— Non, merci, monsieur.

— Allez-y, dit-il, comme s'il n'avait pas entendu ma réponse. Servez-vous. Prenez un chocolat.

Je n'ose pas refuser une seconde fois. J'en prends un au hasard. Ma main tremble. Je n'en ai pas honte. N'importe qui aurait aussi peur que moi à ma place.

Simplement, j'aurais préféré qu'ils ne le sachent pas.

— Merci, monsieur, je dis.

Il retourne s'asseoir avec sa boîte. Il en prend un pour lui et en propose aux autres. Ils ont tous un geste de refus. Alors il pose la boîte à côté de lui et met son chocolat dans sa bouche en me regardant, comme s'il m'invitait à faire pareil. C'est ce que je fais. Un goût de café investit mon palais.

— Comment vous les trouvez, ces chocolats ? demande le père après une ultime déglutition silencieuse. Ils sont bons, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— J'ai trois grandes passions dans la vie, il ajoute en se frottant les dents avec la langue. Dans l'ordre : les bains de mer, la littérature et les chocolats. Il y a eu les affaires aussi, à une époque. A une époque aussi, les femmes. Mais c'est fini, ça. Vous savez, avec l'âge, votre attention se recentre sur deux ou trois choses seulement. Vous éliminez toutes scories. Vous n'avez plus le temps.

Il me montre la boîte de chocolats.

— Ces petites choses me tueront, il ajoute, mais je ne pourrais pas m'en passer. C'est idiot. Beaucoup de choses nous tuent malgré nous sans que nous puissions y renoncer. C'est la nature humaine qui veut ça, vous ne croyez pas ? Et c'est d'autant plus vrai aujourd'hui que nous vivons à une époque qui refuse la nature de l'homme. Vous avez remarqué ? Notre société n'a que les mots "vie" et "cœur" à la bouche et on dirait qu'elle n'en a pas encore compris le sens. Il y a seulement vingt ans ou même quinze, tout le monde aurait bien rigolé si l'on avait remplacé le "ministère de la Santé" par le "ministère de la Vie", comme on l'a fait

récemment. Est-ce qu'au moins vous vous êtes posé la question de savoir pourquoi l'État nous inflige une telle célébration de la vie ?

— Non, monsieur.

— Mais c'est précisément pour nous faire oublier qu'il n'y en a plus, *de vie*, sur cette planète. La vie, c'est une chose du passé. Excusez le jeu de mot mais aujourd'hui la vie est une chose morte.

Sibyline n'en rate pas une miette. Elle s'est reculée dans son fauteuil, a croisé bras et jambes pour mieux profiter du spectacle. Je ne saurais dire ce qui l'amuse le plus : le discours de son père ou mon air circonspect. Les deux autres commencent à s'impatier. Le monologue paternel sent son affaire bien huilée, sans doute resservie pour les grandes occasions. Ils en ont soupé et trouvent, sinon le moment mal choisi, du moins le chapitre un peu long. Mais c'est lui, le patron, à l'évidence. Et si l'on ne doit pas se priver de le dézinguer en coulisse, il a encore assez d'éclat pour qu'on la boucle en face de lui. Vaut mieux qu'il en profite car ça ne va pas durer. Les dents de l'héritier raclent tellement le parquet que j'en ai les oreilles qui saignent. C'est lui d'ailleurs qui prend la parole.

— Merci, papa, de nous avoir donné matière à réflexion. Mais si on en revenait maintenant à notre affaire.

— Je crois que nous y sommes, Archibald, dit le père. Et mademoiselle l'a bien compris.

— Tu as compris, Mélanie ? me demande Sibyline avec malice.

Tout le monde me regarde avec attention.

— Non, monsieur, je dis. Non, je n'ai pas compris.

— Tu vois, papa, jubile Sibyline, *mademoiselle* est

charmante, elle apprécie beaucoup tes chocolats mais elle ne te comprend pas.

Archibald, qui ne souhaite pas que le petit jeu s'éternise, vient à mon secours.

— Je crois que ce que papa essaie de vous dire, c'est que vous ne travaillez pas dans le bon camp. Les gens qui vous ont demandé de faire cette enquête sur Monsieur Lechat, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit, se gargarisent d'humanisme mais ils méprisent la vie. Ce sont des idéologues. Ils se foutent pas mal de savoir ce qui fait tourner le monde ou la façon dont l'espèce humaine a survécu durant des millions d'années, sans eux. Ils se foutent pas mal de préserver tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. Nous ne sommes qu'un troupeau d'animaux pour eux, aussi manipulable, aussi améliorable et aussi exploitable que n'importe quel autre troupeau d'animaux.

— Vous perdez votre temps, dit Sibylline. Arrêtez de me l'embrouiller. Vous ne voyez pas que vous êtes en train de lui retourner la cervelle, là ? Vous êtes en face d'une fille de l'école élémentaire à qui on a raconté toute sa vie que notre monde est le meilleur des mondes possibles. C'est une sentimentaliste, comme tous ceux de sa caste. Parlez-lui de Lucrèce, c'est tout. Ça suffira. Notre amie n'a pas l'intention de révolutionner la planète. Elle est là pour Lucrèce, uniquement pour Lucrèce. Vas-y, dis-le-leur, qu'on ne perde pas plus de temps en salamalecs !

Tous les regards se concentrent à nouveau sur moi.

— Elle a raison, je dis. Je ferai tout ce que vous me direz de faire pour Lucrèce, uniquement pour Lucrèce.

— Comme c'est touchant, dit le grand sec. Et qu'est-ce qui nous vaut cet excès de subordination, on

peut le savoir ?

— L'amour, peut-être, mon cher Gontran, dit Sibylline, triomphante.

— C'est une chose à laquelle je ne crois pas, hélas.

— Et tu as tort, Gontran, dit le père. L'amour est peut-être la dernière chose vivante sur cette terre.

— Peut-être que tu as raison, Ambroise, dit Gontran, mais je veux savoir ce que cette jeune fille a dans le ventre. Qu'elle soit attachée à Lucrèce, c'est possible. Pourquoi pas ? Mais c'est un peu court pour lui confier une partie de nos intérêts. Voilà quand même une personne que la Fédération a jugée suffisamment digne de confiance pour lui attribuer une mission aussi délicate. J'aimerais savoir si nous ne sommes pas là en face d'une authentique *enfant de troupe*. Pouvez-vous, s'il vous plaît, mademoiselle, éclairer ma lanterne sur ce point ?

Enfants de troupe, c'est comme ça qu'on appelle les gamins enrôlés dans les Jeunesses Fédérales Laïques. Oui, j'en ai fait partie. Une idée stupide de ma mère, avec son obsession de toujours vouloir mettre toutes les chances de mon côté. Les JFL sont un mouvement ultra, issu des premiers patronages, dont l'ambition est d'apporter un complément éducatif aux gamins de l'école élémentaire. On y défend des valeurs citoyennes et écologiques. Dans les meilleures sections, ce sont des week-ends entiers passés à nettoyer les forêts ou à faire la lecture aux petits vieux. Dans les plus laxistes, ce ne sont que des grands jeux et des chants autour d'un feu de camp. Je suis malheureusement tombée dans une section d'élite. J'en ai bavé des ronds de chapeau. Faut surtout pas me reparler des JFL. Je préfère mentir.

— Je n'ai jamais été enfant de troupe, monsieur, je dis. Et je n'ai pas été choisie par la Fédération pour faire ce travail. Je me suis retrouvée là par hasard.

— Et comment est-ce possible ?

— C'est une de mes amies qui avait été choisie au départ et...

— Et ?

— Et elle m'y a envoyée à sa place.

— Tu as de drôles d'amis, dit Sibylline.

— Et la Fédération a accepté ce changement ? demande Gontran.

— Elle n'en savait rien au départ. Quand elle s'en est rendu compte, c'était trop tard.

— J'ai du mal à le croire, ajoute Gontran.

— Pas moi, dit Archibald.

— Vraiment ? Ils seraient si nuls que ça ?

— Et comment ! dit Archibald. Je travaille avec ces gens à longueur d'année et tu ne peux pas imaginer dans quelle saumure d'incompétence baignent tous ces abrutis. Ces couillons savent à peine lire leur propre nom alors tu penses s'ils peuvent se tromper sur celui des autres.

— Je pense que tu les sous-estimes, dit Gontran. Et tu ne connais pas plus cette fille que moi. Rien ne nous dit qu'elle n'est pas en train de jouer un double jeu.

— Je crois que nous avons déjà eu cette discussion, interrompt le père. Nous savons ce que tu penses de cette affaire.

— Je ne partage pas votre angélisme, dit Gontran, ça, c'est vrai. Je ne pense pas que l'homme soit naturellement bon ni qu'il agisse contre ses intérêts. Je pense au contraire que tout individu rationnel tend à maximiser ses profits. Je veux juste que mademoiselle

nous dise quel intérêt elle a à venir ici nous proposer de trahir l'institution qui lui sert la soupe et qui visiblement n'a pas une mince opinion d'elle. Quel est l'usufruit de cette trahison ? C'est tout ce que je demande.

— En somme, dit Archibald, tu aurais voulu que mademoiselle nous demande de sortir notre chéquier ?

— C'est en effet une attitude que j'aurais jugée plus saine.

Archibald se tourne vers moi.

— Pouvez-vous nous éclairer davantage sur ce point ? il demande.

Je ne sais pas ce qui me passe par la tête. Je n'ai pas le temps d'y réfléchir. Sans doute que l'idée de me justifier sur mes sentiments pour Lucrèce, ou le visage de Sibylline, tout empourpré de plaisir devant mon humiliation, ou encore la trouille, la fatigue et l'écœurement mêlés m'y poussent instinctivement. Toujours est-il que je me lève d'un bond, dans un état de rage que je ne me connaissais pas.

— Vous voulez que je dise quoi ? je crie. Allez vous faire foutre ! Je suis prête à prendre des risques insensés pour vous et vous ne trouvez rien d'autre à faire que m'asticoter ? Si mon offre ne vous intéresse pas, c'est pas compliqué, je me tire et *basta* ! Si vous n'êtes pas capables de comprendre que je suis là parce que je trouve que ce qu'on me demande de faire est dégueulasse, je ne peux rien pour vous.

Ils me regardent, un peu étonnés quand même. J'aurais peut-être dû partir tout de suite au lieu de rester là, debout devant eux, dans une posture finalement inconfortable.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît, mademoiselle, dit

le père après un temps. Personne ne remet en cause votre bonne foi et personne ne cherche à vous asticoter.

Comme il est ridicule de partir maintenant, je me rassois.

— Très réussie, ta petite colère, dit Sibylline pour qui toute action sincère n'a pas place en ce monde. Je crois que tu es parvenue à émouvoir papa.

— Sibylline, dit le frère, sur le même ton que la première fois.

— Nous avons décidé de vous prendre en période d'essai, poursuit Ambroise.

— *Tu* as décidé, précise Gontran, peu convaincu par mon cri du cœur. Je ne suis pas d'accord, pour ce qui me concerne, de prendre cette décision sans l'avis du Quorum.

— Je prends acte de tes réserves, dit Ambroise. J'assumerai donc seul cette responsabilité. Mais il n'est pas temps de réunir le Quorum. L'affaire sera portée à sa connaissance au moment opportun.

— Excuse-moi, Ambroise, dit Gontran, mais je trouve que tu as une conception un peu personnelle du fonctionnement conglomératique.

— Je suis un patron de la vieille école, Gontran, tu le sais bien. Un vieil Indépendant défroqué, pas un appartchik comme toi.

Là-dessus, il se lève et va chercher quelque chose dans l'un des tiroirs de son bureau. Une toute petite chose qu'il m'apporte. C'est une clef USB.

— Prenez ça, il dit. Il y a là-dessus de quoi occuper l'Axe un petit moment.

— Est-ce que je peux vous demander ce que c'est, au cas où on me poserait des questions ?

— Bien sûr. Il s'agit d'un traceur qui permet d'accéder à un site caché sur Internet.

— Un site caché ?

— Oui. Vous n'avez jamais entendu parler des sites cachés du Conglomérat ?

— Non.

— C'est très simple : le Conglomérat dispose d'un espace privé sur Internet qui échappe à tout contrôle de l'État. Il s'agit d'un ensemble de sites sécurisés auxquels on accède uniquement grâce à des programmes traceurs.

— L'État est au courant ?

— Sans doute.

— Et il laisse faire ?

— Tout comme on lui laisse faire certaines choses.

— Un peu tard pour un cours de realpolitik, non ? coupe Gontran. Contentez-vous de donner cette clef à l'Action Citoyenne, c'est tout ce que vous devez savoir.

— Mais si on me pose des questions ?

— Vous direz que vous avez volé cette clef à Lucrèce, que vous vous êtes aperçue qu'elle communiquait avec son père grâce à ça. Point.

— Non, dit Archibald, il faut lui en dire un peu plus. Cette clef conduit à un forum qui n'est plus utilisé mais dont on a conservé l'environnement et l'historique. L'Axe aura l'impression d'avoir fait la découverte du siècle mais en réalité elle n'aura rien de suffisamment tangible dans les mains pour engager une procédure de recherche prioritaire sur le père de Lucrèce.

— Et de faire valoir son droit de préemption sur la librairie, ajoute Ambroise.

— Son droit de préemption ? je demande.

— Les biens appartenant à des personnes coupables de haute trahison sont immédiatement rachetés par l'État pour une poignée de pointes, avant d'être revendus au Conglomérat.

— C'est bon, dit Gontran. Je crois qu'elle en sait assez. Il est peut-être temps de renvoyer cette demoiselle chez elle.

14_

Quand je rentre chez moi, il est là. Assis sur mon lit comme la dernière fois, il tient mon réveil digital dans sa main, Tétainrose, le Bâton de réglisse en chef à la peau vérolée.

— Ding ! Ding ! Ding ! il fait. Les quarante-huit heures que je vous avais données sont écoulées. Je suppose que vous avez des informations pour moi.

Il est persuadé que je n'ai rien et se réjouit à l'avance des sévices qu'il va me faire subir. Son regard est celui du type qui sait qu'il va s'en payer une bonne tranche. Il a l'air bien con quand je lance la clef USB sur le lit, à côté de lui. Ses traits se durcissent, retrouvent leur expression de mauvaiseté naturelle.

— C'est quoi, ça ? il dit froidement.

— Une clef USB.

— Je le vois bien que c'est une clef USB. Tu me prends pour un con ? Mais y a quoi dessus ?

— C'est un programme traceur.

— Et alors ?

— Et alors il mène à un site du Conglomérat sur lequel Lucrèce communique avec son père.

Il prend la clef dans sa main et la regarde en réfléchissant. La déception de ne pouvoir me faire mon affaire a disparu de son visage. Le coordonnateur Tétainrose est redevenu un authentique professionnel de l'Axe, analysant la situation selon l'unique paramètre

dont il est capable : en quoi ce petit objet va-t-il servir son plan de carrière ?

— Un programme traceur, tu dis ?

— Oui, monsieur.

— Et tu l'as utilisé ?

— Non, j'ai juste eu le temps d'en faire une copie cet après-midi.

— Et selon toi il mène à un site du Conglomérat ?

— C'est comme je vous le dis.

— J'ai épluché moi-même tous les sites du Conglomérat et je n'ai trouvé aucune trace de Lechat.

— Vous n'avez pas pu éplucher celui-là, c'est un de leurs sites cachés.

— Un de leurs sites cachés ? Quels sites cachés ?

— Le Conglomérat a tout un tas de sites cachés, vous devriez le savoir.

Non, de toute évidence, il ne le sait pas. Mais comme il lui est impossible de l'admettre devant une insignifiante punaise comme moi, il met la clef dans sa poche et se lève avec assurance.

— Je ne pensais pas que tu étais au courant de ça, il dit.

Il remet son feutre sur sa tête et s'approche de moi. Il me prend le menton entre le pouce et l'index, de la même manière que Sibylline l'a fait un peu plus tôt dans la journée. Sauf que pas mal de choses ont changé durant ces quelques heures. On ne peut plus m'impressionner aussi facilement. On ne le pourra plus jamais.

— J'espère que tu ne te fous pas de ma gueule, il dit. Crois-moi, si c'est le cas, je saurai te le faire payer.

Il me regarde de près. Sans doute qu'il cherche de la peur dans mes yeux et sans doute qu'il en trouve,

mais pas autant qu'il le voudrait. Il semble un peu déçu.

— On s'appelle, il dit avant de se diriger vers la porte.

Je le retiens par la manche de son loden.

— Qu'est-ce que vous avez fait de Karine ? je lui demande.

Il vient de baisser la clenche. Il se retourne et me toise avec incompréhension, comme si j'étais la dernière des débiles.

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre où est cette conne ? il dit en se dégageant d'un coup sec.

— Je veux le savoir.

— Je m'en tape de ce que tu veux.

— Je travaille pour vous, j'ai le droit de savoir.

Tétainrose est partagé entre m'envoyer promener sans ménagement, histoire de bien me faire sentir qu'à ses yeux je ne suis qu'une bête de foire, ou me foutre la trouille de ma vie, en me racontant en détail ce que Karine est en train de vivre, et que je vais vivre aussi si tel est son bon vouloir. Il choisit une solution intermédiaire.

— Tu sauras peut-être bientôt comment on reconditionne les pétasses qui ne font pas ce qu'on leur demande.

Dès qu'il a fichu le camp, je dévale les escaliers et me précipite dans l'aile B. Je tambourine comme une folle contre la porte de Ludo. Il ouvre d'un air ahuri.

— Mais t'es complètement tarée, il dit.

Je le pousse à l'intérieur de sa piaule et je commence à crier. Toute cette tension que j'ai accumulée au cours de cette journée d'enfer, c'est sur lui que je vais la décharger.

— Où est-ce qu'on reconditionne les réfractaires ?
je hurle.

— Quoi ?

Je lui envoie un coup dans les côtes, il s'écroule lamentablement entre la chaise et la table où il était en train de bouffer une pizza, à même le carton. Dans les enceintes microscopiques et ultra-puissantes de son home cinéma, un commentateur meugle sur des séquences footballistiques.

— T'as bien entendu, je dis. Où est-ce qu'on reconditionne les réfractaires ? Tu le sais. Je sais que tu le sais.

— Mais t'es folle, il dit en essayant de se relever.

Je lui donne un coup de genou et je balance la chaise sur lui. Je m'appuie dessus. Le haut du corps coincé sous le dossier, il a beau gigoter des jambes, il ne peut plus bouger.

— Si tu ne parles pas, je dis, je t'explode la cage thoracique.

Là, je m'avance un peu. Même en pesant de tout mon poids sur la chaise (et même si c'est un gringalet), je ne suis pas assez lourde pour ça. Mais Ludo est dans une telle panique qu'il ne calcule plus les risques. Il est minable. C'est tout juste s'il ne se met pas à pleurnicher. La situation présente doit le renvoyer à tout un tas de souvenirs d'enfance douloureux : rossées de cours d'école, bizutages de vestiaires de gym, humiliations de pissotières, que sais-je. La vie ne doit pas être tendre avec des gnomes comme lui. Lui s'en est sorti par la fourberie.

— Attends, il dit. De quoi tu parles ?

— J'en ai plein le dos, mon vieux. Je veux savoir où est Karine. On m'a dit qu'elle était en recondition-

nement...

— Oui, peut-être, et alors ?

— Dis-moi où on reconditionne les gens. C'est tout ce que je demande.

— Mais à ton avis, pauvre débile !

Je m'allonge un peu plus sur la chaise. Ludo se voit mourir. Il pousse un râle de bête, la trogne rouge pivoine.

— Me traite pas de débile, je crie, et joue pas aux devinettes. Dis-moi juste où ça se passe.

— Dans les MER.

— Les mers ? Quelles mers ?

— Les MER ! Les Maisons d'Éducation Renforcée.

— Et elles sont gérées par qui ?

— Le Réseau, évidemment.

— C'est là où elle est, Karine ?

— Mais j'en sais rien.

— Bien sûr que tu le sais.

À force de gigoter comme une anguille, il réussit à se dégager de la chaise. Je tombe par terre, à côté de lui. Il rampe jusqu'à l'autre bout de la pièce, souhaitant mettre le maximum de distance entre nous deux. Il s'adosse au mur, sous l'écran, le souffle court. D'après les vagissements hystériques du commentateur, une des deux équipes est sur le point de marquer. Je me relève et m'approche de lui, la chaise à la main, bien décidée à donner l'estocade. Le pauvre type met ses bras devant son visage et pousse un nouveau râle.

Ah, il est beau le séducteur, avec son short et son maillot de foot d'où dépassent quatre membres rachitiques bien pileux et sa tête de con grimaçante qui commence à se dégarnir. Est-ce qu'on peut devenir quelqu'un d'autre que Ludo avec ça ? Oui, sans doute.

Penser le contraire ne serait pas juste. Il est né minus, comme moi, comme plein d'autres avant nous. Mais il a quand même eu le choix de devenir quelqu'un. D'autres choix que de se complaire dans sa médiocrité. Oui, même dans un monde comme le nôtre, c'est encore possible. Je veux croire que c'est possible. Réussir sa vie, pour Ludo, c'est avoir une chambre quatre étoiles dans un Foyer sélect, gratter tous les petits avantages à sa portée et surtout, surtout, ne pas sortir de sa misère. Là, il a encore une chance de briller. C'est le cafard en chef.

Je pourrais l'écraser. L'occasion n'a jamais été si belle. L'occasion, peut-être ne se représentera jamais. Mais je ne peux pas. Inexplicablement. Est-ce de la pitié ? Ou la peur de devenir comme ça, comme *eux* ? C'est surtout parce que trop facile de se payer un minable comme Ludo. D'autres le méritent plus que lui. Ça, oui, je peux faire beaucoup mieux.

Mes hormones cessent leur grand chambardement dans mon cerveau. L'héroïne que je me suis rêvée une minute redevient souris. Il n'y a pas assez de haine en moi, pas assez de rage. Comme plein d'autres, je vais me faire bouffer.

Nauséuse, je recule d'un pas. Je repose la chaise sur le sol. Je m'assois dessus, épuisée.

Un moment passe. Ludo s'éponge le front, reprend son souffle. Il s'ausculte vite fait. Il n'a rien. Rien du tout. Juste pris un bon coup à son amour-propre. Mais ça, c'est rien pour Ludo. Le quotidien.

— Je vais me rancarder, il dit en se relevant.

— Te rancarder sur quoi ?

— Sur Karine. Si elle est en MER, je pense que je vais pouvoir la trouver.

— Vraiment ? Et pourquoi tu ferais ça ?

Il se rassoit à la table, en face de moi, boit une gorgée de bière. Il jette un œil à l'écran, soupire (son équipe favorite vient de se prendre un but, historique d'après le commentateur), baisse le son avec la commande.

— Je vais le faire pour toi, il dit.

— Pourquoi, pour moi ?

Il baisse les yeux sur les restes de sa pizza. Une complète à la croûte ramollie par les micro-ondes. Il a l'air d'un petit garçon tout à coup. Presque attendrissant.

— Parce que je t'aime bien, quoi que t'en penses, il dit. De vous deux, t'as toujours été ma préférée. Et ouais, c'est comme ça. T'es plus belle, t'es plus honnête et t'es plus maligne qu'elle. Parce que cette salope de Karine, entre ce qu'elle m'a fait à moi et ce qu'elle t'a fait, elle peut bien crever là où elle est. C'est sûrement pas moi qui irai chialer sur son sort. Je sais pas pourquoi tu tiens tellement à la revoir mais puisque c'est important pour toi, je vais me rancarder.

Et puis, après quelques secondes :

— Tu sais, les gens comme nous, on devrait apprendre à se serrer les coudes.

15_

Tiffany vient me chercher à la descente du bus. C'est la première fois en six mois qu'elle fait ça. Elle n'a pas l'air du tout dans son assiette. À peine descendue, elle s'accroche à mon bras comme si j'étais sa plus vieille copine et m'entraîne sur un petit chemin.

— Oh, Mélanie, Mélanie, ma chérie, il faut que je te parle...

Elle tremblote contre moi. Je ne l'ai jamais vue dans cet état. J'ai assisté à ses crises de nerfs, oui, bien des fois. Mais là, c'est autre chose : elle a peur. Je ne la savais même pas capable d'un tel sentiment !

— Mélanie, c'est grave, elle dit. J'ai les PQ sur le dos.

Les PQ, ce sont les procureurs hautement qualifiés du recrutement. On ne les voit qu'en de rares occasions : en début et fin de vie professionnelle ou lors de réorientations. Sinon on fait peu appel à eux. Ça ne sert à rien et on s'en rend compte bien vite. Pour les évaluations et les affectations dans de nouveaux postes, tout se passe par la Toile. Quand ces gens-là daignent sortir de leurs bureaux, c'est très mauvais signe et jamais sans conséquence.

Tiffany est une garce et elle n'a que ce qu'elle mérite. D'ailleurs, la situation prête plutôt à sourire : son cher petit Brian vient de demander à rompre son contrat pour cause de non-respect des *lois sadiques*. En

clair, il accuse Tiffany de harcèlement sexuel. Celle-ci a déjà été convoquée aux bureaux des PQ, à la Fédération, et ils doivent venir aujourd'hui pour interroger le personnel de la Mairie. En tant que supérieure hiérarchique de Brian, elle risque gros.

— Ah, il a bien manœuvré, le petit salaud, elle dit. Il s'est bien foutu de moi. Il a bien profité de mon popotin et maintenant que ça l'intéresse plus, il m'envoie les PQ. Mais, je vais pas me laisser faire, tu peux m'en croire. J'ai une carrière irréprochable derrière moi et d'excellents bulletins scolaires. Il m'aura pas comme ça, le petit salaud.

Cette fille ne cesse de m'épater. Malgré la trouille, elle ne perd rien de sa superbe. Son agressivité naturelle semble pouvoir la sortir de toutes les situations. Pourtant, là, c'est loin d'être gagné. Durant ces derniers jours, alors qu'il a été brutalement éconduit par Tiffany, Brian est allé récolter les témoignages de ses prédécesseurs : trois ex-employés de la Mairie qui ont été dans la même position que lui. Trois garçons avec lesquels la Sous-préfète s'est bien amusée puis qu'elle a fait virer, pour harcèlement. Pour le malheur de Tiffany, ils ont tous accepté de témoigner, et tous disent la même chose, qu'elle a abusé d'eux. Pas si bête, le petit Brian, mis au parfum par Jean-Mi de ce qui lui pendait au nez, il a pris une longueur d'avance.

— Sauf que ses témoignages, ma chérie, ils valent que dalle, dit Tiffany. C'est quoi, ses témoins ? Des gars qu'ont été reconnus coupables de harcèlement sur ma personne. Ça vaut quoi, les témoignages de gars comme ça ?

À sa place, je ne serais pas aussi confiante. Quatre affaires de harcèlement en moins de deux ans, dans un

sens ou dans l'autre, ça commence à être un peu louche. Sans compter les affaires d'avant la Mairie. Tiffany a trop attiré l'attention sur elle. Elle a *fait trop de vagues*.

— Et Monsieur le Maire, je demande, il pense quoi de tout ça ?

Je viens de toucher le point sensible. Elle dodeline de la tête d'un air abattu.

— C'est lui *qu'y* sont allés voir en premier, elle dit.

— Et alors ? Il a parlé en ta faveur ?

Je ne peux pas m'empêcher de bicher et il faut que je me retienne pour ne pas lui rire au nez. Parler en sa faveur, Monsieur le Maire ? Tu parles que non ! La pauvre tombe des nues, elle était persuadée qu'il allait la soutenir, comme il l'a toujours fait. Sauf que dans les histoires précédentes, la loi était de son côté à elle, c'était elle, la victime présumée. Tiffany n'y entend rien à la psychologie des Élités : elles ne se mouillent jamais pour des gens comme nous. Jamais on ne les voit mettre la jambe pour séparer une meute de chiens en train de se disputer le bout de gras. Les affaires de chiens ne concernent que les chiens.

— Oh, il m'a pas enfoncée, non, elle dit. Mais il attend d'avoir plus d'éléments. Il a quand même dit que j'étais une gentille fille et qu'il était surpris. C'est bien, non ?

— Et les autres ?

— Je sais pas ce qu'ils ont dit. Tu sais, je crois *qu'y* m'aiment pas beaucoup. C'est normal, vue ma position, je fais des envieux. Mais, toi, ma chérie, tu me connais, toi. Tu vas leur dire que c'est pas vrai, hein ? Tu vas leur dire que je suis pas comme ça, hein ?

— Je vais dire la vérité, Tiffany, uniquement la vé-

rité.

Je ne sais pas ce qu'elle vient d'entendre mais elle me tombe dans les bras, pleine de gratitude.

— Je savais que je pouvais compter sur toi. J'oublierai jamais. Jamais.

C'est là que je comprends qu'en dépit de son évidente culpabilité dans cette affaire, cette fille est de bonne foi. Elle est persuadée d'être la victime d'une espèce de complot contre sa personne. Elle ne fait pas semblant pour m'en convaincre. Non, elle en est elle-même convaincue. Tout comme elle est convaincue d'être un modèle pour moi, un idéal féminin. Tiffany est malveillante, brutale et injuste mais elle est surtout bête. Cette bêtise sans fond lui fait voir le monde de travers et la fait agir de travers. Elle la pousse à faire du mal aux gens et, en même temps, la protège de tout remords. Dépourvue de regrets, puisqu'incapable de toute autocritique, Tiffany est dans l'impossibilité de progresser. Toute sa vie, elle va saccager la vie des gens autour d'elle et, toute sa vie, elle sera convaincue d'être une bonne personne. Juste parce qu'elle est bête.

Elle fait quelques exercices d'autosuggestion en avançant vers la Mairie. Elle murmure son laïus habituel : "Tout va bien. Je suis relaxée. Mon cœur bat de façon régulière. Mon corps est détendu. Tout va bien..." Moi, je n'en ai pas besoin. Je suis bien décidée à me la payer et cette "pensée irradiante" suffit à regonfler à bloc tous mes points d'ouverture cosmique.

Les deux PQ nous attendent devant la Mairie. Ils ressemblent à n'importe quels cadres moyens de la Fédération. On pourrait les déceler à des kilomètres — à leurs chaussures, à leur coiffure, à leur sourire —, à leur côté *Monsieur Fagnaux*. Il y a un homme et une

femme. Chacun d'eux porte une serviette en cuir bien serrée sous le bras. Ils empestent la naphthaline, sont sérieux comme des papes, propres comme des sous neufs et arborent un air de ravi de la crèche, contents qu'ils sont de quitter la grisaille bureaucratique pour respirer le bon air de la campagne. Sûr que cette enquête ne va pas être bâclée et qu'ils vont y consacrer le temps nécessaire. Fait rarissime : ils se déplacent pour la seconde fois. Ils sont déjà venus la veille pour interroger Monsieur le Maire et les hôtes de belles surfaces très qualifiées. Ils reviennent pour finir le travail d'investigation.

Tiffany leur propose un café. Les PQ acceptent avec reconnaissance. Elle va le faire elle-même et sort un paquet de gâteaux secs de son bureau. Elle installe tout ça joliment dans une assiette qu'elle pose sur le comptoir de l'accueil, à côté de tasses en porcelaine assorties. Elle a dû rapporter ça de chez elle car je n'ai jamais vu ce service.

— Comme c'est raffiné, dit la femme.

— C'était le service à ma grand-mère, dit Tiffany. J'en ai fait cadeau à la Mairie parce que ça nous arrive souvent, à moi et Mélanie, de prendre notre petit coup de jus toutes les deux en taillant une bavette. Pas vrai, Mélanie ?

Non. Pas une seule fois en six mois.

Ils nous parlent du temps, du cadre magnifique dans lequel on a la chance de travailler, s'entretiennent de la santé de Tiffany. Elle leur a parlé de ses problèmes rénaux pour les attendrir. C'est ce qu'elle fait toujours. Elle en profite pour en repasser une couche. Ça, oui, elle souffre même si elle ne le montre pas. Ses reins, ça lui donne de la tension et lui fait du mauvais

sang. Elle a peur. Qui peut dire comment ça va finir ce truc-là ? C'est dans la famille depuis toujours. Sa mère aussi a des calculs et sa grand-mère est morte de coliques néphrétiques. Une *malédiction de femmes*. C'est difficile pour elle mais elle ne veut pas *se laisser aller*. Elle veut rester un exemple pour le personnel de la Mairie. Non, elle n'a pas le droit de se plaindre, sa position ne le permet pas. Pourtant, c'est dur parfois, oh, oui, c'est dur. Les deux PQ ont l'air concerné. Le type lui prend le coude en dodelinant de la tête.

— Vous êtes courageuse, il lui dit.

Tiffany sourit avec affectation.

— Il faut bien, elle dit en épongeant une larmichette.

Elle est persuadée d'avoir marqué des points.

Monsieur le Maire a mis son bureau à leur disposition. C'est donc là qu'ils me reçoivent pour *s'entretenir avec moi*. En tant que plus directe collaboratrice de Tiffany, je suis la première sur leur liste ce jour-là.

— Ne vous inquiétez pas, dit l'homme en préambule. Il ne s'agit que d'une simple enquête de routine et ce que vous direz ne sortira pas de cette pièce. Parlez sans crainte. On reproche souvent à la Fédération d'agir seule dans son coin sans consulter personne. C'est évidemment faux et ces enquêtes de terrain sont aussi l'expression de la *démocratie de proximité* à laquelle nous sommes très attachés.

La *démocratie de proximité*. Depuis quelques années, c'est leur *credo* et ils nous le ressortent à la moindre occasion. Et pour cause.

À la suite de la Grande Crise, la décentralisation a été réduite à peau de chagrin. Les conseils généraux et

régionaux, les communautés de communes et d'agglomération, les pays et divers syndicats à vocations multiples, tout ça a volé en éclats. Ces différents organes, le plus souvent gérés par des élus incompetents et corrompus, ont causé la ruine de l'État. Le recrutement abusif de fonctionnaires territoriaux, les campagnes de communication disproportionnées, l'entretien des palais où siégeaient les conseils et, bien sûr, la mauvaise gestion des fonds publics ont fini par faire imploser le système. De plus, dans l'imbroglio des compétences attribuées aux différentes collectivités territoriales par l'État central, les administrés ne se retrouvaient plus et, donc, se sont sentis abandonnés.

La Grande Crise a permis d'en finir avec ce système archaïque qui, tant de fois, a prouvé son inefficacité. Les programmes de l'école élémentaire d'où je suis issue y consacrent des modules entiers. Les manuels scolaires regorgent d'exemples croustillants d'aberrations administratives, de dysfonctionnement et de malversations dont la décentralisation a été la cause. Entre les profs, c'est même un sujet de moquerie, un leitmotiv. "On n'est plus au temps de la décentralisation !" qu'ils disent tout le temps. Ça veut dire qu'il y a de la corruption dans l'air, ou que les choses ne sont pas claires, ou qu'il y a des privilèges. Ça veut dire tout un tas de trucs. Tous négatifs.

Avec un slogan-choc resté célèbre ("Non, l'État ne vous a pas abandonné"), l'État central a donc récupéré toutes ses billes. On appelle ça la *Politique du doigt tendu*, à cause du symbole présent sur les affiches de propagande qui représente une main fermée à l'index accusateur. Droit comme la justice, l'index nous vise,

nous, les gens, le peuple. Histoire de dire : on sait que vous êtes là. Mais aussi, d'après Lucrèce : on vous a à l'œil.

Seules les mairies ont survécu au pilonnage, avec les mêmes compétences qu'autrefois. Mais elles sont surveillées de près. Pour le reste, on ne parle plus de décentralisation mais de *déconcentration*. L'État reste maître du jeu et se fait représenter sur les territoires. C'est ça, la Fédération Sociale Laïque Républicaine. Elle contient *tout l'État en tout petit* et est présente jusque dans les moindres circonscriptions.

Ce système est incomparablement moins coûteux que l'ancien mais finalement tout aussi compliqué. En réalité, l'édification du nouveau système étatique déconcentré n'est pas allée aussi loin que prévu. L'État s'est vite rendu compte de la complexité de la tâche. Alors qu'il a été prévu au départ de tout englober dans la Fédération, on a dû créer un second organe institutionnel plus ou moins bâtard : le Réseau associatif. Certaines compétences du Réseau chevauchent celles de la Fédé, ce qui permet aux deux organes de se renvoyer la balle et de trimballer les administrés les plus retors jusqu'à épuisement. Mais surtout, tout ce beau monde n'étant pas élu, on reproche à la Fédération de vivre dans une bulle, loin de tout et peu préoccupée du sort des gens.

Alors une vaste campagne publicitaire a été organisée. On y voit des clones de Monsieur Fagnaux en train de serrer des mains, tout sourire, recevant les gens dans leurs bureaux ou allant les visiter sur le terrain, chez eux, à leur boulot, sur les lieux de formation, dans les écoles, etc. Ils semblent s'intéresser à nos vies, prennent en compte nos petits tracas, nous invi-

tent à participer aux débats publics, à nous engager. Tout ça se passe dans une ambiance feutrée, couleur sépia, bon enfant, musique d'ascenseur social, et le slogan s'affiche : "Chez nous, la démocratie de proximité n'est pas une simple expression".

— Vous pouvez me demander tout ce que voulez, je dis. Je n'ai pas l'intention de vous cacher quoi que ce soit.

Comme d'habitude avec les gens de la Fédération, le sujet principal n'est pas abordé de front. Ils commencent par me poser tout un tas de questions périphériques, sur ma vie personnelle, sur mes loisirs, sur ma santé, sur ma famille, mon enfance. Inutile de leur mentir. De tous les personnels administratifs, les PQ sont les mieux renseignés sur nous. Ils savent tout de nous. Nos vies entières sont contenues dans leurs serveurs. Impossible de leur cacher quoi que ce soit. À les écouter, ils nous connaissent même mieux que nous. Ils possèdent nos dossiers scolaires, nos tests psychologiques et ceux de nos parents. Ils ont nos bulletins médicaux, connaissent nos moindres bobos. Mais aussi nos destinations de vacances, nos passe-temps. Tout. Ils savent tout. Et c'est pour cette raison que leurs choix ne sont pas discutables et qu'une fille comme moi, une coiffeuse, peut se retrouver à faire du secrétariat parce que ça leur semble plus approprié à son profil.

J'ai les mains moites. Je n'aime pas me retrouver en face de ces gens-là. Je sais bien qu'en dépit des apparences, cette entrevue n'a rien d'une conversation au coin du feu et que cette mise en scène relève d'une stratégie bien rodée. Ils utilisent des méthodes de manipulations mentales de pointe. Plus ils posent de

questions et plus on se sent désemparé, mis à nue. Les questions s'enchaînent à grande vitesse mais sans aucune brutalité. Les deux PQ se relaient l'un l'autre, me laissant à peine le temps de respirer. Toujours avec le sourire, un visage encourageant, compréhensif. Ils acquiescent de la tête à toutes mes réponses, finissent mes phrases, me font des clins d'œil complice, comme s'ils me comprenaient, comme s'ils étaient dans une totale empathie avec moi. Je peux tout leur confier, y compris les choses les plus intimes. Ils sont là pour moi. Je suis la personne la plus importante du monde.

Ils sont tout près de moi. Ils m'ont installée dans le fauteuil de Monsieur le Maire et se sont posés du côté des visiteurs, comme Monsieur Fagnaux l'a fait dans le bureau de Sam. La table de travail de Monsieur le Maire n'est pas large et ils se sont collés tout contre, à seulement quelques centimètres de moi. L'homme doit avoir une cinquantaine d'années, il est bien conservé, un visage commun mais sans défaut, des yeux couleur châtaigne très chaleureux. La femme aussi a les yeux marron mais elle porte des lentilles. Je peux le voir de là où je suis. Je suis certaine qu'il ne s'agit pas de lentilles de vue. Elle doit avoir les yeux clairs, d'une couleur trop froide, trop peu engageante. Elle est plus jeune que lui, à peine maquillée, plutôt jolie mais pas assez pour mettre mal à l'aise. Une petite marque sur son menton lui donne du charme.

Une tristesse indescriptible m'envahit d'un coup. Pourtant, pour la première fois depuis des semaines, je me suis levée en sautant de mon lit. Péter les plombs sur Ludo m'a fait du bien et, surtout, je sais que je vais avoir la paix pendant quelques jours. L'Axé va mettre un peu de temps à ronger l'os que je lui ai donné et le

Conglomérat va attendre sans bouger que les choses se décantent. Ce qui va se passer après, je ne veux pas y penser. Je le verrai bien assez tôt.

Mais les PQ ont réussi à chasser de moi ce bel enthousiasme matinal. Leurs questions m'obligent à revenir sur des événements de ma vie que j'ai préféré oublier. À force de me faire parler comme ça de mon enfance, de ma vie, de moi, ils ne me soulagent pas. Ils contribuent au contraire à en souligner le pathétique, me renvoient à ma condition. Comme tout le monde, je n'aime pas me voir telle que je suis. Et même si je ne suis pas particulièrement complaisante à mon égard, j'essaie quand même de me fantasmer un peu au-dessus de la réalité. Et puis je croyais avoir changé. Être devenue plus forte. Avoir plus d'assurance. Je réalise en leur parlant que ce n'est pas le cas. J'ai tenu tête à Sibylline et au Conglomérat. J'ai provoqué un Bâton de réglisse. J'ai même cassé la figure à Ludo. Mais tout ça n'est que du vent. Des actes inconscients. Des petits coups de sang au milieu d'une vie consacrée au néant. Fondamentalement, je ne sais pas où je vais. J'avance à l'aveuglette, sans but. Avec la trouille au ventre, la même que mes parents, que mes grands-parents et que tous mes ancêtres. Une trouille bien ancrée, sur des générations. Une trouille endémique, atavique, celle des gens qui ont eu faim et froid, qui sont allés crever au front, qui ne savent pas ce que leurs enfants vont devenir et de quoi demain sera fait. Je ne suis pas devenue Lucrèce, non. Vivre à ses côtés m'en donne juste l'illusion.

Lorsqu'ils évoquent Karine, je ne suis plus qu'une coquille vide, des larmes me montent aux yeux. Il n'y a aucun dossier sur la table. Leurs serviettes sont res-

tées fermées, à leurs pieds. D'ailleurs je suis persuadée qu'il n'y a rien dedans. Elles aussi, elles font partie du décorum. Ces gens-là ont tout dans la tête, un disque dur à la place du cerveau. Et ils savent tout. Sur Karine. Sur Lucrèce. Sur le père de Lucrèce aussi.

— Elle vous manque, Karine ? dit la femme en me prenant la main sur le bureau.

— Évidemment qu'elle me manque.

— Vous étiez très proche l'une de l'autre ?

— Oui.

— C'était votre amie ?

— C'est toujours mon amie, ma seule amie.

— Malgré ce qui s'est passé entre vous ?

— Il ne s'est rien passé entre nous.

— Mais vous savez qu'elle s'est jouée de vous. Elle vous a envoyé quelque part où vous ne deviez pas aller. Elle y était préparée, elle, pas vous. Elle vous a trahis, Mélanie. Elle nous a tous trahis.

Elle dit ça avec une certaine véhémence, peu protocolaire.

Je ne peux pas répondre. Sur quoi font-ils une enquête ? Sur les frasques sexuelles de Tiffany ou les calamiteuses amitiés de Mélanie ? La femme comprend qu'elle a franchi la ligne rouge et que je suis en train de me rétracter. Elle lâche ma main. L'homme, contrarié par la boulette de sa collègue, enchaîne vite fait sur mon travail à la Mairie. Il me demande si je viens travailler avec plaisir, sans la "boule au ventre", si je me vois là pour plusieurs années, si j'apprécie le cadre, le boulot, les collègues. On s'approche, petit à petit, on cerne le cœur du problème. Après s'être enroulé autour de sa proie, le corps du piton fédéral, implacablement, resserre ses anneaux sur elle. Tiffany.

Je réponds comme un automate. Des tas d'images défilent dans ma tête, trop vite pour que je puisse y faire le tri. Je m'accroche à l'une d'elles, une seule : Jean-Mi en train de chialer sous la pluie. Moi, je peux tout encaisser avec Tiffany. Je n'ai pas de réelle rancœur pour ce qu'elle me fait subir. Ce qui s'est passé avec Brian, même, et tous les autres, j'en ai plus ou moins rien à foutre. Même chose avec les hôtesse de belles surfaces qui, je le sais bien, bavent autant sur mon dos que sur celui de la Sous-préfète. Mais le souvenir de ce brave gars en train de chialer tout ce qu'il peut. Ça, non, ça ne passera jamais.

Pourtant je ne charge pas Tiffany autant que j'en avais l'intention au départ. Je n'apprécie pas le rôle que la Fédération me demande de jouer pour elle, de nettoyer son caca, une fois de plus. Je suis écœurée par la façon dont on vient encore de jouer avec moi, de salir Karine qui, j'en suis sûre, n'est qu'une victime. Comme moi. *Leur* victime. Cette démocratie participative dont ils ont la bouche pleine, c'est quoi ? Inciter les moins que rien à se bouffer entre eux pour réguler le marché du travail ?

Je fais le minimum. Je dis juste ce qu'ils veulent entendre, sans plus. Ça suffira.

Je sors du bureau une bonne heure après y être entrée, lessivée. Tiffany m'entraîne dans les toilettes.

— Alors ? Alors ?

Je souris.

— Ça se présente bien, je dis.

16_

Comme je l'avais prédit, on me fiche la paix pendant quelques jours. Une paix royale. Sibylline ne met plus les pieds à la librairie. Il n'y a plus de Bâton de réglisse coordonnateur sur ma couette quand je rentre le soir. Tiffany est douce comme une chatte avec moi, persuadée que je n'ai dit que du bien d'elle et qu'elle va s'en tirer à bon compte. Quant à Sam, il ne m'adresse plus du tout la parole et m'évite dans les couloirs du Foyer.

Je peux me consacrer entièrement à Lucrèce.

Son état de fatigue ne s'arrange pas. Il est devenu fréquent qu'elle n'arrive que dans l'après-midi à la boutique et qu'elle me laisse seule pour recevoir les clients. Noël approche et je suis débordée. Les Élités s'offrent beaucoup de livres pour les fêtes. Des beaux livres illustrés, des nouveautés mais aussi, étrangement, des livres de poche. Comme on voit toujours les mêmes personnes, elles ont fini par s'habituer à moi. Disons qu'elles se sont fait une raison. La plupart s'obstinent à me traiter avec condescendance mais des liens de sympathie se sont établis avec quelques réguliers. Il n'est pas rare qu'ils me fassent partager leurs impressions de lecture ou qu'ils me conseillent des livres. Ça m'aide beaucoup dans mon travail. Comme j'ai une bonne mémoire auditive, je peux répéter à d'autres lecteurs ce qu'on m'a dit de tel ou tel ouvrage

et donner l'illusion que je l'ai lu moi-même. Je commence à me faire une petite réputation. Je passe du statut de *coiffeuse qui vend des livres* à celui de *libraire en formation*. Je progresse, oui. Je progresse même à pas de géant.

Pour autant, personne, ni Lucrèce ni les clients les plus passionnés, ne pourra me convertir à cet *amour des livres*. Lire, pour moi, reste fondamentalement une activité de fainéant, quelque chose de superflu. Je peux concevoir qu'on aime la lecture. Par exemple, le soir, pour s'endormir, ce n'est pas plus bête qu'autre chose. Ce qui m'échappe, en revanche, c'était cette obsession pour les livres. Certaines Élités viennent à la boutique deux ou trois fois par semaine et ne repartent jamais les mains vides. Ça dépasse mon entendement.

Un jour, n'y tenant plus, j'ai lancé à une cliente :

— Mais que faites-vous de tous ces livres ?

Elle m'a regardée avec une douce ironie et a dit, le plus naturellement du monde :

— Eh bien, aussi incroyable que ça puisse paraître, je les lis !

— Et après ?

— Quoi, après ?

— Vous en faites quoi ?

— Eh bien je les mets dans ma bibliothèque.

— Elle doit déborder, depuis le temps.

— Lorsqu'elle déborde, je l'agrandis et voilà tout.

J'imagine des pièces entières aux murs dissimulés derrière les livres, comme ceux de la librairie. Je me dis que si j'avais de l'argent et les moyens d'habiter une belle propriété, je la décorerais plutôt avec des plantes et de jolis tableaux. Et, surtout, je dépenserais mes sous à faire de grands voyages. Les agences de

tourisme proposent des tas de destinations de rêve. Le monde me fait tellement envie.

Malgré la surcharge de travail, et la fatigue que je commence à ressentir (mes deux emplois cumulés m'obligent à travailler cinquante heures par semaine, et je ne parle pas du temps que je passe dans les transports en commun), je me lance dans un nouveau défi qui, je l'espère, va me faire entrer dans les bonnes grâces de Lucrèce.

Comme chaque année au moment des fêtes, la municipalité propose un grand concours de vitrines décorées aux commerçants de la ville. Tous les magasins du Conglomérat y participent. Les Indépendants, jamais. Aussi, lorsque je demande à Lucrèce si elle veut bien que je m'en occupe, elle me fixe avec des yeux ronds.

— Tu veux qu'on participe à ce concours débile ?

— Ça égaierait un peu la boutique. Je crois qu'on en a besoin, non ?

Elle reste interloquée quelques secondes. Tout le travail qu'elle fait sur moi depuis des semaines lui semble ruiné. Puis elle a un geste de renoncement.

— Après tout, si ça t'amuse, fais-le. Au point où on est...

— Merci, Lucrèce. Vous verrez, vous n'allez pas le regretter.

Elle me regarde, sceptique. Elle entrouvre la bouche. Par crainte qu'elle ne change d'avis, je m'éclipse avec une pile de nouveautés.

— Mais, s'il te plaît, Mélanie, perds cette habitude de dire *boutique* quand tu parles de la librairie. Ça me déprime. Tu ne t'imagines pas à quel point ça me déprime.

Je me suis habituée aux sautes d'humeur de Lucrèce. Je les comprends, d'ailleurs. Alors qu'elle cherche toujours à se démarquer de la masse, comme la plupart des Élites et comme tous les Indépendants, moi, au contraire, je cherche à me fondre dedans. Dans mon milieu, on qualifie de *Bêcheurs* les gens comme Lucrèce. Dans le sien, on appelle *Ratas* les gens comme moi. Mais pourquoi une Bêcheuse et une Rata ne pourraient-elles pas finir par s'entendre ?

Les commerces du Conglomérat sont gérés, de loin, par des cadres managers. Ils ont leurs bureaux au siège de District du Conglomérat, dans le quartier des affaires de la ville, et n'en sortent qu'une ou deux fois par semaine pour contrôler les boutiques dont ils ont la charge. Ils examinent la tenue du personnel, vérifient que l'agencement des lieux est bien respecté, que les articles sont présentés convenablement, que le *discours maison* est bien énoncé, selon un cahier des charges ultra précis, appelé *la Bible*, rédigé par leurs supérieurs, les hauts cadres. Les vendeuses ne décident de rien. Ni des vêtements qu'elles portent, ni des articles qu'elles vendent, ni de la façon dont elles doivent les vendre. Elles ne sont que de simples exécutantes. Soumises à la loi du chiffre, appâtées par de piètres bonus, cotées au mérite comme des chevaux de course, évaluées chaque mois au regard de la *Charte Grande Qualité*, filmées, espionnées, intimidées, elles travaillent sous une pression constante et ne se font pas de cadeaux. Il y a en général une vendeuse en chef, sorte de Tiffany. Tyrannique et bien installée, elle fait la loi dans le magasin et lèche les godasses de tous les managers à portée de langue. Elle a un bon contrat et touche des bonus sur les bonus des vendeuses au-dessous d'elle,

des sommes parfois si importantes qu'elle a l'impression de faire partie de l'Élite. Hélas, lorsque l'âge la rend moins présentable, la dure réalité du monde du travail lui tombe dessus. Une autre Tiffany, aussi garce et servile, mais plus jeune et à la langue moins râpeuse, prend sa place. Au mieux, l'ancienne fait valoir ses droits de fin de vie professionnelle. Au pire, la Fédé la reclasse en usine. Rares sont celles, mais il y en a, qui parviennent à débaucher un manager. Toutes essaient.

Noël est la seule occasion où on leur laisse carte blanche. Le Conglomérat est à l'origine du concours municipal des vitrines décorées, comme il est à l'origine de toute la politique de la ville, puisqu'il tient la mairie. Aussi encourage-t-il son personnel à participer activement à l'événement. Mais ça gonfle les managers et ils se déchargent sur leurs vendeuses. Pour eux, c'est un bon prétexte pour prouver qu'ils leur laissent une certaine autonomie. Pour les filles, c'est un sacré exutoire. Elles prennent les choses très à cœur et rivalisent d'ingéniosité pour offrir les plus belles devantures aux passants (et se faire mousser auprès des managers). Tout le monde attend ça avec impatience, à commencer par les gamins.

Depuis la Grande Crise, il est interdit d'utiliser des luminaires pour décorer son jardin. Les guirlandes électriques sont tolérées uniquement à l'intérieur des maisons. Aussi les villes donnent-elles l'exemple : il n'y a plus de décorations lumineuses dans les rues. C'est une bonne chose et personne n'oserait dire le contraire. La facture énergétique de la Communauté a sérieusement baissé depuis qu'on les a supprimées. Malheureusement, la magie de Noël en a pris un bon

coup, et le moral des habitants aussi. Les quelques sapins synthétiques, même s'ils sont pourvus de boules et guirlandes multicolores, ne brillent pas la nuit. Les vitrines des magasins offrent donc le seul réel spectacle lumineux dans les rues. Et comme les commerces du Conglomérat ne ferment jamais avant vingt-deux heures, de nombreux badauds viennent en profiter jusque tard. Il est fréquent que les gens ressortent de chez eux après dîner pour aller se promener en centre-ville, en famille. Pour moi, ne pas participer à cet événement serait d'une tristesse à mourir.

Emportée par un entrain nouveau, je me mets au travail. Je peux enfin mettre à profit tout ce que j'ai appris dans mes revues de beaux-arts inventifs. Je compose une vitrine somptueuse aux couleurs de l'automne, avec des feuilles, mousses, sapinettes et brindilles que je vais ramasser au bois. Avec des branches de pins, je confectionne des couronnes. Je brode bottes et Pères Noël en tissu. Réalise des anges en papier mâché. Des pompons en laine. Utilise des techniques comme le scrapbooking ou le point compté pour fabriquer des cadres et des calendriers de l'avent. Un peu partout, je dispose des photophores colorés, illuminés de bougies chauffe-plat. Le peu de matériel que j'achète, je le paie avec mes propres deniers.

Le résultat final est raffiné, de bon goût, et surtout, très différent de tout ce que l'on peut voir dans les autres vitrines de la rue du Milieu. Dans les commerces du Conglomérat, ça clignote dans tous les sens. Des lutins mécaniques s'agitent, bondissent, applaudissent. Des Pères Noël se baladent sur des traîneaux montés sur rails. Des peluches animées font des acrobaties rigolotes. Les vendeuses n'ont pas non plus

lésiné sur la neige artificielle, la bombe dorée et le sapin synthétique. Ça dégueule de couleurs. Sans parler de la musique qui braille devant tous les magasins des vieux airs connus sur des crincrins insupportables. Lorsqu'on arrive devant la librairie, on est saisi par une impression de calme et d'apaisement. Une impression de pureté aussi. Alors que les vendeuses du Conglomérat n'ont utilisé que des décors issus de l'industrie, je n'ai eu recours, moi, qu'à des matériaux naturels.

Lucrece m'a laissée faire sans s'en mêler. Elle n'a pas émis non plus le moindre commentaire. Mais lorsque tout est terminé, elle se met devant la vitrine et avoue :

— Tout compte fait, c'est pas mal.

Ce n'est qu'un début. Le matin où je dévoile mon décor (car j'ai travaillé cachée derrière un grand drap), je ne reçois que des éloges. Je sais bien que la municipalité ne m'accordera aucun prix. Mais ma victoire est déjà remportée : moi, la petite coiffeuse des Foyers, j'ai réussi à épater les Élités.

17_

Je rentre de chez mes parents deux jours après Noël.

Je ne sais pas où Lucrèce a passé ses vacances mais elle semble reposée. Son visage a repris des couleurs et les cernes sous ses yeux, retrouvé leur adorable nuance gris pâle. Elle m'apparaît, en plus maigre, telle qu'elle m'est apparue la première fois. Elle m'a manquée durant cette semaine de vacances. Terriblement. Je n'ai cessé de penser à elle.

Elle a déjà pris son café quand j'arrive et tire sur la moquette, armée d'un cutter. L'effort fait luire son visage et empourpre ses joues. Échauffée, elle a retiré le col roulé qu'elle porte toujours et déambule en débardeur léger. C'est la première fois que je la vois si dévêtue. Ses épaules sont délicates, musculeuses et ha-lées. Elles commencent harmonieusement des bras qui se terminent par des mains longues aux doigts fins et droits. Son ventre semble dur sous le tricot moulant. Il est plat et contraste par ses proportions menues avec le bas de son corps, beaucoup plus charnel. Ses hanches, ses fesses, ses cuisses sont larges et pourraient appartenir à une autre personne. Cette fille est coupée en deux. L'ensemble pourtant n'est pas disgracieux. Lucrèce a été dessinée d'un seul geste, par un créateur original ayant ses propres idées sur la beauté. Elle ne ressemble à aucune autre fille. Ni à ces grandes ju-

ments racées qu'on trouve dans son milieu, et dont Madame le Maire est un sublime échantillon. Ni aux gazelles de chez moi, plus quelconques, moins tape-à-l'œil, mais parfois très jolies au deuxième regard. Elle est un être hybride, ou mieux : une synthèse, une conclusion à toutes les femmes.

— Qu'est-ce que vous faites ? je demande en me précipitant pour l'aider.

— J'en ai marre de cette moquette dégueulasse, elle dit, je remets le parquet à nu. Ensuite, je vais réorganiser toute la librairie, tu vas être contente...

La Librairie du Centre-ville est dans sa famille depuis plus d'un siècle et demi. Depuis sa fondation, par Jeanne Lechat, poétesse et féministe renommée, elle a subi peu de transformations. Le comptoir et la plupart des étagères datent de cette époque. D'autres ont été installées dans le même esprit et des plaques de cuivre gravées définissent les différents domaines : littérature, arts, sociologie, philosophie, psychologie, droit, histoire, botanique... Tout cela n'était pas destiné à être modifié et ne l'a jamais été. Lorsque, quarante ans plus tôt, il a hérité de la librairie, le père de Lucrèce s'est contenté de faire repeindre les murs et poser de la moquette sur le parquet. Depuis, le lieu est resté tel quel. Partout règne encore l'âme de Jeanne.

Conservatrices au plus haut point, les Élités disent apprécier cette immuabilité, ce caractère inchangé, presque intemporel de la librairie. C'est du moins leur discours officiel, en présence de Lucrèce. Car derrière son dos, ils ne se gênent pas pour se plaindre du manque de fonctionnalité de l'endroit et de son austérité peu accueillante. L'époque a changé depuis Jeanne. De nouveaux centres d'intérêt sont apparus. Et la fa-

mille Lechat ne s'est pas adaptée. On bidouille pour que tout trouve une place mais ce n'est pas toujours possible. Il faudrait faire des aménagements, modifier les espaces, réduire certains rayons, comme ceux des livres de philosophie et de sociologie, par exemple, qui même ici, dans la librairie des Élités, n'intéressent plus grand monde, au profit d'ouvrages consacrés à l'écologie, à l'ésotérisme, la parapsychologie, la mythologie, aux médecines douces et aux techniques d'accroissement de l'égo, eux, en plein essor. Au lieu de ça, on les case à droite à gauche et on perd un temps fou à les retrouver. De plus, la littérature jeunesse est très mal représentée. Or de nombreux gamins accompagnent les clients et souhaiteraient s'installer pour lire en attendant que leurs parents terminent leurs achats. Nous n'avons presque rien à leur proposer.

Consciente de tous ces problèmes, j'avais imaginé une nouvelle organisation des espaces. Je m'étais même amusée à dessiner des plans afin de prouver à Lucrèce que ce n'était pas si compliqué, — mon réaménagement ne demandait qu'un peu de bon sens et beaucoup d'huile de coude. Je lui avais conseillé de stocker en réserve les ouvrages les plus anciens et de les répertorier sur un listing que les clients auraient pu consulter sur une tablette. Avec la place ainsi gagnée, nous pouvions créer un espace pour les enfants, avec tous les ouvrages à leur hauteur, des coussins où ils auraient pu s'installer. Je lui avais même suggéré de leur lire des histoires. J'avais aussi imaginé des fauteuils pour les adultes, au milieu des étals de nouveautés. Puisque Lucrèce n'interdit à personne de se poser pour bouquiner. On aurait pu leur servir le café, comme ça se fait dans les librairies du Conglomérat.

Lucrèce n'avait pas pris au sérieux ma proposition. Elle m'avait laissée lui faire mon exposé sans m'interrompre, l'air amusé. Puis, à la fin, elle avait conclu, définitive :

— C'est très intéressant et je suis consciente du mal que tu t'es donné, mais il n'est pas question de changer quoi que ce soit ici. Et dis-toi bien que la pire des choses pour moi serait que la librairie de mon père ressemble à n'importe quel magasin de livres du Conglomérat.

J'ai fichu tous mes plans à la poubelle.

Alors pourquoi ce soudain revirement ? Je n'ose pas le lui demander. Je suis juste contente. Contentée qu'elle ait changé d'avis et qu'elle ait finalement tenu compte de ce que je lui ai dit. Contentée d'avoir de plus en plus de crédit à ses yeux.

Il n'est toujours pas question pour elle de servir le café aux clients ou de lire des histoires à leurs gamins. Par contre, elle trouve que ce n'est pas une mauvaise idée de leur aménager une place pour s'installer. De même, elle répugne à réduire le rayon philosophie. Mais elle a convenu de regrouper dans un même endroit les ouvrages écologiques et ésotériques. En réalité, il n'est pas nécessaire de supprimer beaucoup de livres pour faire de la place. Avec une meilleure rationalisation des espaces, tout rentre. Et au bout du compte, après deux journées de travail acharné, seule une encombrante collection de livres de poche a été remise.

Je suis fière du résultat. Sans avoir perdu son âme, la librairie de Jeanne s'offre une seconde jeunesse. Et c'est un peu grâce à moi.

À la fin de la journée, on s'installe toutes les deux

dans le canapé de chintz. Le descendre ici n'a pas été une mince affaire. Ce n'est pas mon idée de le mettre au centre de la boutique, parmi les nouveautés. J'avais imaginé quelque chose de plus actuel, comme des poufs de designers. Jamais je n'aurais pensé à mettre là le vieux canapé de son bureau qui, à mes yeux, est juste assez bon pour le rebut. Pourtant, Lucrèce avait raison, il se fond bien dans l'ambiance de la librairie. Et même, il équilibre le tout. Grâce à lui, le côté vieillot de la boutique devient une sorte de parti pris stylistique et donc, contre toute attente, il la modernise.

— Et où est-ce que je vais faire mes siestes maintenant ? demande Lucrèce.

— Pourquoi pas ici ? Comme ça je pourrai vous regarder dormir.

J'ai dit ça sans réfléchir et je me mets à rougir. Elle me regarde, sans étonnement. Je suis sûre qu'elle sait ce que je pense d'elle. On ne peut pas tromper une fille comme elle sur ce genre de choses, surtout pas moi. Elle étend son bras derrière mes épaules et elle me serre contre elle. Je me glisse au plus près, ma hanche contre sa hanche et je passe la main autour de sa taille. Cette fois, j'en ai la confirmation : son ventre est dur, comme celui d'une athlète. Et elle sent bon.

Je ne sais combien de temps on reste comme ça. Pour moi, tout s'arrête. Plus rien n'a d'importance. Peut-être que l'on peut nous voir de la rue, ça m'est égal. Je n'en ai rien à foutre que les Bâtons de réglisse nous lorgnent en coin comme ils en ont l'habitude. Rien à foutre que Sibylline débarque tout à coup et me décoche une nouvelle remarque empoisonnée. Même Tétainrose et son loden pourraient se radiner, je ne bougerais pas d'un millimètre. Je ne laisserais per-

sonne me voler ce moment.

Elle se met à jouer avec une mèche de mes cheveux bouclés. Ce que j'aurais aimé l'avoir comme sœur. Les miennes n'ont jamais eu de gestes tendres envers moi. Elles ne sont pas méchantes, non, mais je n'existe pas pour elles. Plus grandes que moi d'une douzaine d'années, elles n'ont pas accueilli mon arrivée avec beaucoup d'enthousiasme. Pour elles, et elles n'avaient pas tort, la petite boule de chair rosâtre que leur mère venait de sortir de son ventre était avant tout une source de dépenses supplémentaires pour la famille, un nouveau facteur de paupérisation. Et elle arrivait au pire moment, alors que leurs besoins n'avaient jamais été aussi importants. Alors, comme il n'était pas question de me le faire payer directement (ma mère ne l'aurait pas permis), elles avaient décidé de vivre leur vie sans me prêter la moindre attention. Dans le vague espoir, je pense, que je finisse par disparaître comme j'étais apparue et qu'elles se réveillent, un beau matin, miraculeusement débarrassées de ma présence.

Lucrèce se lève, fait un tour sur elle-même pour contrôler le travail effectué. Elle sourit.

— Ça me plaît, dit-elle. Et je suis sûre que ça plaira aussi à papa.

— Vous pensez qu'il va revenir quand ?

Ses yeux se posent à nouveau sur moi. Impénétrables.

— J'ai besoin de nager un peu, dit-elle. Tu veux venir avec moi ?

Lucrèce va à la piscine trois fois par semaine. Le plus souvent le midi. Lorsqu'elle revient après le déjeuner, ses yeux sont rougis par le chlore et elle me demande de lui mettre du collyre. Elle déteste ça. Sa

main m'agrippe pendant l'opération, malgré elle. Et elle peste, à chaque goutte, trouillardes comme une gamine, avant de s'excuser de m'infliger ce spectacle. Elle ne se rend pas compte à quel point j'y prends plaisir.

— Je n'ai pas de maillot de bain, je dis.

— Ils t'en prêteront un.

Je ne suis pas retournée à la piscine depuis l'école. Comme à l'époque, dès que j'entre dans les vestiaires, mon ventre se met à gargouiller. La touffeur шам-pouinée, le carrelage humide, les effluves chlorés, les échos de voix, l'exiguïté des cabines, tout ça me renvoie à d'horribles souvenirs d'enfance — cheveux indémêlables sous les séchoirs, chaussettes tirebouchonnées aux chevilles, maillots roulés en boule oubliés sous les bancs en plastique, soufflantes mémorables à la maison. Moi, sept-huit ans, idiote, paralysée au bord du grand bassin, montrée du doigt par mes camarades de classe, houspillée par une monitrice taillée dans un demi-bœuf, finalement poussée dans le dos par une bonne copine.

Je m'approche, tremblante, du bassin principal où Lucrèce a commencé à faire des longueurs de crawl. Elle va sur le ventre et revient sur le dos, souple, majestueuse, au milieu des lignes rouges et blanches, parmi d'autres nageurs expérimentés. J'hésite puis je me rabats sur les bassins de loisirs. Barboter avec les mamies, c'est juste à ma portée. Un petit parcours est aménagé, avec couloirs à bulles et jets d'eau, où l'on peut déambuler à pied.

Après une demi-heure, Lucrèce vient me rejoindre. Elle se glisse à côté de moi dans le bain bouillonnant. Elle fait quelques mouvements de jambes, accoudée au

rebord. Elle regarde partout autour d'elle, comme toujours, jamais tout à fait tranquille, jamais paisible. Il n'y a ici, selon moi, rien de bien menaçant. Juste quelques personnes comme nous, désireuses de se prélasser après leur journée de travail. Mais Lucrèce a l'art de voir des choses qui m'échappent. Je pense qu'elle a peur d'être suivie.

Les piscines, comme tous les organismes sportifs, sont gérées par le Réseau associatif. Lui seul obtient les agréments. Toutes les classes sociales sont bien obligées de s'y côtoyer. En réalité, elles se coudoient dans les bassins mais s'ignorent superbement. D'ailleurs, même en maillots et bonnets de bain (obligatoires), on peut flairer qui est qui à cent mètres. Cette presque nudité devrait nous renvoyer à notre humanité, simple et crue. Il n'en est rien. Même à poil, les gens gardent leurs habits, affichent des codes, se snobent. Rien ne semble pouvoir nous unir jamais. La fracture est totale, ouverte, irréductible. Nous ne savons pas, nous ne voulons pas vivre ensemble.

À quelques mètres de nous, oui, il y en a un, ça ne fait aucun doute. Un authentique, classique Bâton de réglisse seconde classe. La mâchoire carrée, l'air fier, un joli corps entretenu respirant la santé. Spécimen pur beurre du *Quadrige triomphant républicain*. Mais il n'est pas là pour Lucrèce. Il patauge avec sa femme. Ma mère, en plus jeune. Une employée administrative du Réseau. Rien qu'à sa manucure un peu forcée, je sais qu'elle est hôtesse d'accueil. Ils n'ont pas encore eu d'enfant. Ils n'en auront que le plus tard possible. Ça risquerait de nuire à leur carrière. Et puis elle veut garder sa silhouette de jeune fille. Lui aussi. Les gens du Réseau n'ont pas les moyens de recourir à la chi-

rurgie réparatrice.

Lucrèce les fixe avec une telle intensité qu'elle pourrait les noyer à distance.

— On y va ? finit-elle par lâcher.

Malgré l'interdiction affichée, elle se met toute nue sous la douche. Je n'ose pas la regarder. En tout cas pas ouvertement. Un coup d'œil me suffit pour savoir qu'elle est telle qu'elle s'est promise. Enfin nu devant moi, cependant, son corps délivre son dernier secret. Très étrangement et très merveilleusement, alors qu'ils se font oublier sous les vêtements, les seins de Lucrèce, bien que suspendus à des côtes creusées par ces dernières semaines d'inquiétude, offrent aux regards, libérés de toute entrave, une rondeur lourde, taillée dans la chair des cuisses plus que dans celle du ventre, pourtant plus proche géographiquement. Autant vêtue que dévêtue, Lucrèce est un mystère.

— Faut pas vous gêner ! dit une rombière à côté d'elle.

Lucrèce la toise sans lui répondre. Elle lui rend une bonne tête et son corps, sculptural, sans imperfection, est impitoyable pour tous ceux qui s'en approchent d'un peu trop près. Moi, pas folle, je me suis mise en face, dans l'autre rangée de douches. La vieille bêcheuse ne fait pas le poids et si elle a le sens des convenances, elle a aussi celui du ridicule. Elle ne demande pas son reste.

— C'est un monde ! dit-elle en rejoignant les cabines.

Lucrèce se tourne vers moi et sourit, comme une sale gosse qui vient de jouer un mauvais tour. On éclate de rire comme deux gamines. C'est la première fois que ça nous arrive. Depuis mes soirées avec Ka-

rine, je n'ai pas eu l'occasion de rire. Lucrece non plus, à cause de la maladie de son père. Alors là, sous la douche, c'est comme si on rattrapait des semaines de sevrage.

Je rends les accessoires de bain à l'accueil et je m'assois dans le hall en attendant Lucrece. Je jette un œil dehors, à travers les grandes baies vitrées. Le parvis est quasi désert. Parmi les rares passants, il me semble reconnaître Tétainrose. Je me lève d'un bond mais l'ombre disparaît, glissant entre les jardinières sur une trottinette électrique de la ville. Son feutre sur la tête, dans son éternel loden marine. Je me précipite dehors, trop tard. Sa machine file bon train et est déjà hors de vue. Je tourne la tête vers le bâtiment, tout en verre. On voit tout ce qui se passe à l'intérieur de la piscine. Un voyeur peut s'installer là et se rincer l'œil en toute impunité. Je suis certaine qu'il m'a suivie. Certaine aussi qu'il file chez moi. La peur m'envahit de nouveau, et la nausée.

Je commence à grelotter. J'essaie de me rassurer. Je n'ai aucune raison de m'en faire : j'ai fait ce qu'on m'a demandé. Si ce fichu Bâton de réglisse veut me voir, c'est pour me donner de nouvelles consignes. Ou, qui sait, pour me dire de tout abandonner ? On peut toujours rêver.

Lucrece me rejoint sur le parvis.

— Quelque chose ne va pas ? elle demande en voyant ma tête.

Je me force à sourire.

— Non, je croyais avoir vu quelqu'un que je connais. J'ai dû me tromper.

— Je te raccompagne chez toi ?

18_

Je me suis trompée. Tétainrose n'est pas chez moi. Mais il me faut vérifier trois fois qu'il ne se cache pas sous mon lit. Je suis dans un tel état de stress que je manque de crier lorsque Ludo frappe à la porte. Et je ne peux pas m'empêcher de l'injurier lorsque je vois sa tête de con s'immiscer dans l'embrasure.

— C'est malin, je dis. Tu m'as foutu la trouille de ma vie.

— Désolé, il répond, mais je ne connais pas d'autre moyen que de toquer pour dire que je suis derrière une porte.

— Oui, eh bien justement, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je voulais te parler de Karine. Mais si tu veux, je m'en vais...

— Non, reste. Excuse-moi. Je suis nerveuse ce soir.

— Je vois ça. Si tu ne m'assommes pas avec une chaise, ça ira.

J'esquisse un sourire.

— OK, je suis un peu désolée pour la dernière fois.

— C'est bon, on n'en parle plus.

— Alors, tu as du nouveau ?

— Je sais où elle est.

Je tombe assise sur mon lit et je serre mon nou-nours contre ma poitrine.

— Raconte, je dis.

— Le mieux, ce serait que tu viennes voir.

- Que je vienne voir quoi ?
- Karine.
- Karine ?
- Tu bosses demain ?
- Non. Jamais le dimanche.
- Je passe te prendre à dix heures.
- Comment ça, tu passes me prendre ?
- Je t’emmène la voir demain à dix heures.
- Qu’est-ce qui n’est pas clair dans ce que je dis ?
- Rien. Tout est clair. Sauf que mon cerveau n’est plus irrigué.
- Tu l’as retrouvée ?
- Question idiote. Ludo me fait un clin d’œil puis ouvre la porte.
- À demain, il dit avant de sortir.
- Ouais, à demain.
- Lorsqu’il toque le lendemain, j’ai comme la vague sensation de ne pas avoir fermé l’œil de la nuit. Tout juste somnolé en reluquant le réveil toutes les demi-heures. Je ne suis pas dans mon assiette et pourtant excitée comme jamais.
- T’es prête ? il demande.
- Et on descend jusqu’au parking.
- Tu as une voiture, toi ? je dis en face d’une es-pèce de camionnette antédiluvienne à moteur hybride.
- C’est un pote éleveur de chiens qui me l’a prêtée pour la journée.
- Et de fait, de violents effluves canins attaquent mes muqueuses nasales dès que je pose les fesses sur le siège passager.
- Bon, tu m’en dis un peu plus ? je demande sur la route.
- On a le temps, répond Ludo en augmentant le

son de la stéréo où sans doute ce qui s'est fait de pire dans l'histoire de la variété est en train de siruper.

Je coupe le son rageusement. Les odeurs de foire aux toutous, passe encore, les déjections sonores de fête foraine, non.

— C'est bon, Ludo, tu as assez laissé durer les suspens. Tu m'emmènes où, là ?

— À ton avis ?

Dans une MER¹, évidemment. Là où l'on reconditionne les éléments réfractaires de la société. Au plus fort de la Grande Crise, le système pénitentiaire a rendu l'âme : juges débordés, matons dépressifs, prisons surchargées, taux de suicide record chez les incarcérés. Tout a volé en éclat. La plupart des anciennes prisons ont été incendiées par leurs occupants, les autres ont été rasées. Quelques établissements pénitentiaires ont été reconstruits mais on les réserve aux criminels, pas aux délinquants. Ces derniers sont pris en charge par la Fédération. Quatre-vingts pour cent d'entre eux effectuent leurs peines sous forme de travaux d'intérêt général, sont pucés et rentrent chez maman le soir. Les vingt pour cent restants (les cas les plus durs) sont repris en main dans les MER par des Épo de compétition.

— Et Karine, comment elle va ?

— Tu ne vas pas tarder à le savoir.

Il me lance un sourire plus qu'inquiétant qui me met mal à l'aise. Le mec est en train de bicher et, moi, bonne poire, je suis là, confiante, étourdie à l'idée de revoir Karine, sans même savoir où il m'embarque.

— Arrête de jouer au con, Ludo...

¹ Rappel : Maison d'Éducation Renforcée

— C'est bon, Mélanie, détends-toi. Je suis pas en train de te monter une mayonnaise. Karine est sur un autre district. On a pas mal de route à faire. Tu peux dormir un peu si tu veux.

Ouais, dormir. Avec Ludo à côté de moi dans une fourgonnette de tueur en série au milieu des poils de bergers allemands... Pour les rêves érotiques, il faudra repasser. Mais je tente quand même de fermer un œil puisqu'à l'évidence je ne pourrai rien tirer de lui.

Je dois finir par m'assoupir car lorsque je rouvre les yeux, la camionnette stationne devant les grilles d'un bâtiment blanc, ultramoderne. Ludo est à l'extérieur en train de discuter avec un grand type à dreadlocks poivre et sel, sarouel bariolé et lunettes teintées jaune. Il fait des signes dans ma direction. Après deux minutes, Ludo revient vers la camionnette.

— C'est bon, il dit en ouvrant ma portière. Tu peux descendre.

Il me présente au grand type, Jeff, qui n'en a visiblement rien à secouer de qui je suis. Il nous ouvre la grille.

— Traînez pas là, il dit. C'est pas tellement autorisé de recevoir des visiteurs comme ça.

— Merci, je dis. C'est gentil.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'est gentil ?

— De faire une exception pour nous.

— Te fais pas d'illusion, bichette, je ne fais pas d'exception pour toi. Primo, j'emmerde le système. Secundo, j'en dois une à cet enfoiré. Tertio... ça me regarde.

Je préfère la boucler le reste du chemin. On traverse un parc bien tondu et, dans le hall, Jeff nous demande d'attendre.

— Je crois qu'elle est en cuisine, il dit avant de disparaître.

J'ai une boule dans le ventre. Ludo s'approche de moi et pose sa main sur mon épaule.

— Ça va aller, il dit.

Je fais un pas de côté pour me dégager.

— Quoi ? Oui, bien sûr que ça va aller.

Je fais mine de lire les affiches scotchées au mur. Le même baratin fédéral qu'au Foyer : "La démocratie... Moi, je la vis !", "Rejoignez-nous aux réunions de démocratie participative". Et les propagandes de l'Axe : "Pourquoi je m'investis ? Parce que c'est bon pour ma santé !" Depuis quelque temps, bizarrement, j'ai plus de mal à avaler ce genre de couleuvres. Mauvaise influence de Lucrèce.

Et puis je perçois la voix de Karine dans le couloir. Elle s'engueule avec Jeff.

— Tu vas me dire ce qui se passe, oui ou merde ?

Lorsqu'elle débouche devant nous, elle stoppe net. Elle ôte la charlotte de sa tête et la fourre dans la poche de sa blouse. Sa longue chevelure rousse ondulée dégringole sur ses épaules.

— C'est quoi, ce plan ? elle marmotte en nous jetant un regard noir. Ludo, qu'est-ce que tu fous là ?

Ludo ne répond pas. Elle se tourne vers moi :

— Et toi ?

Son ton est dur et ça me blesse. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me saute dans les bras mais... Non, je ne sais pas à quoi je m'attendais.

— On... On voulait avoir des nouvelles, c'est tout, je bafouille.

— OK, elle répond. Bah, vous en avez. Je vais bien. Maintenant tirez-vous !

— Baisse d'un ton, dit Jeff. Ils ont fait pas mal de route pour te voir, tu peux au moins leur accorder cinq minutes.

J'ai l'impression que Karine va lui sauter à la gorge. Mais Jeff ne baisse pas les yeux devant elle. Malgré son look de vieux rasta, il ne faut pas trop jouer avec ce mec. Karine pointe l'index vers Ludo.

— Je ne veux pas voir ce con, elle dit.

Puis elle sort.

— Vas-y, me dit Ludo. Je t'attends ici.

Je rattrape Karine dans le parc. Elle s'assoit sur le coin d'une table de ping-pong en béton et elle me fixe avec ses billes noires impénétrables sans parler. Moi, comme d'habitude quand je me retrouve en face d'elle, je compte les taches de son sur son joli nez retroussé.

— T'as changé, elle dit après un moment.

— Ah bon ? Qu'est-ce que j'ai de changé ?

— J'en sais rien. Tu fais encore plus... *bêcheuse* qu'avant.

— Je ne suis pas bêcheuse.

— Si, tu l'es. Tu l'as toujours été. Je trouvais ça marrant au début. Après ça m'a gonflé.

— Mais...

— Laisse tomber. Comment va Sam ?

— Il m'évite mais je pense que ça va.

— Ouais, ça va. Ça va toujours.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien.

Elle descend de la table de ping-pong et on s'enfonce dans un bois de bouleaux rachitiques.

— C'est censé nous calmer, elle dit.

— Quoi ?

— Les arbres, la verdure... On a même un potager,

tu le crois ? La réintégration par le végétal, ma vieille, c'est comme ça que ça s'appelle. Bande d'abrutis. Quand on me fourre une binette dans les pattes, j'ai juste envie de massacrer un Épo. Et je pense que je vais finir par le faire.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Karine ?

— On a une ménagerie aussi. Des ânes, des chèvres, des poules...

Elle se marre, goguenarde.

— Des poules, elle répète. Tu trouves ça apaisant, toi, une poule ? Un de ces jours, je vais faire un carton dans leur poulailler de merde.

Je l'attrape par le bras.

— Karine, qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle me jauge froidement. J'ai de plus en plus l'impression d'être face à une étrangère.

— Qu'est-ce que tu veux savoir, au juste, ma vieille ?

— Je veux savoir ce qui t'est passé par la tête quand tu m'as envoyée à la librairie.

Elle retire son bras.

— Tu t'es toujours crue épargnée de tout, toi, hein ? elle dit. La petite Mélanie chérie à son papa et à sa maman qui bossent pour le Réseau...

— Épargnée ? Tu trouves que j'ai été épargnée ?

— Ouais, ma vieille, et pas qu'un peu. T'as jamais rien foutu. Aucune ambition. Aucun effort. Tout t'est toujours tombé tout cuit dans le bec. T'as jamais rien compris à rien. Tu glandouilles en attendant de te décrocher une Élite. C'est ce que ta maman t'a appris à faire.

— C'est n'importe quoi, Karine.

— Moi, ma mère, elle s'est coltiné toute seule

l'éducation de ses trois mioches et tu sais pourquoi ? Parce que mon père a choppé une *alpha* quand j'avais dix ans à cause d'un putain de thon infecté. On l'a envoyé dans un centre médicalisé, soi-disant pour le soigner. On a espéré pendant des mois qu'il s'en sorte. Et on n'avait pas le droit de le voir. Toute visite interdite pour les *alpha*. Ce cirque a duré plus d'un an. Et un beau matin, on a reçu un coup de téléphone pour nous annoncer qu'il était mort.

— Je suis désolée, je ne savais pas. Tu m'avais dit que tu n'avais jamais vu ton père.

— Je t'ai dit ce qu'une fille comme toi peut comprendre.

— Et pourquoi je ne pouvais pas comprendre ça ? Que ton père est mort d'une maladie *alpha* ?

Elle hausse les épaules.

— Il s'agit pas ça, elle dit. Écoute bien ce que je vais te dire et fais un effort pour essayer de piger parce que je n'ai plus la patience de répéter quinze fois la même chose : mon père est mort parce qu'on ne l'a pas soigné. On ne l'a pas soigné parce qu'on laisse crever les *alpha* sans lever le petit doigt. Les centres médicalisés sont en réalité des mouiroirs où les malades sont entassés pour éviter les pandémies. Les *alpha* sont mis en quarantaine en attendant de crever. C'est tout.

— Mais ça n'a pas de sens, Karine. Tu délirés. Pourquoi on ferait ça ?

Elle s'approche de moi et articule comme si elle s'adressait à une demeurée :

— Pour éviter la surpopulation... On était neuf milliards d'habitants au moment de la Grande Crise. En trente ans, le nombre d'habitants a baissé d'un tiers. L'objectif, c'est de diviser encore le nombre par trois.

Deux milliards d'habitants, grand maximum, c'est tout ce que peut supporter cette planète d'après les spécialistes sanitaires. Alors les *alpha*, on les laisse mourir. L'Axe a juste vocation à garder le contrôle, pas à guérir.

Je me mets à trembler. C'est comme si une tempête venait de souffler dans ma boîte crânienne. Je ne comprends plus rien.

— Mais... je balbutie. Comment ? On laisse mourir ces gens ?

— Priorité communautaire, ma vieille. Les experts sont formels : la surpopulation nous fera tous crever de toute façon. Les maladies *alpha* sont vues comme une aubaine par les autorités. Ils se disent : OK, on laisse faire, la surpopulation flingue l'écosystème donc la nature réagit et se régule elle-même. Ils n'ont pas vraiment les mains sales, tu comprends. Elles sont même bien blanches, leurs mains. Les maladies *alpha*, c'est quoi, au fond ? Une nouvelle forme de sélection naturelle. En réalité, c'est un putain de génocide et tout le monde ferme sa gueule.

— Mais comment tu sais tout ça ?

Elle me rit au nez.

— Je ne suis pas une oie blanche comme toi. Ça fait des années que je fais mon trou dans ce système pourri.

Je m'adosse à un bouleau. Je prends quelques boîtes d'air frais. Soudain, tout devient clair dans ma tête.

— C'est pour ça que tu m'as envoyée à la librairie. Tu ne voulais pas enquêter sur un homme atteint d'une maladie *alpha* comme ton père. C'était au-dessus de tes forces. L'Axe aurait réussi à le coincer à cause de

toi. C'était comme le condamner à mort. Alors tu m'as refilé le bébé. Ça embrouillait la situation vis-à-vis de la Fédé et, moi, hein, je suis une cruche. T'étais certaine que j'allais tout faire capoter et que le père de Lucrèce aurait le temps de se mettre à l'abri...

— C'est vrai que t'as changé. T'es un peu plus bêcheuse mais t'es aussi moins gourde qu'avant. Sauf que tu oublies un détail, ma vieille. Si je t'ai refilé le job c'est aussi parce que tu m'exaspères. Sur ce, salutations distinguées.

— Tu es déçue ? me demande Ludo dans la camionnette.

Le front collé à la vitre, je regarde le paysage défiler devant moi. Un paysage de bocages, de haies écologiques, d'éoliennes troisième génération, d'agriculture responsabilisée. Dans un champ, quelques vaches nous regardent passer. Des vaches de décoration, pas de celles qu'on retrouve dans notre assiette — celles-là, on ne les voit jamais, elles ne sortent pas des hangars et sont nourries d'aliments bioraisonables desséchés ultra-performants. Des vaches à touristes, classées au patrimoine, esthétiques, peignées, harmonieusement tachetées. Des vaches d'écosystème, des vaches d'entretien. Des vaches de musée.

— Je ne sais pas ce qu'elle a pu te raconter mais il faut que tu saches qu'elle perd la boule.

— Comment ça, elle perd la boule ?

— J'ai discuté un moment avec Jeff en t'attendant. Karine a bossé dans une usine à méthane enrichi...

— Oui, je sais.

— C'était une usine de recherche où les ingénieurs tentaient de recycler certains déchets chimiques en les utilisant comme accélérateur de fermentation pour

transformer en gaz des déchets organiques. Ils ont testé différentes formules. La Fédé avait recruté quelques volontaires pour les manipulations, moyennant des bonus extrêmement lucratifs. Karine faisait partie de ces volontaires, avec une quinzaine d'autres personnes triées sur le volet. Des ultras. Mais il y a eu un problème avec un composant chimique. Plusieurs volontaires ont commencé à péter les plombs. Il y a eu des bagarres et des cas de méningite. Les ingénieurs ont été obligés d'interrompre le programme. Le fait est que sur les quinze volontaires, huit ont été atteints de troubles du comportement : paranoïa aiguë, bouffées délirantes, sautes d'humeur, violence incontrôlée, etc. La Fédé pensait que Karine avait été épargnée mais les symptômes ont fini par se réveiller. Lorsqu'elle t'a re-filé le job à la librairie, ils ont compris qu'elle aussi venait de péter les plombs. Depuis, elle se fait des films pas possibles...

— Genre ?

— Genre les petits hommes verts, enfin, des trucs délirants de schizo, tu vois.

— Je vois.

— Elle t'a dit des trucs ?

— Non. Elle était normale.

Faire confiance à Ludo ? Jamais. Même dans l'état dans lequel je suis, il n'est pas question de me confier à ce type.

Il pose sa main sur mon genou.

— Mélanie, tu peux me parler si tu as besoin, il dit.

Je repousse sa main.

— Pas de ça, Ludo.

— Désolé mais... il faut que tu comprennes que, des gens comme nous, on ne s'en sort qu'en se serrant

les coudes. Je te rends service, tu me rends service. Il faut qu'on soit corrects les uns envers les autres.

— Attends. Tu es en train de m'expliquer quoi, là ? Que le fait de m'avoir emmenée voir Karine t'autorise à me sauter ?

— Non. Mais disons que je t'ai prouvé mon attachement, alors sois gentille.

— *Sois gentille* ? Ludo, j'apprécie beaucoup ce que tu as fait pour moi et, si je peux te rendre la pareille un jour, je le ferai sans hésiter. Mais que les choses soient claires entre nous : je ne coucherai jamais avec toi.

Il fait une embardée et se gare sur le talus.

— Mais tu te prends pour qui, au juste ? il demande en tentant de gonfler ses pectoraux.

— Ne me fatigue pas, s'il te plaît. Le moment est super mal choisi.

— Tu crois que tu as découvert la face cachée de la Lune parce que tu bosses avec une Élite ? Mais ne te fais pas d'illusions, ces gens-là te méprisent. Ne t'imagines surtout pas que tu peux compter sur eux. Si un jour t'es dans la merde, ils ne lèveront pas le petit doigt pour toi.

— Je le sais déjà tout ça, Ludo, alors garde ta salive et épargne-moi ton petit laïus moralisateur. Je suis une bêcheuse ? D'accord. Karine vient de me le rappeler.

— Je te dis juste de ne pas te tromper de famille. Toi et moi, on est de la même famille. Et même si tu ne peux pas m'encadrer, et même si je te dégoûte, on est de la même famille, t'y peux rien. Tu peux toujours taper sur le ventre de ta patronne et aller à la piscine avec elle. C'est une Élite, et tu ne feras jamais partie de sa caste.

Je fais un bond sur mon siège.

- Qu'est-ce que tu viens dire ? je hurle.
- Quoi ? il bredouille. Je... Rien.
- Tu lui as parlé, hein, espèce de pourri !
- Quoi ? À qui ?
- C'est lui qui t'a dit que je suis allée à la piscine avec Lucrèce hier soir ? Depuis combien de temps t'es de mèche avec ce type ?
- De qui tu parles ? il demande en se tortillant sur son cul d'un air gêné.
- Tu sais très bien de qui je parle. Tétainrose ! Cette saloperie de Bâton de réglise ! Je l'ai vu hier, sur sa trottinette. Il m'a suivi. Je suis sûre que ça fait des jours qu'il me piste. Alors, réponds ! Depuis combien de temps t'es de mèche avec lui ? C'est grâce à lui que tu as retrouvé Karine ? C'était quoi le but de l'opération ? Gagner ma confiance pour que je déballe tout ce que je sais sur le père de Lucrèce ?
- Non, non, non. Je connais ce gars, c'est tout. Il est venu me voir hier soir parce qu'il fait une enquête sur toi, c'est vrai. Mais on a juste discuté, point.
- Et il t'a dit, tout naturellement, que j'allais à la piscine avec ma patronne.
- Je le connais, je te dis. On a juste taillé le bout de gras.
- Vous êtes de la même... *famille*, hein, c'est ça ? Fais-moi plaisir : ramène-moi chez moi. Ça ne sent pas que les poils de clébard, ici, et je commence à avoir envie de vomir.

19_

Dans ma tête, les paroles de Karine tournent en boucle à une vitesse folle. Les maladies *alpha* ne se soignent pas ? Lucrèce est-elle au courant de ça ? Je voudrais lui en parler. C'est un vrai supplice de vivre avec ce que je viens d'entendre sans pouvoir le partager avec quelqu'un de confiance. La pensée d'aller voir Sam m'a bien effleuré l'esprit mais ce n'est pas une bonne idée. On peut lui parler d'un problème au boulot ou d'une fin de mois difficile. C'est le premier à se démener pour dépatouiller les choses. Il ne compte pas ses heures. Mais quoi ? Lui expliquer que la Communauté entretient l'espoir que l'on puisse guérir d'une maladie *alpha* dans le seul but de parquer les malades pour éviter les contagions et qu'elle les laisse mourir pour réguler les problèmes de surpopulation ? Il me prendrait pour une folle et même pire : il me prendrait en grippe. Sam, comme tous les Épo, n'aime pas trop les vagues. Et d'ailleurs, c'est l'une des premières choses qu'il m'ait dites lorsque j'ai emménagé au Foyer : "Si tu ne fais pas trop de vagues, tout devrait bien se passer entre nous". Tous les Épo disent ça. Ils font partie de la Fédé, ont des comptes à rendre et n'apprécient pas qu'on attire l'attention sur leur îlot de Foyers. Déjà j'en ai trop fait. Depuis la visite de Monsieur Fagnaux, l'attitude de Sam a changé à mon égard. Il cherche à se débarrasser de moi.

— Maintenant que tu as un CPE¹, tu pourrais postuler pour avoir un LSL², il m'a dit au détour d'un couloir. J'appuierai ta candidature.

— Je ne me sens pas encore prête pour ça.

— J'ai des demandes. Une liste d'attente longue comme mon bras. J'ai besoin de ton logement.

— T'as qu'à diviser celui de Ludo par deux.

Sam se fiche pas mal de la liste d'attente. Sur les cinq Foyers de l'îlot, il y a au moins sept T1 en attente de résidents depuis des semaines. Sam ferait mieux de consacrer son énergie à accélérer les procédures d'attribution des logements s'il se soucie vraiment de réduire sa liste d'attente. De plus, je ne suis pas le seul CPE de l'îlot. Non, je commence juste à le gêner.

Et d'ailleurs, peut-être que Ludo a raison : Karine perd la boule. J'avais bien remarqué que son caractère avait changé lorsqu'elle a commencé à travailler dans son usine à méthane enrichi. Son système nerveux en avait pris un coup. Est-ce possible qu'elle soit entrée dans une sorte de délire paranoïaque ? Et qu'elle ait inventé toute cette histoire sur les centres médicalisés ?

Je vais sur la Toile pour chercher des informations. Il n'y a pas l'ombre d'une trace de rumeur de génocide des malades *alpha* par la Communauté. En revanche, il y a pléthore de blogs d'anciens *alpha* qui s'en sont sortis et qui témoignent de la compétence du personnel des centres médicalisés. Ils ne tarissent pas d'éloges sur la façon dont on les a accueillis, rassurés, sur l'attention particulière qu'on a mise à les traiter avec dignité, comme des êtres humains et non comme des

¹ Contrat Plein d'Espoir

² Logement Social en Lotissement

malades, à soulager leurs angoisses par une prise en charge psychologique renforcée (avec formation aux arts du cirque et au mime) et leurs souffrances par l'acupuncture.

Karine délire. Évidemment qu'elle délire. Mes parents ont travaillé pour le Réseau toute leur vie. Si des actes aussi ignobles avaient cours, ils le sauraient. Et comment serait-il possible qu'une monstruosité d'une telle ampleur (planétaire...) puisse se dérouler dans l'ignorance générale ? Je ne crois pas trop aux conspirations universelles.

La vie dans le Foyer est de plus en plus insupportable. Non seulement je n'y ai plus d'amis mais il me faut en plus éviter Ludo dans les couloirs. Et comme par un fait exprès, je n'arrête pas de tomber sur lui.

— Tu me pistes ou quoi ?

— Arrête de me bouder. Je suis de ton côté.

Je ne décolère pas contre lui. Qu'il soit en affaire avec le type qui me pourrit la vie me répugne. Il s'est bien foutu de moi. Mais qu'ai-je à espérer d'un gars comme lui ? On fait partie de *la même famille* ? Ah non, sûrement pas. Je n'ai plus de famille et personne sur qui compter à part moi.

Dans la rue, je rase les murs. Je me retourne quinze fois jusqu'à l'arrêt de bus avec toujours la sensation d'être suivie. Qu'est-ce qu'il y a au juste sur la clef USB que j'ai refilée à Tétainrose ? Pourquoi fait-il une enquête sur moi ? Ces questions m'obsèdent tellement que je n'arrive plus à me concentrer sur rien.

À la Mairie, je bâcle le boulot. Heureusement, la Sous-préfète n'est plus en état de me réprimander. Les PQ n'ont toujours pas rendu leur rapport et la malheureuse dépérit à vue d'œil. Ses ateliers d'autosuggestion

logorrhallyque ne suffisent plus à la regonfler alors elle s'envoie des pilules. Elle néglige son maquillage, a abandonné ses jupes au-dessus du genou et personne n'a plus de nouvelles de sa culotte depuis des semaines. Je ne la vois plus sautiller comme une puce devant Monsieur le Maire et, au grand soulagement de mes oreilles, elle a perdu l'habitude de siffloter à longueur de journée. Ça devrait m'attendrir mais je connais trop bien l'abeille pour savoir que ce qui la mine n'est pas tant l'angoisse de la décision de la Fédé sur son sort que l'impossibilité pour elle de continuer à persécuter son entourage. Elle doit faire profil bas, soigner les apparences et pire : être gentille avec tout le monde. Ses démons, empêchés de cracher leur venin, la grignotent de l'intérieur. Nous torturer est son nutriment. Là, sevrée de cruauté, elle est en carence de vitamine. Plus de carburant. À sec, mémère.

Dehors, les contremaîtres designers-paysagistes ont retrouvé le sourire, et les hôtesse de belles surfaces chantonnent en shampooinant les sols. Jamais le travail n'a été aussi bien fait ni aussi vite. On ose se parler et se raconter la vie autour d'une tasse de café. Ce n'est pas grand-chose mais ça change tout. Je me rends compte que les filles m'aiment bien. Avant elles ne me faisaient pas confiance. Mais maintenant que la Sous-préfète est muselée, elles se confient à moi et me cajolent comme une petite sœur.

Autre effet de sa disgrâce : Tiffany me dispense de sa pornographie de pissotières. Ce pourrait être une bonne nouvelle si elle ne l'avait remplacée par un exposé quotidien approfondi de ses bilans médicaux. Je suis tellement au fait de ses aventures intestinales que son côlon m'est aussi familier qu'une région dans la-

quelle j'aurais passé les vacances toute mon enfance. J'en connais les moindres recoins, curiosités et terroirs. D'une façon générale, la totalité des organes internes de Tiffany n'ont plus de secret pour moi. Non contente d'être l'hôtesse principale en accueil-conseil-secrétariat de la Mairie, je pourrais faire des heures sup comme guide touristique de la vessie, animatrice du patrimoine de l'œsophage et conservateur de la vésicule de Tiffany. Tant d'impudeur me met mal à l'aise (moi, issue d'une famille dans laquelle les filles n'apprennent l'existence de leurs ovaires que le jour où elles ont leurs premières règles) et n'est pas sans me provoquer de puissants hauts de cœurs.

— Mélanie, mon médecin m'a prescrit des médicaments contre les remontées acides de l'estomac à cause des pilules que je prends pour mes nerfs. Le problème, c'est que ça me donne de l'aérophagie. D'abord il m'a dit de manger plus de laitages fermentés aux bio-enzymes ultra actifs. Mais ça ne donne rien. La nuit, je pétomane comme une vieille baudruche, tellement que je suis obligée d'ouvrir la fenêtre. Alors il m'a prescrit des cachets mais, là, c'est encore pire parce que ça me donne des diarrhées. Ça peut me prendre n'importe où. L'autre jour, je faisais les magasins avec mon chéri et ça m'a pris dans une cabine d'essayage. J'ai été obligée de courir en petite tenue dans la boutique en beuglant après toutes les vendeuses pour qu'elles m'autorisent à utiliser les cabinets. Elles y croyaient pas, les bourriques, et pensaient que je faisais de la comédie. Heureusement que mon chéri était là et qu'il s'est fâché tout rouge. Bah, ma vieille, je suis arrivée juste à temps...

Lorsqu'elle commence à me parler de la consis-

tance de ses selles, là, non, je suis obligée de m'enfuir.

Passé l'écœurement, je suis impressionnée par la faculté de cette fille à glisser aussi vite du vagin à l'intestin. Le monde de son bas-ventre est pour elle comme deux pays sans frontière et, d'une façon générale, son corps, dans toute sa complexion, un objet du monde aussi verbalisable et discutable qu'une décoration d'appartement ou un résultat sportif. Oui, je suis admirative de sa décontraction face au concret. Moi, je suis trop idéaliste. J'ai tendance à poétiser les choses, à leur ôter toute consistance, à ne pas oser m'aventurer sous l'épiderme. Je reste à la surface pour ne pas me noyer. Que la chair s'entrouvre et je manque de sombrer. Tiffany, non, s'y trempe avec gourmandise, aussi à l'aise des deux côtés de la paroi.

Elle a un *chéri* depuis peu. Sous-fifre d'une entreprise du Conglomérat. Deux semaines après leur rencontre, ils se sont installés ensemble et parlent mariage. D'après Tiffany, c'est un authentique coup de foudre. Mouais.

— Ma petite Mélanie, dès qu'on s'est vus avec mon chéri, il y a eu comme de l'électricité dans l'air. Moi, j'avais les jambes toutes drôlettes, comme quand je suis pompette. Et lui, il a failli attraper de la conjonctivite à force de me regarder sans cligner des yeux. J'avais encore jamais été en couple. Bah, ma vieille, c'est vraiment super.

Pour ce qu'elle m'en raconte, *être en couple*, pour Tiffany, se résume à deux pratiques quotidiennes : se bécoter en regardant la télé et se vider les boutons d'acné.

— En plus, j'adore le regarder faire pipi. Je dois être un peu perverse...

Un peu ?

Je ne crois pas une seule seconde à son histoire de coup de foudre. D'abord parce que je ne l'imagine pas capable d'aimer quelqu'un. Ensuite parce que de toute évidence son chéri n'est pas à la hauteur de ses ambitions (elle vise au moins un cadre du Conglomérat). Enfin parce qu'elle ne donne pas du tout l'impression d'être portée par l'élan amoureux. Au contraire, elle se ratatine. Je suis persuadée qu'elle s'est précipitée dans les bras du premier gogo venu pour faire bonne mine auprès de la Fédé. Être en couple lui donne une certaine assise sociale, ça fait sérieux. Faut pas chercher plus loin.

Elle se donne du mal pour rien. Pour ce que j'en sais, son sort est déjà scellé. Monsieur le Maire m'a convoquée dans son bureau en catimini, le jour de la visite médicale mensuelle de Tiffany.

— Mademoiselle Fournier, je vais avoir besoin d'une remplaçante au poste de secrétaire médiatrice interculturelle responsable en accueil-prospection-développement-tourisme dans deux mois. Je compte proposer votre nom à la Fédération. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Monsieur le Maire n'a pas tellement apprécié de voir une paire de PQ roder autour de ses plates-bandes communales. Ça nuit à son label touristique *Nos communes ont le sourire* (quatrième sourire obtenu dans la douleur après des années d'efforts et de léchouilles auprès des hauts consuls développement-tourisme de la Communauté...). Qu'elle soit reconnue coupable ou non de violation des *lois sadiques* par la Fédé, Tiffany a fait *trop de vagues*. Son contrat s'arrête dans deux mois, il ne sera renouvelé. Le mien non plus : j'ai dé-

cliné l'offre de Monsieur le Maire. Crime de lèse-majesté.

20_

Je me sens beaucoup plus à l'aise dans la librairie depuis les nouveaux aménagements. Et je ne suis pas la seule. Les Élités, elles aussi, se réjouissent de ce changement. Nous n'avons fait que déplacer des meubles et retirer la moquette, mais les clients s'imaginent plus.

— J'adore la nouvelle peinture, m'a confié l'une d'elles. Franchement, il était temps de faire un peu de propre. Vous avez une bonne influence sur Lucrèce, on dirait...

Je me suis mise à rougir.

— Vous savez quoi ? Vous devriez faire une petite fête pour inaugurer les travaux.

J'en ai parlé à Lucrèce en souriant. Sans illusion. De tous les mots du dictionnaire, le mot "fête" est celui qu'elle méprise le plus. Je ne compte plus les fois où elle m'a sorti des expressions comme *la fête c'est le cimetière de la pensée...* Sans jamais comprendre ce qu'elle veut dire. Pour ce qui me concerne, je me réjouis des nombreuses fêtes populaires organisées dans les quartiers par le Réseau associatif et des manifestations du Ministère du Plaisir et de la Culture, comme les "Nuits de la délectation", avec des thèmes surprises différents tous les mois, même si je n'y participe pas souvent.

— Ah oui, tiens, pourquoi pas ? elle a répondu.

Je n'ai pas cherché à comprendre, ce n'est pas la première fois que Lucrèce me dérouté. Mais ainsi a été dit et ainsi a été fait. Lucrèce a lancé les invitations sur la Toile et m'a donné les coordonnées d'un bon traiteur.

— Tu t'occupes de tout mais je te préviens, elle a précisé, je ne veux pas de décoration. La vedette de la soirée, c'est la librairie, pas Mélanie et ses talents de sénatrice en esthétique décorative, relooking et peinture sur soie.

— Pff... Je peux quand même gonfler quelques ballons ?

— Non. Surtout pas de ballons. Et je ne veux pas non plus de cotillons, serpentins, karaoké, tours de magie, jonglage, clowns et cracheurs de feu.

— Et des fleurs ?

— Vas-y doucement aussi sur les fleurs.

— Je pensais à des tulipes blanches.

Elle m'a souri. Elle savait bien à quoi je faisais allusion : au recueil de poésie de Jeanne Lechat.

— D'accord. Mais un seul bouquet suffira. Je ne voudrais pas que ça fasse baptême non plus.

Le samedi suivant, une cinquantaine de convives triés sur le volet sont au rendez-vous à la soirée d'inauguration. Inutile de dire que je suis dans mes petits souliers. J'assure seule le service et passe le plus clair de mon temps à remplir des coupes en prenant soin d'éviter le secteur de Sibylline. Peine perdue. Au milieu de sa petite coterie d'admirateurs échaudés de rejets du Conglomérat, elle joue des castagnettes avec ses doigts toutes les cinq minutes à mon intention.

— Je ne suis pas une chèvre, *darling*, je ne vais pas passer ma soirée à bêler après toi pour obtenir une

malheureuse goutte de champagne...

Une malheureuse goutte ? Il n'est pas encore neuf heures quand Sibylline entame son deuxième nabuchodonosor. J'en ai connu des dalles en pente dans les quartiers de ma jeunesse mais elle pourrait étaler un à un tous les astiqueurs de zinc de n'importe quel bar du commerce.

— Mais peut-être qu'après tout ça te rappelle des souvenirs ?

— Quoi ?

— Les chèvres. Je suppose qu'on t'a sortie d'une ferme, non ? Ah, non, c'est vrai, tu sors d'un Haut Collège. Suis-je bête ! Tu as passé quel master ? Origami ?

Je serre les dents.

Au début de la soirée, un de ses amis m'a demandé dans quel Haut Collège j'ai fait mes études. Autrement dit : il m'a prise pour une Élite. Sibylline a éclaté de rire. Et, depuis, elle me le fait payer.

Un détail semble mettre d'accord les Élités et les Ratas : il n'est pas question d'écourter une réception tant que les verres et les plateaux de petits fours sont réapprovisionnés ! Je cours dans tous les sens et la soirée s'éternise un peu pour mon goût. J'ai eu la mauvaise idée de mettre des chaussures à talons hauts (depuis Noël, j'ai décidé de ressembler à une fille), et je commence à boitiller pour me rendre en cuisine où l'on a entreposé les réserves.

Mais que mes pieds soient malmenés est un moindre mal en comparaison de ce qu'endurent mes nerfs sous les sarcasmes de Sibylline. L'alcool a écaillé le vernis de sa bonne éducation. Elle nous apparaît à l'état naturel, donc abominable, et même son frère Archibald est gêné. Il tente, en vain, de la priver de son

verre.

— Je crois que tu as assez bu... il murmure alors que je m'apprête à la resservir.

— Va te faire foutre, elle lui répond.

La paupière se fait de plus en plus lourde sur ses yeux brillants. Ses oreilles et le bout de son nez pincé se sont empourprés, par effet classique de vasodilatation périphérique, tirent sur le rouge vermillon. Son visage pâle luit légèrement sous les boucles blondes. Plus que jamais elle me fait l'effet d'une poupée de porcelaine déguisée en prostituée moyenne gamme. Parce que, côté vestimentaire, Sibylline a sorti le grand jeu : cuissardes violettes sur collants diamant, minijupe à volants en latex, bustier en dentelles à bonnets pointus, noirs. Qu'on lui colle un fouet dans les mains et elle pourrait animer une soirée spécialisée en donjon sur le mode burlesque.

Mais elle possède un instrument de torture bien plus redoutable qu'un fouet : sa langue. Et sa victime, c'est moi. Guêpe insatiable, elle me pique à chaque fois que j'approche d'elle, ce qui ne manque pas de faire ricaner son cénacle et, alors que je remonte pour la centième fois en cuisine chercher un nouveau plateau de petits fours, elle s'arrange pour me serrer dans la cage d'escalier.

— Quelle métamorphose, *darling*, elle me dit en caressant une mèche de mes cheveux. C'est la librairie ou toi que nous sommes venus inaugurer ? *My God*, encore quelques mois au contact des Élités et on pourra presque faire quelque chose de toi...

Je sais bien qu'il serait préférable de ne pas lui répondre. Mais je suis fatiguée et excédée.

— Oui, je dis. Et quand ce sera fait, je me chargerai

de votre formation.

Sa main agrippe mes cheveux et elle tire jusqu'à ce que le lobe de mon oreille touche mon épaule.

— Ne joue pas les rebelles avec moi, elle murmure, ses lèvres effleurant ma joue. Je ne suis pas aussi patiente que Lucrèce.

— Ce n'est pas la seule qualité que vous ne partagez pas avec elle.

— Hou ! fait-elle en me relâchant. Mais ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage. J'avoue que tu me déçois un peu. Je pensais que tu avais plus d'ambition. Tu ne vois pas que cette librairie est complètement vermoulue ? Tout va bientôt s'écrouler. Papa fait ce qu'il peut pour maintenir l'édifice mais ça ne va pas durer encore longtemps. Ah, papa et ses moulins à vent. Quel romantique mondain.

Elle se penche de nouveau vers moi, en chancelant sur ses douze centimètres de talons.

— Lucrèce, elle dit, elle est déjà partie.

— Elle ne quittera jamais sa librairie.

— Sa librairie ? Elle se serait envolée en fumée depuis longtemps, *sa* librairie, si le Conglomérat ne la tenait pas à bout de bras. Attends que papa ait fini d'arranger ses petites affaires et quitte la scène, et tu verras ce qu'il va advenir de *sa* librairie. Pauvre cruche. Tu peux déjà préparer tes paquets.

— Vous dites n'importe quoi.

— Tu penses ce que tu veux, *darling*, j'en ai rien à foutre. Tu seras là pour assister au spectacle de toute façon. Dans moins de six mois, cette putain de librairie sera transformée en magasin de chaussures du Conglomérat...

— Taisez-vous !

Elle se recule d'une marche en ricanant. Puis elle s'arrête net de rire et me jauge de son regard froid.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? elle aboie.

— Quoi ?

— Je te demande ce qu'elle t'a fait pour te mettre dans cet état.

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

— Ta gueule !

Elle a le même air mauvais que la fois où elle m'a giflée. Sa mâchoire tremble. Je suis prête à esquiver, persuadée qu'elle va se ruer sur moi. Je suis même prête à lui rendre coup pour coup. Nous sommes dans le coude de l'escalier, elle est saoule. Pour la première fois de ma vie, j'envisage le meurtre. Une petite poussée bien dosée et, pouf, la dominatrice de carnaval irait s'exploser le crâne contre le mur trois mètres plus bas. Tout le monde l'a vue ivre dans la librairie. Crime parfait. Mais elle ne bouge pas.

— Tu ne la vois pas telle qu'elle est, non ? elle dit. Une espèce de pétasse aux manières d'aristo, arrogante, méprisante, qui prend tout le monde de haut. Elle se prend pour dieu le père parce qu'elle a un malheureux diplôme de lettres mais son compte en banque affiche zéro. Elle n'a ni goût ni éducation et, sans mon père, sa famille serait que dalle depuis des lustres. Sans mon père, ta petite Lucrèce apprendrait à lire aux Ratas des culs de fosses à purin.

Alors, c'est ça ? Une bonne vieille jalousie compulsive ? J'ai envie de lui rire au nez.

— Et toi ? je dis. Est-ce que tu t'es déjà demandé une fois dans ta vie ce que tu serais sans ton père ?

Cette fois, ce n'est pas une envie de me gifler que je lis dans ses yeux mais un évident désir de meurtre.

Puis toute tension quitte miraculeusement son visage. Les veines de son cou et de ses tempes se dégonflent. Son menton retrouve son angle aigu.

Elle esquisse un sourire en tendant sa coupe vide dans ma direction.

— J'ai soif, *darling*. Fais ton job.

Et elle redescend.

Je cours jusqu'à la cuisine et me penche sur l'évier, prise d'une envie de vomir. Je ne crache qu'un peu de bile puis je perçois un murmure de voix venant du salon. Je me glisse dans le vestibule d'entrée sur la pointe des pieds. Lucrece et Ambroise sont en pleine conversation.

— Les nouvelles sont bonnes, dit Lucrece. Je pense qu'il est en train de guérir.

— Tant mieux. Tant mieux.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier pour ce que vous avez fait pour mon père...

— Il n'est pas question de ça entre nous, tu le sais bien. Ton père est un ami et ce n'est pas tout : nous avons besoin de lui.

— Tout de même. Sans le Conglomérat, il serait en train de mourir dans un centre médicalisé en ce moment.

— J'aurais voulu qu'il puisse être accueilli plus tôt en clinique mais, comme tu peux l'imaginer, ils sont débordés... Je me suis battu, tu sais...

Je me colle à la porte du salon. Par l'embrasure, je peux voir Ambroise et son profil de bouledogue, assis sur un fauteuil. Lucrece est hors de mon champ de vision.

Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris. De quelle clinique parle le père de Sibylline ? Se peut-il que le

Conglomérat dispose de son propre réseau de santé ? Ça semble impossible.

L'Axe aurait-elle eu vent de ça et m'aurait-elle demandé d'espionner Lucrèce pour savoir où ces cliniques se trouvent ?

— Tu as pu voir ton père ?

— J'y suis allée pendant les vacances de Noël. Mais la clinique est loin. Je ne peux pas m'y rendre juste pour un week-end.

— Tu peux faire garder la librairie par ton employée. Elle travaille bien, cette petite. Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

Une violente poussée entre mes omoplates me propulse soudain vers l'avant. Ma tête heurte la porte qui s'ouvre à la volée et je me retrouve, souffle coupé, ahurie, au milieu du salon. Derrière moi, Sibylline éclate de son rire gras.

— Elle s'appelle Mélanie. Papa, tu n'as jamais eu la mémoire des prénoms. Elle s'appelle Mélanie, et c'est une vilaine petite curieuse qui écoute aux portes...

Adossée à une étagère, Lucrèce se redresse et me regarde, sourcils froncés. Silencieuse, attendant mes explications comme le jour de notre rencontre.

— Je..., je bafouille. Je ne voulais pas écouter, j'ai entendu des voix, alors...

— Non, non, non, dit Sibylline. Pas de fausse modestie, Mélanie. Tu espionnais. D'ailleurs tu es là pour ça, non ? Espionner Lucrèce et son papa.

Ambroise fait les gros yeux à sa fille.

— Oups, j'ai gaffé...

— Tu es surtout complètement saoule et tu commences à me faire honte.

— Hou ! Bah mets-moi sur tes genoux et donne-moi la fessée. Ça ne résoudra rien au problème. Nous savons tous pourquoi cette petite pimbêche a été envoyée ici par la Fédération.

— Je t'ordonne de te taire.

— Laisse tomber, papounet. Tes ordres ont l'âge de tes artères.

— Je te préviens, ne me pousse pas à bout.

Ambroise, rouge cramoisi, tente de se lever de son fauteuil mais, pris d'une furieuse quinte de toux, retombe illico sur son cul. Trogne violacée, veines boursoufflées, mains crispées sur les accoudoirs, il se penche vers l'arrière dans un vagissement de buffle asthmatique et reprend son souffle en grognant.

Sibylline se met à ricaner.

— Tu manges trop de chocolat, papa. Un jour je vais envoyer tes bulletins de santé à l'Axe. Oh non, je vais faire mieux : je vais les donner à Mélanie. Tu t'en chargeras pour moi, *darling*, tu as l'habitude...

Terrassé par ses grailions, Ambroise n'ose plus parler. Un silence glacé s'installe dans la pièce, lacéré par des sifflements de poitrine. J'essaie de capter le regard de Lucrèce mais ses yeux ne quittent pas le sol.

— Je vais vous expliquer, je dis en m'approchant d'elle.

Elle tend l'index devant elle pour m'arrêter.

— Sors de chez moi.

21_

Ce n'est qu'une fois arrivée dans la rue que je fonds en larmes. Je retire mes talons hauts pour courir. Je trace droit devant moi dans la nuit en essayant de ne pas penser. Bien sûr, c'est impossible et durant les vingt minutes que je mets à traverser la ville, j'ai le temps de me refaire la scène des dizaines de fois. Je suis à bout de souffle lorsque j'arrive au Foyer. Je pianote le code d'entrée, les yeux embués par la sueur, et pousse la porte en verre d'un coup d'épaule. Dans le hall, une ombre se précipite sur moi et je manque de crier.

— Ludo ? Mais qu'est-ce que tu fous là ?

— Chut ! il dit.

Il me fait signe de le suivre dans la chaufferie. Dans un recoin, une trottinette électrique est en train de charger.

— Il est là, dit Ludo. Il t'attend dans ta piaule. Faut que tu te tires.

— Je... mais... je bredouille, la tête dans le sac. Comment ça, faut que je me tire ? Pour aller où ?

— N'importe où, c'est mieux qu'ici. Ce coup-ci, il est venu pour t'embarquer. L'Axe a étudié ce qu'il y avait sur la clef USB et a pigé que ça ne mène nulle part. Fagnaux est furibard et, tu peux me croire, cet enfoiré est loin d'être un enfant de chœur.

Il m'agrippe par le bras.

— Viens, il dit.

Complètement hébétée, je me laisse entraîner à l'extérieur et on descend au parking. Ludo me pousse dans la fourgonnette à clébard de son pote.

— On va où ? je demande.

— En lieu sûr.

Je n'ai plus la force de poser des questions. Je ne sais pas si je m'endors, j'ai comme un voile blanc, derrière lequel Lucrèce se savonne sous une douche et rit. Lorsque je reprends mes esprits, Ludo gare la camionnette dans une cour de ferme.

— On est où ? je demande.

— Chez mon pote éleveur de chiens.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me conduise dans un hôtel de luxe, avec spa et jacuzzi, mais quand même : la baraque en briques rouges où crèche son pote est une ruine, et le chenil, un dédale de béton râpé, de peinture cloquée et de grillage rouillé.

Je frissonne en sortant de la fourgonnette.

— Je sais, c'est pas le luxe, dit Ludo. Mon pote n'a pas trop de moyens, c'est un Indépendant.

— Un Indépendant ? Tu te fous de moi ?

— Non. Il y a toutes sortes d'Indépendants. Je t'apprendrai. Bienvenue chez les Proscrits.

— Les quoi ?

— Entre.

Il ouvre la porte de la baraque sans frapper. Il doit avoir ses habitudes ici. Comme partout. Ludo fait partie de ces gens qu'on n'invite à dîner qu'une fois mais qui ne repartent jamais sans la clef.

On pénètre dans une cuisine (non, une décharge). Ludo pose son sac à dos sur la table, au milieu des miettes de pain et des couverts sales.

— Café ?

— Il n'est pas là, ton pote ?

— Il est en affaire, il ne devrait pas tarder.

En affaire ? Ludo pose un mug ébréché à l'effigie de Pluto sur la toile cirée. Je m'assois en face de lui à contrecœur. Il sourit. Pas pour me reconforter, mais parce qu'une sorte de petit fantasma est en train de se réaliser devant lui : je suis enfin à sa merci.

— Alors, je dis après m'être brûlé les lèvres avec une espèce de jus de pied infâme, on fait quoi ?

— Tout doux. On a le temps. Tu vas bien ?

— Bordel, Ludo. Redescends de ton cocotier. On n'est pas en pleine nuit de noce.

— J'essaie juste d'être courtois.

— C'est un peu tard pour apprendre.

— Ne le prends pas sur ce ton.

— On fait quoi ? je redemande en claquant le mug sur la table.

Il se recule sur sa chaise en soupirant.

L'incongruité de ma situation n'a pas réussi à me faire perdre totalement les pédales, ni à me faire oublier quel faux-cul j'ai en face de moi. Ludo a réussi à me faire venir jusqu'ici en me fichant la trouille avec une trottinette mais rien ne prouve que le Bâton de réglisse et lui ne sont pas de mère. Ces deux types se connaissent, se parlent. Pour moi, ils sont encore à ranger dans le même sac, jusqu'à preuve du contraire.

— Il va falloir que tu me persuades d'un truc, Ludo.

— Je t'écoute.

— Tu m'aimes bien, c'est touchant. Mais j'ai quand même du mal à croire que tu prennes tous ces risques sans raison. Ou alors tu t'imagines des choses

sur nous deux, ce qui voudrait dire que tu es encore plus bête que tu en as l'air parce qu'une bonne fois pour toutes, rentre-toi ça dans le crâne : même si j'étais en train de crever d'une putain d'*alpha* et que, toi, tu sois la seule et unique personne au monde à posséder le vaccin qui pourrait me sauver, je ne coucherais pas avec toi.

Je ne manque pas de véhémence depuis que je coudoie les Élités, et sans doute que même Sibylline sur ce coup-là aurait frissonné du col. Mais Ludo se contente de pouffer dans son mug.

— C'est entendu, ma grande, il dit.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce qui te pousse à faire tout ça pour moi ?

— Je ne le fais pas pour toi.

— Pas pour moi ?

— Pas *que* pour toi. Tu me plais, évidemment, mais j'ai compris que c'était sans espoir. Et, contrairement à ce que tu penses, je suis le genre de gars qui sait se faire une raison. Mais j'ai d'autres intérêts à t'aider.

— Vas-y, expose, te fais pas prier.

— Non. C'est mon pote Eddy qui va te faire le topo. Et justement, mon pote Eddy, le voilà.

Une armoire à glace flanquée d'un rottweiler tout en gueule et en dents fait irruption dans la cuisine. Impossible de dire lequel des deux sent le plus le clébard ni lequel des deux mime l'autre. Mais le chien a l'air plus sympathique.

— C'est elle, ta pucelle ?

— Faut l'excuser, se sent obligé de dire Ludo. Il n'a pas l'habitude de voir des filles. Enfin, pas des

comme toi.

— Pourquoi ? Elle sort du cul du pape, ta copine ?

— Vas-y mollo, Eddy. Laisse-lui le temps de faire connaissance avec ton style.

— Bah, faudra qu'elle s'y mette rapidos parce qu'aux dernières nouvelles, elle crèche chez moi. Et comme, d'après ce que j'en sais, c'est pas un Prix Nobel de mots fléchés, j'ai pas l'intention de péter dans la rose pour lui faire plaisir.

Par quelle astuce miraculeuse Eddy a-t-il réussi à faire passer Ludo pour un gentleman ? J'admire le tour de force de l'auguste. J'applaudirais si je n'avais pas d'autres préoccupations en tête.

— Bon, je dis, maintenant qu'on a fait connaissance et qu'on est comme des vieux potes de régiment, on peut m'expliquer ce qui se passe ?

Eddy s'assoit sur une chaise à côté de son chien et, pour la première fois depuis son entrée, il me regarde.

— J'étais en train d'expliquer à Mélanie en quoi son histoire nous concerne.

— J'avais compris, l'ami.

Eddy sort tout un attirail d'une poche de son pantalon de treillis et commence à se bourrer une pipe.

— Ça va, il dit en tirant sur le tuyau. Ça va, il redit en soufflant sur l'allumette. Ça va.

Il semble tout calme d'un coup, gratte sa barbe noire de légionnaire, tapote la tête de son chien, essuie un peu de bave de sa gueule avec la manche de son gilet polaire kaki, se racle la gorge, ne crache pas. Tout calme. Ça va.

— Qu'est-ce qu'elle a pigé à ce qui lui arrive ? il me demande.

— Je dois faire une enquête sur...

— Oui, oui, c'est bon. On a compris, ça. La Fédération t'a demandé de faire ta petite enquête sur ton patron. Mais pourquoi ils veulent le coincer à ton avis ?

— Parce qu'il est malade. Mais je pense qu'il y a autre chose...

— Y a quoi d'autre ? Expose ton point de vue, cocote.

Je reste silencieuse à regarder mon mug.

— Tu peux causer sans crainte, dit Eddy. Tu m'as regardé ? Je suis un Proscrit, moi. Un Indépendant défroqué, si tu préfères.

Les Indépendants défroqués, oui, j'en ai déjà entendu parler. Des proprios de boutiques qui ne marchent ni avec le soutien de la Fédé, ni avec celui du Conglomérat. Ils possèdent leur affaire à cent pour cent mais il leur est impossible d'embaucher qui que ce soit ou de toucher une pension de fin de vie professionnelle. Je ne suis même pas sûre que ces gens-là aient une couverture médicale. Ils sont sortis du système, vivent comme des marginaux et paient leur indépendance au prix fort.

— OK, je dis. Je pense que la Fédé soupçonne les Élités d'aller se faire soigner dans des cliniques privées qui échappent à tout contrôle de l'Axe. Et je pense qu'elle se doute que Monsieur Lechat est dans l'une d'elle et que c'est la raison pour laquelle elle met autant d'acharnement à le coincer.

Eddy dodeline de la tête en chauffant le foyer de sa pipe à blanc. Ça sent quoi ? Le pain d'épice à la cannelle, une odeur de mon enfance. Il regarde Ludo en silence, mais son regard a changé.

— Et elle a pigé ça toute seule, comme une

grande ?

— J'ai surpris une conversation.

— Pas mal. Mais tu fais fausse route.

Il se recule dans son siège.

— L'Égorgeur, ça te dit quelque chose ?

Eddy écarquille les yeux. Je ne sais pas ce qu'il s'imagine. Sans doute que je vais sauter sur la table et faire des pirouettes en hurlant : "Alors, c'était donc ça !" Sauf que ce nom ne me dit rien du tout.

— C'est quoi ? je finis par demander.

— Une feuille de chou et la vraie raison de tous tes ennuis, ajoute Eddy. Ça fait deux ans que ton patron secoue la marmite à moules avec ce canard clandestin. Deux ans qu'il dénonce les petites combines locales de la Fédé, de l'Axe et du Conglomérat : pots de vin, abus de biens sociaux, délits d'initié, conflits d'intérêts, détournements de fonds, proxénétisme, harcèlements et intimidations en tous genres. Deux ans que les pontes essaient de le coincer. Et deux ans qu'ils échouent parce qu'ils n'ont aucune preuve et qu'il est protégé.

Il sourit de toutes ses dents déchaussées en tapotant le foyer de sa pipe contre un cendrier. Puis il craque une nouvelle allumette.

— Ça te fait cogiter, pas vrai ? Si tu t'imaginais au cœur d'une espèce de conspiration universelle, tu peux redescendre de quinze étages, cocote. Non, t'es juste embourbée jusqu'aux cervicales dans une banale, classique et merdique histoire de politique locale. Et c'est bien plus dangereux, tu peux me croire. Toi, tu crois que tu roules pour la Fédé mais tu te goures. Tu roules pour Fagnaux et une poignée de pourris de la même espèce. Des enfoirés qui s'en mettent plein les poches en détournant le fric des administrés. C'est une petite

mafia bien organisée, tu peux me croire. Et le seul mec qui ose balancer sur ces fumiers-là, c'est ton boss. Alors, tu penses, quand ils ont eu vent qu'il avait une *alpha*, ils ont sauté sur l'occasion. Parce que, ce que veulent ces mecs, c'est la librairie.

— Pourquoi, la librairie ?

— Parce que c'est là que ce canard est imprimé, cocote.

— Mais non. Je l'ai visitée de fond en comble, il n'y a pas d'imprimerie.

Eddy se penche vers moi et balance d'une voix basse, en pesant bien ses mots :

— Tu as tout visité, tu en es sûre ?

— Oui.

— Donc tu as visité la cave aussi ?

— La cave ?

— La cave.

— Mais... Comment vous savez qu'il y a une cave, vous ? Et comment vous savez que c'est que mon patron qui écrit cette feuille de chou ?

Eddy ricane dans sa moustache.

— Et elle, comment elle croit que je gagne ma vie ? Elle pense que je m'en sors en refourguant un clébard de temps en temps à une paire d'Élites parano ?

— Peut-être pas mais les combats de chiens ça rapporte à ce qu'il paraît.

— Elle me prend pour une espèce de demeuré, c'est ça ?

Eddy échange un long regard avec Ludo. Ludo lui fait un léger signe de tête de gauche à droite mais Eddy le chasse de la main et se lève. Il ouvre l'armoire et en sort un ordinateur d'un autre âge.

— Mon job, Miss Quenelle 2006, c'est la pêche aux

infos. Et, à ce jeu-là, je suis relativement inégalable. Je sais pas ce que t'as promis à l'asticot mais toujours est-il que ça fait des semaines qu'il me tanne, la queue en bandoulière, pour que je pirate les terminaux de la Fédé, et tout ça pour sauver ton cul.

Il dégage une chaînette en or de son cou et agite le pendentif sous mon nez : une clef USB en forme de balle de revolver.

— J'avoue que j'ai pas perdu mon temps et que je me suis fait un petit dossier qui devrait me permettre de passer l'hiver au chaud.

— Quoi ? Quel dossier ?

— J'ai hacké la boîte mail de ton éclopé.

— Vous avez piraté l'ordinateur de Fagnaux ?

— Ouaip.

— Et ?

— Et bingo. Ce peigne-cul s'imaginait sans doute qu'en utilisant les réseaux ultra-sécurisés de la Fédé, il serait à l'abri du piratage. Erreur fatale, camarade. Ce sont les plus faciles à démonter. Et alors, là, c'est festif. Le type a les mains dans la merde depuis si longtemps qu'il en a perdu l'odorat. Les salopards oublient toute notion de prudence avec le temps. Ils se sentent tout puissants et indéboulonnables. J'ai des centaines d'échanges où le mec balance toutes ses combines par le menu. Il y a de quoi faire sauter la moitié de la circonscription.

— Et il parle de moi ?

— De toi, de ton boss, de Karine aussi...

— Je ne comprends pas.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle comprend pas ?

— Pourquoi... Pourquoi Monsieur Lechat a pris tous ces risques en imprimant un journal ? Pourquoi il

ne s'est pas contenté de balancer ses infos sur la Toile ?

— Parce que la Toile est l'endroit le plus réglementé, le plus surveillé et le plus censuré qui soit. Le Programme POM-d@ π^1 définit depuis plus de quinze ans une putain de Charte de bonne conduite. Des logiciels surpuissants de dernière génération dissèquent des mégatonnes de contenus sur la base de simples mots-clés traqués sur les réseaux sociaux, les forums, les sites, les blogs, les mails et jusque dans ton slip cybernétique. Tape simplement les mots Axe ou Fédé et tu es immédiatement snifé au cul. Facile de se faire censurer sur la Toile, bien plus difficile d'empêcher les rotatives de tourner et de contrôler des contenus-papier. Et surtout plus difficile de se faire tracer, à condition de ne pas retrouver l'imprimerie. Mais, ton boss, lui, est une Élite, protégée par le Conglomérat qui plus est. Il savait bien que la Fédé n'avait pas le pouvoir d'investir ses locaux...

— Mais pourquoi le Conglomérat le protège ? Après tout c'est un Indépendant.

— Et à quoi servent les Indépendants à ton avis ?

— ...

— À entretenir l'espoir, ma cocote. Les petites gens se disent : regarde, c'est possible, on peut être indépendant, avoir quelque chose rien qu'à soi. Ouais, ouais, la Communauté s'est arrangée pour nous faire croire que, dans tous les domaines, la possibilité existe de s'extirper de sa merde. Et même si dans les faits moins de cinq pour cent de la populace va réussir à

¹ Programme d'Obligations Modératrices - lire "Pomme d'Api"

sortir de sa caste, la *possibilité existe*, et cet espoir peut nous suffire à supporter toute une vie de crevard.

Eddy continue à jouer avec sa clef USB en pendentif.

— Mais, dans le cas de ton boss, y a autre chose. C'est du putain de snobisme. Ça les flatte ces trous du cul du Conglomérat d'avoir dans leur ville une librairie indépendante. Et puis, et puis, oui, aussi, ça les fait marrer de voir ce mec dire tout haut ce qu'eux pensent tout bas et dénoncer les petites combines de la Fédé...

— Et celles du Conglomérat...

— Bof, eux, ça leur a permis de faire un peu de ménage dans leurs rangs. Et puis, t'inquiète pas, ton Lechat est un provocateur mais pas un idéaliste naïf, il ne mord pas la main qui lui sert la pâtée...

Non, pas celle d'Ambroise, évidemment.

— C'est un trublion mais il sait d'où il vient et, globalement, il se contente de faire ses besoins là où le Conglomérat lui dit de faire.

Les deux cons se mettent à ricaner, mêlant l'abject au vulgaire.

— Et vous allez faire quoi de tout ça ?

— Tout ça quoi ?

Je fais un geste pour désigner le pendentif.

— Ah, ça... Disons que je vais l'utiliser, à ma façon.

À sa façon... Pas besoin de sortir du Haut Collège pour comprendre le sous-entendu : se faire du fric. Les gars comme Eddy et Ludo n'ont pas l'ambition de changer la société, juste celle de tirer profit de ses dysfonctionnements. Eddy, le hacker dresseur de clebs, n'en a rien à foutre de notions telles que : faire triompher la vérité, mettre les corrompus au ban de la

société, rendre le monde meilleur. Pour lui, tout ça n'est, au mieux, qu'une perte de temps, au pire, une aberration. Il n'est pas question de faire tomber Fagnaux et les quelques ordures qui me pourrissent la vie depuis des semaines, qui ont foutu Karine en cage, et qui s'enrichissent sur le dos des Ratas comme nous. Non, maintenant qu'il possède un moyen de pression, Eddy n'a aucun intérêt à ce que les choses changent. Il va faire chanter tout ce petit monde.

— Et la librairie ?

Eddy aspire une bonne bouffée de pipe.

— La librairie, on s'en fout.

Évidemment, tout comme Eddy n'a pas intérêt à voir tomber Fagnaux, il n'a pas non plus intérêt à voir revenir Monsieur Lechat. Surtout que rien ne bouge et que chacun emporte sa part du gâteau. Pourriture.

— Mais, t'inquiète pas, il dit, on ne t'oublie pas. Je vais négocier au mieux et je pense même que tu vas avoir une promotion.

Il regarde sa montre.

— Quoi ? je bondis. Vous allez négocier ici, ce soir ?

— J'attends ton éclopé d'une minute à l'autre, on va avoir pas mal de choses à se dire. Toi, tu iras te planquer là-haut en attendant.

— Me planquer ?

— Histoire de ne pas envenimer la situation.

Les deux enfoirés échangent un regard que je n'aime pas. Toute cette mise en scène commence à puer. Et même une *Miss Quenelle* comme moi ne peut pas s'y tromper. Eddy tapote la tête de son chien.

— Ne rends pas les choses plus compliquées, il dit.

Il a à peine terminé sa phrase qu'un bruit de voiture

retentit dans la cour.

— Vas-y, maintenant, monte là-haut.

Un voile blanc passe devant mes yeux ou alors, je ne sais pas, sans doute que se trouver au milieu d'un chenil incite à se comporter comme un chien. Toujours est-il que je saute sur la table les deux pieds en avant. Ils atteignent Eddy en pleine figure. L'un de mes talons aiguilles ripe sur son front et l'entaille jusqu'à l'os. Il commence à pisser le sang.

— Putain de merde, il hurle en s'écroulant sur son rottweiler qui se met à couiner. La salope !

Avant qu'il ait le temps de saisir la situation dans toute son ampleur, je le sonne d'un coup de coude, je lui arrache la clef USB du cou et je me précipite vers la porte. Ludo bondit courageusement de sa chaise pour se réfugier le plus loin possible de l'action et le chien file sous la table.

— Mais putain de fils de pute, beugle Eddy. Rattrape-moi cette salope, elle a fauché la clef.

Je suis déjà dehors. Je contourne une énorme voiture noire de laquelle deux types extirpent Fagnaux pour le caler dans son fauteuil roulant. Je m'enfonce dans le chenil, courant aussi vite que je peux au milieu des cages à clébardes. Ils se mettent à aboyer, tous crocs dehors, jetant leur gueule à travers les barreaux. J'abandonne mes escarpins, escalade une grille et je me retrouve à la lisière d'un bois. Je détaille à travers les arbres sans demander mon reste.

Eddy beugle au loin, et sa voix se mêle à celles des hommes de main de Fagnaux. Ils se mettent à ma poursuite. Je n'ai que peu d'avance et des jambes bien plus courtes que les leurs. Et même si la trouille décuple les forces, j'ai peu de chance de m'en tirer. C'est

une nuit opaque, une nuit de brume métallique. Je n'y vois rien. J'ai à peine le temps d'éviter les troncs d'arbres qui me foncent dessus. J'avance à l'instinct et à l'adrénaline, râlant comme une bête sauvage. Non, je ne peux pas continuer comme ça, je vais me faire ser-
rer, c'est réglé. Je me jette dans un trou, au creux des racines, et j'étale une brassée de feuilles séchées sur moi. Je me mets en boule, d'une manière aussi dérisoi-
rement inefficace qu'un hérisson poursuivi par un tank. J'essaie d'arrêter de respirer et j'attends, le cœur se dé-
crochant dans ma poitrine.

Les hommes de Fagnaux passent tout près de moi et s'arrêtent, aux aguets.

— Je suis sûr qu'elle est là, cette pute, dit l'un d'eux, je la sens.

Ils fourragent du pied dans les feuilles.

— T'as aucune chance, pouffiasse ! hurle l'autre.
Sors de ton trou !

Aucune chance...

Les deux connards s'acharnent un moment puis le raffut cesse. Là, je commence vraiment à m'inquiéter. Je sais que je ne suis pas très loin de la nationale, le bruit des véhicules parvient jusqu'à mes oreilles. Je reprends espoir. Je tente de glisser un œil hors de mon terrier et c'est à ce moment que deux mains m'agrippent par les chevilles et me tirent.

— Je te tiens, sale pute !

Oui, il me tient. Sauf que ce qu'il n'a pas vu, c'est que moi aussi je tiens quelques choses dans mes mains, et plutôt fermement : une branche encore assez verte de la taille d'un gourdin. Je me retourne comme une anguille et je le frappe de toutes mes forces dans les rotules. Le craquement est joyeux. Et le cri qui s'ensuit

encore plus réjouissant. Jamais plus ce tas de merde ne marchera droit après ça.

— Putain ! fait le collègue en se ruant vers le détritux en train de vomir de douleur dans sa bauge.

Moi, je me relève et je le fixe sans ciller. Je ne suis plus humaine soudain, je suis une chienne sauvage rendue à son instinct, babines retroussées et regard injecté de sang. Je serre le bâton à deux mains. Le larbin de Fagnaux n'est pas un flic, pas même un garde du corps, juste un torche-cul donnant des coups d'épaules dans le vide pour impressionner les secrétaires de la Fédé. Quinze heures de training par semaine pour pousser un putain de fauteuil roulant et astiquer du pare-brise. Un con.

Le petit jeu du je-te-jauge-et-j'évalue-les-risques dure quelques secondes. Je comprends qu'il n'ira pas jusqu'à l'affrontement. Alors je commence à reculer vers la nationale sans le quitter des yeux. À distance raisonnable, il me pointe avec son index.

— On se retrouvera, il dit.

Et il se penche pour secourir son collègue. Moi, je recommence à courir.

22_

Je n'ai pas trente-six solutions. Si la clef contient bien les informations qu'Eddy prétend, il y a là de quoi faire tomber Fagnaux et sa bande de complices véreux, donc de quoi permettre à Monsieur Lechat de s'en tirer à bon compte. Le mieux est encore de la remettre à Ambroise.

Je cours sans m'arrêter pendant des heures. Au petit matin, dans un état déplorable, je suis devant les grilles de l'hôtel particulier de la famille de Sibylline.

Le majordome me reçoit avec le même dégoût obsessionnel que la fois précédente mais il n'ose pas me chasser.

— Attendez ici, il me dit dans l'entrée. Je vais prévenir sa jeune seigneurie de votre présence.

Archibald apparaît moins d'une minute plus tard, la mine grise et les sourcils froncés. Il me fait entrer dans le bureau de son père sans dire un mot et m'invite à m'asseoir dans le fauteuil en cuir.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, il dit. Il s'est passé quelque chose hier soir. Quelque chose de grave.

— C'est votre père, c'est ça ?

— Oui, il a eu un malaise... Enfin, une attaque plutôt... Il est dans une clinique à l'heure où je vous parle et son pronostic vital est engagé... En fait, je ne suis pas très optimiste.

— Je suis désolée. Sincèrement.

Il me regarde longuement, en silence, comme s'il cherchait à me sonder. Il a comme un rictus qui peut passer pour un sourire.

— Merci. Mais pourquoi vous êtes venue ?

Je me contente de lui tendre la clef USB en forme de balle de revolver. Archibald a un léger mouvement de recul. Je me rends compte qu'il y a encore un peu de sang dessus. Je l'essuie comme je peux avec ma jupe.

— Lisez ça, je dis.

— D'où ça vient ?

— Vous n'êtes pas obligé de le savoir.

Archibald hésite quelques secondes puis il se résigne. Il introduit la clef dans l'ordinateur de son père en soupirant et reste de longues minutes à lire. Finalement, il relève son nez de l'écran, me fixe droit dans les yeux et croise ses mains sous son menton.

— Je vais vous mettre en sécurité pendant quelques jours, il dit en se levant.

— Hein ?

— Vous allez vous installer dans un de nos studios en centre-ville le temps que je règle cette histoire.

Il me tend la main pour que je me lève.

— Il va se passer quoi ?

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui.

— Mais...

— Mélanie, il dit doucement en me conduisant vers la porte. Vous pouvez comprendre que j'ai d'autres priorités pour le moment...

— Oui, je dis. Oui, bien sûr.

— Faites-moi confiance.

Il me conduit dans un petit appartement près de la rue du Milieu, tout près de la librairie.

— Voilà, dit-il. Il y a une chambre, un salon, une cuisine et les commodités. C'est meublé et confortable. Faites comme chez vous mais ne sortez sous aucun prétexte jusqu'à nouvel ordre. Je vous envoie quelqu'un dans la journée pour vous apporter ce qu'il vous manque. À bientôt.

Je le retiens par la manche.

— Attendez.

— Oui ?

— C'est vrai alors ?

— Vrai, quoi ?

— Tous ces gens, les *alphas*, on les laisse mourir sans rien faire ?

Pour la première fois, il a un geste affectueux : il serre mon coude dans sa main. Il entrouvre la bouche puis se ravise — pas assez maligne pour les grandes explications. Il a son rictus-sourire.

— Sur une échelle d'abjection graduée de un à dix, il dit, vous pouvez placer l'humanité au moins sur le treizième barreau.

Puis il se dirige vers la porte. Avant de sortir, il ajoute :

— Et encore, à cette hauteur, vous avez affaire à des gentlemen.

Archibald ne m'a pas menti. Dans la journée, il m'envoie une femme qui se présente comme sa secrétaire. Elle me demande de faire une liste de tout ce dont j'ai besoin : de quoi me vêtir, me nourrir, me laver et me distraire.

Je n'attends pas qu'elle revienne pour me mettre au lit. Je suis épuisée et sombre dans un sommeil profond. Je dors deux jours sans interruption. Lorsque je refais surface, je sens un liquide poisseux entre mes jambes.

Je pense d'abord que c'est de l'urine, mais lorsque je me redresse la tête me tourne et je comprends que c'est plus grave que ça. Je fais une hémorragie.

Je fournis d'incommensurables efforts pour me lever, me laver et changer les draps de mon lit. Le frigo est plein mais personne n'a songé à mon hygiène intime. Je rembourre ma culotte de papier toilette et je retourne me coucher. Mon corps est assailli par d'incontrôlables tremblements. Ma mâchoire se crispe à m'en faire mal. Puis je sombre de nouveau.

Plusieurs rêves se succèdent.

Dans le premier je m'éveille dans ma chambre d'enfant, chez mes parents. Je suis prise d'intenses démangeaisons. Je me gratte les bras et le ventre, ça me brûle. Des lambeaux de peau restent coincés sous mes ongles. Lorsque je soulève ma chemise de nuit, je m'aperçois que mon corps est couvert de croûtes. Puis je me retourne et je vois des cheveux sur mon oreiller. Je passe la main sur ma tête et j'arrache une poignée de mèches brunes. Je me mets à hurler et à pleurer, et je cours dans toute la maison. Il n'y a personne. Je cherche un miroir. J'en trouve un dans la chambre de ma mère, une grande psyché au pied du lit. Je n'arrive pas à distinguer mon reflet à cause de la buée sur la glace. Je ramasse un pan de ma chemise de nuit pour l'essuyer mais la buée revient toujours. Je m'acharne de longues minutes en vain. Je suis folle de rage et je brise le miroir à coups de poing. Puis j'attrape la psyché et la renverse sur le sol. Je la piétine avec satisfaction mais, lorsque je redresse la tête, je m'aperçois qu'une femme se tient devant moi et m'observe. Elle est fort maquillée, porte un costume de cirque rouge et or, et un fouet qu'elle fait claquer sous

mon nez. Je crois d'abord reconnaître Tiffany mais son visage se transforme et Sibylline m'apparaît. Elle fait claquer son fouet une seconde fois et crie "Couché !" Je sors de ma léthargie.

Dans le deuxième rêve je m'éveille dans le lit de Lucrèce. Elle est endormie à côté de moi, sur le ventre. La lumière du matin inonde la chambre à travers la fenêtre entrouverte. Le corps de Lucrèce est nu sous les draps blancs. Je les soulève pour mieux l'admirer. Le galbe de ses épaules, de ses hanches et ses cuisses est parfait. Sa peau est laiteuse et semble tendre sous les doigts. Je m'approche pour déposer un baiser au creux de son dos. Elle se retourne, me sourit. Elle passe ses mains dans mes cheveux et me caresse. Je me love contre son ventre. Il est secoué de spasmes, elle rit. L'odeur chaude de sa chair envahit mes narines. Je perçois, contre mon oreille, les battements de son sang qui circule du cœur aux artères. L'idée de la déchirer avec les dents me traverse, et de me repaître de ses entrailles. Mais je sais que je ne le ferai pas, car sa main est trop douce. Parce qu'elle est ma maîtresse et que je l'aime.

Dans le troisième rêve je m'éveille dans la forêt. Je suis sous un tas de feuilles et la faim me tord l'estomac. Je bondis sur mes quatre pattes, nue, les sens aux aguets. L'air est frais et déverse une odeur acide d'humus autour de moi. Je me mets à courir brusquement. Je n'ai aucune idée précise de là où je vais mais mon instinct me guide. Les arbres défilent à grande vitesse. Je me sens bien. Vivante. Totale. Je n'ai jamais couru comme ça. Je me demande pourquoi je n'ai jamais pensé à courir à quatre pattes. Cette position me semble alors tellement naturelle. Je saute

quelques souches, flaire dans les feuilles. Je suis sur une piste sûre. J'accélère encore, fière de ma vélocité, de la puissance de mes muscles. Heureuse, excitée par l'enjeu. Soudain ma proie apparaît, paissant le lierre enroulé sur un tronc de chêne. Un chevreuil, mâle, encore jeune. Je l'observe un instant, tapie dans un bosquet de ronces. L'écume me monte aux lèvres. Je salive. Mon cœur s'accélère. Je suis si concentrée, si absorbée qu'il me semble sentir l'animal respirer. Je suis avec lui, à l'unisson et à l'unisson de la forêt. Je pousse un grognement involontaire. Le chevreuil tourne la tête vers moi et s'enfuit aussitôt. Je me mets à sa poursuite. Il est agile, plein de grâce, semble voler au-dessus du sol. Ses pattes dessinent dans l'air des arabesques de ballerine. Chacun de ses gestes incarne la perfection de son espèce. Il est l'essence-chevreuil, parfaitement adapté à son milieu et ne peut pas être plus pleinement chevreuil. Il est Dieu sur Terre. Je songe un instant à l'épargner mais je ne le ferai pas. J'ai faim, je suis plus rapide et plus forte que lui. L'épargner serait faire injure à la nature. Je l'admire de loin puis l'instinct reprend ses droits. J'accélère et le rejoins sans peiner. Nous courons côte à côte. Je lis la peur dans ses yeux et la résignation. Je sais que ses poumons le brûlent, qu'il est au bord de l'épuisement. Il bifurque à droite puis à gauche, sans conviction. Je ne veux pas jouer avec lui : ça aussi serait une injure. Alors, lorsque je suis à la bonne distance, je lui saute à la gorge d'un ultime coup de reins. Il s'effondre sous moi et nous boulons ensemble. Mais mes crocs ne relâchent pas leur étreinte et je le sens mourir dans ma bouche par petites vagues sanguines. Ses membres cessent de s'agiter, je me redresse, badigeonne mon vi-

sage avec son sang et le remercie.

Lorsque je ne rêve pas, je délire. Je suis en nage sous les draps. J'ai à peine la force de me lever pour me changer, boire ou grignoter un morceau de fromage. J'ai renoncé à faire ma toilette et je pue. Ça n'a aucune importance. Et même : j'aime cette odeur.

Plusieurs fois Karine m'apparaît. Parfois elle est assise au pied de mon lit et fume en silence. D'autres fois, elle lit un magazine, installée sur une chaise et me commente l'actualité. J'essaie de lui parler, lui demande comment elle s'est enfuie et comment elle m'a retrouvée. Puis nous avons des conversations plus intimes où elle me dit qu'elle m'a toujours aimée et admirée. Je lui réponds que, de nous deux, elle est la plus futée, qu'elle n'a juste pas eu de chance. Enfin nous parlons de notre avenir.

— Alors, c'est vrai, je lui demande, qu'on laisse les gens mourir pour éviter la surpopulation ?

— T'inquiète pas. On prépare une révolution.

— Qui ça, *on* ?

— Des gens comme toi et moi, des proscrits, des Élités écœurées par le système. On se retrouve dans les bois à la nuit tombée. On organise la résistance. Lorsque tu iras mieux, tu nous rejoindras.

— Comment saurai-je où vous êtes ?

— Je te trouverai.

Ma torpeur dure plusieurs semaines. Lorsque je reviens à la réalité, je me rends compte que je suis propre. Le ménage a été fait et mes draps, changés. Impossible de me souvenir qui s'en est chargé.

Je me demande ce qu'il en est de Lucrèce, de Monsieur Lechat, de Fagnaux, de Tétainrose. Je ne tiens plus dans cette cage, il faut que je sorte, que je respire.

J'enfile un pantalon, un tee-shirt et un pull que je trouve dans l'armoire de la chambre. Lorsque je retourne dans le salon, Sibylline est là qui m'attend, assise jambes croisées dans le canapé.

— Tu sais qu'il a presque fallu que je torture mon cher frère pour qu'il me dise où tu te caches ? Je me demande s'il n'en pince pas un peu pour toi...

— Qui s'est occupé de moi quand j'étais malade ? C'est lui ?

Elle me regarde intensément et je comprends que c'est elle. Elle m'a nourrie, lavée, fait la lecture. *Mais pourquoi ?*

— Les choses ont évolué depuis quelques semaines, dit-elle. Papa n'est plus en état de travailler, Archibald a repris les affaires. Il est très occupé.

— Et Lucrèce ?

— Lucrèce... Toujours Lucrèce...

Je regarde mes mains, gênée.

— Tu penses à elle avant même de penser à toi...

— Je m'inquiète pour son père.

— Ne me baratine pas, *darling*. Tu t'en fous pas mal du père Lechat. Non, c'est Lucrèce qui te préoccupe. Lucrèce... Sers-moi un café.

Si je veux avoir des informations, mieux vaut ne pas la contrarier, alors je m'exécute. Elle se lève et me suit jusqu'à la cuisine. Elle se colle contre moi alors que je verse l'eau dans la bouilloire. Elle pose son menton sur mon épaule, puis ses mains sur mes seins.

— Tu es une belle fille, elle dit. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu sais à quel point tu es belle et désirable ?

— À quoi vous jouez ?

— Je ne joue pas.

Je me retourne et la pousse à un mètre de moi.

— Vous croyez quoi ? Que je vous appartiens parce que je suis ici et que je roule pour le Conglomérat ?

— Non, je crois juste que tu es une pute, et je te demande de faire ton boulot.

Et puis merde, je lui en dois une après tout. De toute façon, elle part toute seule, ma main, en plein dans sa gueule de conne. Un peu trop fort peut-être. Sibylline chancelle sur ses talons aiguilles et mes doigts me picotent. Je suis prête à riposter. Nul doute qu'elle n'est pas du genre à se faire gifler sans répliquer. Mais au lieu de ça elle reste immobile et me toise.

— Lucrèce, dit-elle. Tu ne l'aurais pas repoussée, elle.

— Ça n'a rien à voir.

— Rien à voir avec quoi ?

— Ça n'a rien de sexuel, ça n'a rien de vulgaire, ça n'a rien à voir, je vous dis.

Son petit menton pointu se met à trembler.

— Demande-le, elle dit.

— Que je demande quoi ?

— Demande-le, vas-y, tu en meurs d'envie.

— Vous êtes folle.

— Demande-le, je te dis. Quémante-le. Traîne-toi à mes pieds. Humilie-toi pour savoir ce qu'elle devient.

— Complètement folle...

— Dire qu'elle est si proche. Si proche de toi depuis des semaines. Ça te brûle, n'est-ce pas ? Je sais que ça te brûle. C'est une sensation chaude au niveau du ventre qui se diffuse un peu partout et te liquéfie.

Il est des gens — Sibylline en fait partie — qui, impuissants à vous posséder, tentent de s'approprier votre histoire.

— Vous me croyez frustrée ? je demande. Mais c'est vous qui l'êtes en réalité. Quelle pitié d'essayer de ramasser les miettes d'une vie qui n'est pas la vôtre. Oui, je souffre. Je souffre d'avoir trahi et perdu une personne que j'aime. Mais, moi, j'ai quand même vécu quelque chose d'exceptionnel. Vous avez quoi, vous ?

Elle s'approche de moi, lasse. Colle son visage au mien, sa joue contre ma joue, et elle murmure dans le creux de mon oreille :

— La vengeance.

Puis elle part.

Je commence à faire les cent pas dans l'appartement. Non, il faut que je sache. Je ne peux pas rester une seconde de plus ici. Je descends dans la rue et je cours jusqu'à la librairie. Elle est fermée. Des papiers journaux tapissent la vitrine. Heureusement, j'ai encore la clef.

À l'intérieur, tous les rayons ont été vidés. Des dizaines de cartons sont empilés, jonchent le sol. Je monte à l'étage. Lucrece est là, dans le salon-bureau, en train de ranger des papiers. Elle ne paraît pas surprise de me voir, lève à peine les yeux.

— Tu vois, elle dit, c'est fini.

— Je suis désolée.

— Tu n'y es pour rien. Tu as fait ce que tu pensais être bien et je sais que tu as essayé de me protéger. C'est plutôt moi qui devrais m'excuser. Tu t'es retrouvée mêlée à une histoire qui n'est pas la tienne et je ne t'ai pas épargnée.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

— Je n'en sais rien. Tout ce que je sais c'est que le Conglomérat a lâché mon père. Et, sans l'appui du Conglomérat, on ne tiendra pas. Tout est vendu. Il ré-

cupère tout, les locaux, les stocks, les meubles, je ne garde rien.

— Je ne comprends pas.

Elle cesse de trier ses papiers et lève les yeux vers moi. Elle sourit.

— Au moins tous ces événements ne t'ont pas rendue moins naïve, c'est bien. Tu veux un thé ?

Nous nous installons dans la cuisine, comme autrefois.

— Je pensais que tout allait rentrer dans l'ordre avec les informations que j'ai données à Archibald.

Lucrèce pouffe dans sa tasse de thé.

— Il paraît que la clef USB que tu lui as refilee a une forme de balle de pistolet, dit-elle. Eh bien c'est avec cette balle qu'Archibald a pu flinguer mon père. Tant que mon père dénonçait les combines de la Fédé, ça arrangeait le Conglomérat. Mais maintenant que le Conglomérat a des preuves tangibles, il tient la Fédé dans sa main. Donc il n'a pas tellement envie de voir mon père revenir dans le coin. Archibald et son réseau d'affairistes ont à présent un bon moyen de pression sur les pontes de la Circonscription.

— Donc c'est tout ce qu'ils vont faire ? Faire chanter la Fédé ?

— Disons plutôt la contrôler. La Fédé, et l'Axe, et tout le Réseau local... Apparemment, c'est assez gratiné ce qu'ils ont découvert sur cette putain de clef. Tu pensais quoi ? Qu'ils allaient tout faire péter, faire tomber des têtes ? Et, pourquoi pas, reprendre la Bastille ? Et pour quels résultats à l'arrivée ? Pour que d'autres fédéraux tout aussi corrompus que les précédents installent de nouvelles combines ? Non, le Conglomérat n'a aucun intérêt à voir remplacer des

responsables qu'ils tiennent par les testicules. Tout ça n'est qu'un jeu de pouvoir, Mélanie, rien de plus.

Les sphères... Les fameuses sphères.

— Je suis écœurée, je dis. Alors ils vont tous rester en place ?

— Mieux que ça : ils vont être promus.

— Mais la librairie ? Elle n'y est pour rien.

— C'est drôle, tu parles d'elle comme d'une personne.

— Je me suis attachée à cet endroit.

Les yeux de Lucrèce s'embuent.

— Il y a une âme ici, elle dit. L'âme de Jeanne... Archibald et sa bande ont d'autres ambitions pour la ville. Ça fait des années qu'ils veulent construire une mégalibrairie. Un gigacomplexe où on nous servira des sandwiches, des sodas et la biographie du peuple du jour. Nous, on leur coûte de l'argent, c'est tout. On ne tenait que parce qu'Ambroise nous protégeait. C'était un homme d'autrefois, attaché à d'autres valeurs que celles de l'argent.

Je reste un moment silencieuse à regarder ma tasse de thé. Je repense à cette fois où Lucrèce est venue chez moi.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous allez devenir ?

— Je récupère une chaire de lettres classiques dans un Haut Collège.

— Loin d'ici ?

— Pas trop.

Je pose ma main sur celle de Lucrèce, égarée sur la table. Elle me sourit puis son visage devient grave.

— Mais tu sors d'où, toi, au fait ? elle demande.

— Je suis dans un appartement du Conglomérat.

— Ah bon ? Archibald m'a dit que tu étais retour-

née dans ta famille.

— Non. Je n'ai pas tellement envie d'impliquer ma famille à mes problèmes.

— Tu devrais pourtant. Ce n'est pas bon pour toi de rester ici. Tu sais trop choses et tu n'as aucun moyen de te protéger.

— Archibald me protège.

— Mélanie, soupire Lucrèce. Mélanie...

— Je suis naïve, c'est ça ?

— Pars d'ici. Va faire ta vie ailleurs.

— Et je ferai quoi si je sors du circuit ? Je ne veux pas d'une vie clandestine. Je ne suis pas prête pour ce genre de vie.

— Ça, c'est ce que tu penses.

— Je me trompe ?

— J'aurais tellement voulu faire plus pour toi.

— Vous ne vous rendez pas compte de tout ce que vous m'avez apporté.

Je crois que je lui dis que je l'aime et je m'enfuis avant de me mettre à pleurer. Et pourtant, va savoir pourquoi, quelque chose me dit que notre histoire n'est pas finie, qu'elle n'en restera pas là. Je sens cette chose d'instinct.

23_

La vengeance, oui.

Elle ne s'est pas fait attendre. Ils sont déjà là lorsque je rentre. Trois pour être précis. Ce ne sont pas des visages connus, c'en sont d'autres mais ils se ressemblent tous. À force de se fréquenter, de faire les mêmes besognes, de racler les mêmes os, on finit tous par se ressembler.

Je suis quoi dans tout ça après tout ? À la fois rien. À la fois pas assez rien. Une petite chose émergeant du sol. À peine visible mais quand même visible et quand même nauséabonde. Il faut que quelqu'un se décide à m'aplatir du pied, à me faire rentrer dans le sol une bonne fois. Faire en sorte que je me taise ou que ce que je pourrais dire ne soit plus écouté par personne.

Archibald n'a pas osé le faire lui-même. Sibylline aura eu moins de scrupules. Elle m'a donné ma chance après tout. Elle m'a offert sa protection, la possibilité de devenir son accessoire de mode de la saison ou son nouveau toutou. Moyennant quoi, finalement ? Juste lui faire don de ma vie, de mon cul et de ma dignité ?

— J'ai le temps de prendre mes affaires ?

— Prends le minimum. On te donnera tout ce qu'il te faut sur place.

Je souris, presque heureuse.

On m'a dit qu'il y a des MER qui ressemblent à des clubs de vacances.

Peut-être que je me suis trompée. Peut-être que je suis prête après tout.

Organiser la résistance...

Les trois sbires parlent entre eux de leurs exploits sportifs sans faire attention à moi. Il y a un long couteau de cuisine sur la table à manger. Je ris intérieurement. Non, pas comme ça. Non, pas maintenant. Puis je ris de plus belle. Et pourquoi pas. Je suis prête. Je me sens vivante comme jamais. Mon cœur frappe ma poitrine comme un gourdin. Le sang bout dans mes veines.

J'ai envie de forêt. D'une grande, insondable forêt. J'ai envie de me perdre parmi les arbres.

DU MÊME AUTEUR

UNE BALEINE DANS LA TÊTE

Fanny et Steph sont deux jeunes filles de leur époque. Elles ressemblent à une égérie yéyé. Elles se rencontrent dans un lycée huppé de région parisienne et décident de fuguer en Normandie pour faire un film. Steph et Fanny s'imaginent être les deux moitiés d'une même personne imaginaire nommée Ava, partageant l'amour du même garçon et s'interrogent sur la possibilité du bonheur.

« *Un roman cinématographique à deux narratrices qui se lit comme on regarde un film de la Nouvelle Vague. Une narration féminine dans un style nerveux et moderne au service d'une histoire de filles. Original, sulfureux et sensible* » - PARIS-NORMANDIE

« *Julien Lavenu aime disséquer la comédie humaine, il le réussit très bien au travers de ce premier roman* » - LES INFORMATIONS DIEPPOISES

« *Des personnages et des dialogues vrais et touchants. Très beau* » - DIANE KURYS, réalisatrice et scénariste

Dépôt légal : Décembre 2014